This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

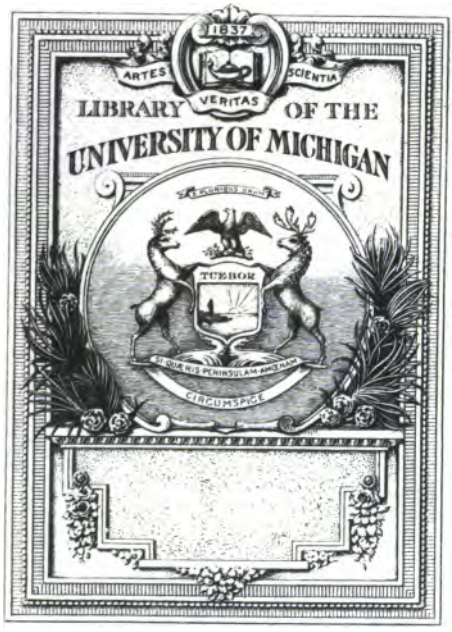
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,421,968


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

808.59
07

INDAGINI DI STORIA LETTERARIA E ARTISTICA
DIRETTE DA GUIDO MAZZONI

XI.

CARMELA ORI

L'ELOQUENZA CIVILE ITALIANA

NEL SECOLO XVI

ROCCA S. CÀSCIANO
LICINIO CAPPELLI
Edit. Lib. di S. M. la Regina Madre

1907

CARMELA ORI

L'ELOQUENZA CIVILE ITALIANA

NEL SECOLO XVI

ROCCA S. CASCIANO
LICINIO CAPPELLI
Edit. Lib. di S. M. la Regina Madre

1907

PROPRIETÀ LETTERARIA

Rocca S. Casciano, 1907. — Stab. Tip. Cappelli.

QUESTO MIO PRIMO LAVORO
RACCOMANDO
ALLA MEMORIA BENEDETTA
DEL PADRE MIO
E AL NOME CARO
DEL PROF. ANTONIO LOMBARDI
IN CUI RICONOSCO
UN SECONDO PADRE.

10-31-2001

LIB. COM
LIBERMA
SEPTEMBER 1928
17636

PREFAZIONE

Quando mi accinsi a questo lavoro, che do
presentare come tesi di laurea, io non avevo
mente di trattare in generale dell' eloquenza c
italiana del secolo XVI, come poi ho fatto;
desiderosa di studiare qualche aspetto dell'infl
esercitato dalle letterature classiche sulla nos
volevo considerare particolarmente l'imitazione
sica nella nostra eloquenza cinquecentesca. Però,
gendo le orazioni e studiando le condizioni di
che le produssero, ben presto dovetti accorge
contro l'opinione comune, che l'imitazione clas
pur non mancandovi, non è in esse tale da
tare uno studio speciale; e che altre cause,
che l' imitazione, contribuirono nel secolo
alla povertà della nostra oratoria: la mancanz
un ordinamento politico adatto e ciò che pot
dirsi il retoricismo. Queste cause ho voluto partic
mente studiare, cercando, più che di dir cose n
di correggere e approfondire le già note, e di
sulla nostra eloquenza civile del cinquecento u
voro di sintesi che m'è parso mancasse. Non

presumere d' esser riuscita a colorire compiutamente e con piena efficacia il mio disegno; certo ho lavorato con grande interesse intorno al tema che mi è sembrato degnissimo di studio e non privo di curiosità.

Siano grazie a coloro che furon larghi di consiglio alla mia inesperienza, e in ispecie al prof. Guido Mazzoni, che colla consueta sua paterna bontà mi fu guida così autorevole e paziente.

Siena, agosto del 1907.

C. Ori.

CAPO I.

Uno sguardo generale all'eloquenza civile prima del cinquecento.

È stata ormai troppe volte ripetuta l'affermazione che l'Italia non ha avuto, neppur nel massimo fiorire della sua letteratura, un'eloquenza civile veramente degna d'esser paragonata a quell'eloquenza che fu una delle più fulgide glorie d'Atene e di Roma.

E invero quanto più profondamente studiamo le numerosissime orazioni nostre, tanto più dobbiamo confermarci nel severo giudizio.

È per ciò naturale il desiderio di ricercare le cause di questa manchevolezza nostra, che ce ne ricorda un'altra, quella del teatro. Anche per la drammatica infatti è avvenuto suppergiù lo stesso fenomeno: un'infinita quantità di tragedie e di commedie, neppure una diecina ancora leggibili fino all'Alfieri o al Goldoni.

Eppure se ci fu una società adatta al teatro, fu quella delle corti cinquecentesche! Ma, si dice, il teatro nostro vero, originale, libero fu inceppato, soffocato fino dalla sua infanzia dalla servile imitazione dei classici. E sta bene; ma quello stesso teatro

classico non dette alla Francia dei capolavori di tragedie e di commedie, e per la commedia non dette un capolavoro anche all' Italia? Ma la Francia ebbe la fortuna che si applicassero alla drammatica Racine, Corneille, Molière, e l'autore della *Mandragora* si chiamava Niccolò Machiavelli: il che prova che nella considerazione delle cause dell'essere o non essere un genere letterario arrivato fino alla perfezione, non va trascurato, come qualche volta si suole, il fattore importantissimo dell' ingegno individuale degli autori.

Questo ho voluto dire, sebben possa sembrare a prima vista meno opportuno, per toglier subito di mezzo al principio del mio studio un preconcetto, che cioè la precipua causa della miseria nostra in fatto d' eloquenza civile sia stata l' imitazione degli antichi. Che anzi, se per il teatro i danni reali dell' imitazione son visibilissimi a chiunque vi rifletta un momento, non è così davvero per l' oratoria. I nostri oratori del cinquecento cercarono, è vero, di attenersi al modello ciceroniano, ma che svantaggio potè esserci in questo?

Lo schema retorico solito agli antichi, la divisione cioè in esordio, proposizione, dimostrazione, narrazione, perorazione, è cosa non solo utile, ma si può dir necessaria in qualunque genere d' eloquenza. Se infatti il fine dell' eloquenza è quello di persuadere, come sarebbe possibile raggiunger lo scopo con un discorso nel quale gli argomenti, invece di succedersi con ordine, s' intricassero arruffatamente.?

È vero che alcune delle orazioni che dovremo poi esaminare ci si mostreranno grette e meschine

soprattutto per l'esagerata osservanza del più minuzioso schema; è vero che poche altre invece, dove l'oratore sembra esente da questa preoccupazione, ci piacciono appunto per l'assenza di simili regole; ma ne vedremo anche altre, in cui le divisioni ordinate e regolari e diciam pure retoriche non fanno che accrescer vigore all'argomentazione.

Così sono soltanto i meno abili oratori cui serva d'impaccio lo schema. D'altronde non va dimenticato che fin dalle nostre prime retoriche, le quali continuarono tutte e anche talvolta esagerarono i precetti delle retoriche antiche, s'insegnava questa partizione schematica; che col tempo in ogni modo si sarebbe giunti pur nella pratica a questa partizione nelle sue linee generali anche spontaneamente e che, se mai, furon più nocivi questi insegnamenti di quelli che potevano apprendersi dalla lettura delle orazioni classiche.

Se dunque non poteva esser dannoso l'imitare di queste la disposizione generale, che altro era dannoso? Forse la conoscenza profonda dei mirabili artifici di Demostene e di Cicerone? Nessuno lo direbbe.

Dannoso piuttosto si potrebbe dire che fu il metodo superficiale che si teneva nello studiare i classici, onde, per guardare alla frase elegante e ricercar la bella metafora, si perdeva di vista la forza del pensiero. Ma questo è difetto generale della nostra educazione umanistica; e del resto, quando si ebbero uomini d'ingegno, i classici furon veramente e profondamente compresi: basti mettere insieme i nomi di Livio e del Machiavelli.

Ci mancarono veramente invece le occasioni. Però non vorrei intendere, dicendo così, che mancarono le singole occasioni, ma piuttosto che mancò nell'ordinamento nostro politico e sociale la ragione di una seria eloquenza civile.

I nostri comuni, è vero, degenerarono troppo presto in signorie, e troppo presto la mala pianta del dominio straniero s'abbarbicò e si estese sul nostro suolo, perchè gli ingegni italiani si esercitassero nelle nobili lotte del foro; ma fino alla metà circa del cinquecento alcune città nostre conservarono le loro libertà, senza parlar poi di Venezia. Soltanto, quali erano queste libertà?

Venezia una repubblica severamente oligarchica; Firenze una democrazia licenziosa e insieme feroce, negli intervalli fra le cacciate e i ritorni dei Medici; come Firenze, suppergiù, le altre poche libere città italiane.

Le occasioni di oratoria civile e quali occasioni! non sarebbero mancate, per citare un sol esempio, negli anni gloriosi per Firenze dal 1527 al '30; sono anzi i periodi di lotte avanti la perdita definitiva dell'autonomia i più fecondi per l'eloquenza, prova ne siano l'epoche in cui vissero i due più grandi oratori antichi; ma le differenze fra Atene, Roma e Firenze eran troppe profonde: le due prime città abituate da secolare tradizione al governo di sè stesse, l'ultima ancor paurosa della signoria medicea e inesperta ed incerta.

E ben giustamente il Guicciardini ci avverte che « è fallacissimo il giudicare per gli esempli; perchè es non sono simili in tutto e per tutto non servono;

con ciò sia che ogni minima varietà nel caso può esser tanto causa di grandissima variazione nello effetto ». (1)

Ma delle occasioni avrò poi da parlare, assai più a lungo, in altro luogo; ora converrà meglio, dopo aver cercato di liberarci subito da certi *a priori* che potrebbero esserci d'impedimento per la serenità del giudizio, dare un breve sguardo alle condizioni dell' eloquenza italiana prima di quel periodo di cui mi occuperò in particolare.

E anzitutto sarà bene che io spieghi *quale eloquenza* intenda far oggetto del mio studio per evitare una censura che potrebbe essermi mossa, d'aver io considerato ristrettamente e formalmente il *genere oratorio*, d'aver avuto davanti al pensiero la determinazione *ideale* di eloquenza, il discorso ampio, l'orazione, mentre l' eloquenza non è tutta su questo tipo.

So benissimo che accanto all' eloquenza dei discorsi meditati e scritti per venir poi letti o recitati, vi è quella che potremmo chiamar *eloquenza parlata*, a cui il calore dell' improvvisazione, la spontaneità del pensiero e del sentimento che trova da sè, senza bisogno d'ornamenti e d'artifizi, la via per comunicarsi agli spettatori e convincerli e commoverli, danno spesso la vera bellezza invano cercata nei discorsi studiosamente composti.

« Parler... est une fonction naturelle comme de respirer et, chez une race bien douée, parler avec éloquence est une faculté qui se dévéloppe très

(1) *Ricordi politici e civili*, CXVII.

vite » dice l'insigne storico francese della letteratura greca. (1) E come la Grecia fu certo per secoli eloquente senza avere ancora una letteratura oratoria, così all'Italia nostra, e specialmente alla Toscana in cui si ammira una così singolare attitudine a *parlare* efficacemente, non possono esser mancati, fin dall'inizio delle nuove libertà, dei saggi di vera eloquenza in quei pubblici consigli in cui si discuteva d'interessi tanto importanti.

Così più tardi, anche quando l'eloquenza s'era già levata a forma d'arte, anche nel cinquecento, in cui essa era divenuta, nel suo complesso, artificio, si conservò certo quella maniera di ragionare e persuader gli ascoltatori che semplice e spontanea trova nel pensiero e nel sentimento, fuor delle regole retoriche, la sua efficacia.

Ma, se si possono studiare i rozzi canti popolari da cui trarrà origine, fiume superbo da umile sorgente montana, il poema magnifico d'arte; se si possono studiare le lettere che rappresentano il discorso senza pretese rivolto ad una persona lontana, accanto a quelle in cui l'autore pensa a far opera artistica e si preoccupa dei varî lettori più che del destinatario, le lettere piene di così cara semplicità della Macinghi Strozzi accanto alle epistole degli umanisti; lo studio diretto di quest'eloquenza non è possibile chè nessuno pensa a conservarla; fuoco che d'un subito si accende e si spegne, essa non lascia di sè che tracce ed indizî.

(1) Croiset, *Histoire de la littérature grecque*. Tome quatrième, Paris, 1895, pag. 13.

D' altra parte io credo che solo l' eloquenza *scritta* faccia propriamente parte della letteratura. Così pure il Croiset, il quale esprime anche molto bene la differenza che passa fra l' oratore che improvvisa i suoi discorsi e quello che li scrive. « Se monstrer éloquent » egli dice « dans le feu de l' improvisation ou l' être la plume à la main sont choses fort différentes. Retrouver après coup l' inspiration oratoire, ou la devancer par une préparation écrite, est un travail qui met en jeu d' autres facultés et suppose une autre gymnastique intellectuelle que celle de l' orateur proprement dit ». (1) E cita Pascal, il quale dice: « Il y a qui parlent bien et qui n' écrivent pas bien: c' est que le lieu, l' assistance l' échauffeut et tirent de leur esprit plus qu' ils n'y trouvent sans cette chaleur ». (2)

Io dunque mi propongo di studiare l' eloquenza *scritta* del cinquecento, analizzando le principali orazioni e cercando di chiarire le cause per cui la naturale facondia non riuscì a dare che un' eloquenza d' arte così meschina nel suo complesso.

*
* *

Lo studio della retorica ognun sa che fu uno dei più fiorenti nel primo risorgimento intellettuale d' Italia; e i nomi di quei primi che ne insegnaron da noi le regole, Buoncompagno, Arrigo da Settimello, Guidotto, son così noti che non occorre ricordarli.

E le *Artes* e le *Summae dictaminis*, come davano

(1) Ibidem.
(2) Ibidem. (PASCAL, *Pensées*, VII, 6)

modelli di lettere per tutti gli argomenti e per tutte le classi di persone, così offrivano quasi in un'antologia esempî di discorsi che potessero aiutare nelle varie occasioni la gran massa degli uomini che non s'intendevano di lettere e pur dovevano convenientemente parlare partecipando alla vita pubblica.

Così i *Parlamenti* di Guido Fava, (1) e l'*Oculus pastoralis pascens officia* del 1240 circa, (2) che, trattando dell'ufficio del Podestà, contiene anche esempi di dicerie; così pure quella parte del *Trésor* di Brunetto Latini (3) che contiene modelli di *dicerie* per podestà che entravano in carica o ne uscivano; così, probabilmente dopo una lunga serie di altri trattatelli simili ora perduti o ignoti, le *Dicerie* di ser Filippo Ceffi, (4) il notaio fiorentino che volle istruire *uomini giovani e rozzi* e rivolse le sue esercitazioni a pubbliche cose, appoggiando le sue *dicerie* non propriamente storiche a fatti storici, *dicerie* diverse per maggior praticità e minuzia dal frammento pubblicato dal Medin.

Tutti questi scritti hanno carattere prettamente medievale e intenti pratici; non agisce punto su di

---

(1) Cfr. MEDIN, *Frammento di un antico manuale di dicerie* in *Giorn. stor. d. lett. it.*, XXIII, 166.

(2) PIO RAJNA in *Contributi alla storia dell'epopea*, in *Romania*. Vol. XXVI. pag. 68, pone la data dell'*Oculus* fra il 1220 e il 1250. Ma A. GAUDENZI, nello scritto *Sulla cronologia dei dettatori bolognesi*, nel n. 140 del *Bullettino dell'Istituto storico Italiano* a pag. 117 la fissa ragionevolmente poco dopo il 1240. Inesattamente il Medin, loc. cit. dà il 1222.

(3) Lib. IX. Cfr Medin, loc. cit.

(4) Ivi, pag. 167.

essi la tradizione classica, a cui invece s'accostano, pur non uscendo dal secolo XIII, altre opere, come la *Retorica* di Guidotto, che compendia la *Rhetorica ad Herennium* di Cicerone, (1) come la parte del *Trésor* di Brunetto Latini, che, trattando di retorica e d'eloquenza, prende a modello Aristotile e Cicerone. L'amplissimo commento unito all'usanza medievale dal Latini alla sua *Retorica*, volgarizzamento della *Rhetorica ad Herennium*, ci mostra con quanto interesse già allora si cercassero gli antichi precetti dell'eloquenza.

Verso la metà del secolo XIV si aveva già in Firenze un insegnamento di eloquenza informato ai principî classici per opera di un Bruno Casini, di cui Filippo Villani dice altissime lodi nel suo *De civitatis Florentiae famosis civibus*. « Hic » egli dice « publice Florentiae rhetoricam docuit, veterum imitatus scholas, in quibus declamandi potestas pro cuiusque ingenii facultate dabatur, ut inde per exercitium artis acuerentur ingenia, motusque et gestus corporis orationi, naturae et materiae congruentes ediscerent, correctaque in scholis pererrantium vitia in concionibus publicis emendata procederent ». (2)

Però ancora si aveva un insegnamento arido e scolastico, basato sulle antiche retoriche piuttosto che un vero profondo studio delle orazioni antiche.

---

(1) Non il *De Inventione*, come dice il Medin, loc. cit. Cfr. GASPARY, *Storia della letterat. it.*, trad. ital 1887. Vol I, pag. 159 nota e pag. 440.

(2) Cap. XIX.

In tutto il medioevo si trascelsero e si conobbero di Cicerone le opere più rispondenti all' indirizzo de' tempi, cioè i trattati morali e retorici, (1) e le orazioni furono in generale trascurate, benchè forse già Brunetto Latini ne traducesse qualcuna; (2) troppo difficile era capirle pienamente e gustarle e fu primo il Petrarca a istituirne con vivo entusiasmo e con fine criterio l'ammirazione e lo studio. Così, se la teorica dell' oratoria era ciceroniana, nella pratica si era ancor molto lontani dalla classica compostezza. Le poche *dicerie* che si son conservate, modelli tutte e non recitate realmente, ce lo dimostrano chiaro. Un esempio ancor più istruttivo l' abbiamo nel Petrarca.

Il Petrarca ebbe qualche volta a pronunziare delle orazioni; era un ardente ammiratore di Cicerone, un entusiasta restaurator dell' antico e noi avremmo tutto il diritto, se non le possedessimo ancora, d' immaginarci condotte sui modelli latini quelle sue orazioni, pure scritte in latino.

Invece, declamato il verso virgiliano « Sed me Parnasi deserta per ardua dulcis raptat amor, » invocato il Signore, salutata la Vergine coll' *Ave Maria* « Primum » seguitava « ex eo apparet quid *me Parnasi deserta per ardua*, ubi notare oportet pro *Parnasi*, pro *ardua*, pro *deserta*. Secundum ex eo quod

---

(3) Cfr. ATTILIO HORTIS, *Marco Tullio Cicerone nelle opere del Petrarca e del Boccaccio*. Trieste, 1878, pag. 17.

(4) Ivi, pag. 21.

dulcis raptat amor, ubi attendendum pro *amor* et pro *dulcis amor* et pro *rapere valens amor...* ». (1)

Così, a furia di distinzioni e suddistinzioni minuziose, scolastiche, completamente medievali, il Petrarca conduceva il suo solenne discorso il giorno di Pasqua di Resurrezione del 1341, mentre il cielo di Roma splendeva sulla sua testa nella gloria della primavera e il senatore di Roma lo incoronava di alloro e il popolo di Roma acclamava, inebriato della novissima festa.

Eppure fra le numerose citazioni di antichi figura spesso l'orazione ciceroniana *pro Archia*!

E le altre arringhe non meno solenni (una fu tenuta a Milano il 7 ottobre 1354, per la morte dell'arcivescovo Giovanni Visconti, (2) una in presenza di Galeazzo Visconti, a Novara, il 16 giugno 1358, quando la ribelle città fu ridotta all'obbedienza (3)) le altre arringhe, dico, non son diverse per la loro struttura da quella del '41, meno quella pronunziata a Venezia, l'8 novembre 1353, per la pace fra Genova e l'arcivescovo Visconti da una parte e Venezia dall'altra. (4)

In quest'orazione, che non comincia come le altre da un verso di poeta o da un versetto di salmo, uno schema non del tutto difforme dallo sche-

---

(1) V. in Attilio Hortis. *Scritti inediti di Francesco Petrarca*. Trieste, 1874, pag. 311 sgg.

(2) V. in Hortis, *Scritti ined* etc., pag. 335 sgg.

(3) La data del ms. da cui l'Hortis l'ha tratta è il 1356 cfr. Hortis, op. cit., pag. 166, nota 3.

(4) Ivi, pag. 329 sgg.

ma classico si può trovare, sebbene le diverse parti, meno l'esordio che occupa interamente, con singolare sproporzione, la prima metà, si possan dire quasi addirittura embrionali.

I pochi discorsi del tempo che si son conservati, son dunque tutti così aridi e scolastici; e son tutti pronunziati in occasione di cerimonie solenni chè anche quelli delle ambascerie si posson considerare discorsi di cerimonia.

Ma in che condizioni si trovava l'eloquenza più veramente politica, l'eloquenza dei pubblici consigli? Uno degli ordinamenti pubblici di quei tempi noi vediamo mirabilmente ritratto nel suo funzionamento e nei suoi caratteri da Isidoro Del Lungo nello studio su Dino Compagni e la sua cronaca: ed è l'ordinamento della libera e democratica Firenze, in cui pare abbia dovuto aver molta parte nel decidere le questioni la toscana facondia ispirata dall'avvedutezza di quei bravi mercanti.

« In quel reggimento popolare » dice il Del Lungo « la persona de' reggitori era nulla; tutto la libera volontà de' consulenti; o possiam dire più ricisamente, nulla gli uffizi, tutto i Consigli. Signori per due soli mesi, era impossibile nei Priori quel pericoloso affezionarsi al potere onde si generano le tirannidi; e scarso il braccio ad essi concesso dalle leggi, delle quali vegliavano fedeli e forzati custodi i magistrati forestieri, Potestà e Capitano del Popolo.....

« Ciascun d'essi poi a capo d'un Consiglio e in questi era veramente il potere e lo Stato; poichè

senza l'approvazione di essi consigli nessuna provvisione d'importanza poteva mandarsi ad effetto ». (1)

Noi abbiamo, conservati negli Archivi sotto il nome di *Consulte* e di *Provvisioni*, gli atti di questi Consigli, e il Del Lungo pubblica quelli a cui prese parte nelle varie cariche di cui fu rivestito Dino Compagni.

Nelle consulte son registrati i pareri dei diversi consulenti e spesso, pur da quei ristretti sunti in latino, noi risentiamo viva l'eco della parola che dovette essere veramente eloquente.

Fra i tanti esempi che potrei addurre, ne citerò uno che si riferisce appunto a Dino Compagni. Il 22 novembre del 1290 si radunava a Firenze un Consiglio di Savi per decidere sulle domande dei fuorusciti guelfi d'Arezzo, i quali prima della battaglia di Campaldino erano stati dai Fiorentini ricoverati ed aiutati e, dopo la vittoria fiorentina, fatta pace coi loro concittadini della parte contraria, venivano a chiedere a Firenze che restituisse le castella prese e i prigionieri e cessasse di guerreggiare Arezzo e lasciasse libero agli Aretini l'andare e lo stare nel suo territorio, come ai suoi cittadini avrebbero concesso volentieri i Ghibellini d'Arezzo.

L'interesse di Firenze suggeriva di accondiscendere alle loro domande e Dino Compagni poteva, nel dare il suo parere, accordare il desiderio di pace col pensiero dell'utilità della patria. Ecco come il la-

---

(1) Cfr Isidoro Del Lungo, *Dino Compagni e la sua cronica*. Firenze, 1879, Vol 1, parte 1ª, pag. 33

tino della *Consulta* riferisce questo parere: « Dinus Compagni consuluit quod in nomine dei dicatur dictis Guelfis quod procedant ad pacem eorum. Item quod guerra non fiat ad presens, et quod strate aperiantur. Item quod carcerati restituantur ad petitionem, habita fine ab Aretinis de dampnis, et ratifficatis per comune Aretii pactis factis inter Guelfos de Aretio et Comune Florentie, secundum quod Potestati et Prioribus et Sapientibus videbitur convenire ». (1)

Noi non possiamo credere che Dino dette il suo consiglio così con poche ed asciutte parole; noi sentiamo pur in quel breve « in nomine Domini dicatur dictis Guelfis quod procedant ad pacem eorum » l'ardore di quell'anima buona ed onesta, assetata di pace, che presso il sacro fonte del suo bel S. Giovanni s'affannava ad esortare i concittadini a levar via gli sdegni e a dimenticare le offese, perchè Carlo di Valois li trovasse tutti d'accordo, uniti come fratelli amorosi.

Del resto quale impeto di naturale eloquenza fosse in Dino Compagni noi vediamo nella sua *Cronaca*, anche quando egli non ci riferisce parole sue o d'altri ma, acceso di sdegno e di dolore per i mali della patria, dà forma oratoria a quelle sue digressioni morali così belle per calore di sentimento e per vigore d'espressione.

Simile a lui nell'eloquenza di tali apostrofi Gio-

(1) Cfr. il documento 6° della parte 3ª nel Vol. I, parte II, pag. XVI dell'op. cit. del Del Lungo.

vanni Villani, che gli s'accosta pure nell'arte di riferire viva e semplice la parola dei diversi personaggi; ignari entrambi dell'artifizio per cui gli storici del quattrocento e del cinquecento ornarono poi le opere loro di tante *concioni*, spesso diluite e fredde, vuoto esercizio retorico.

Nelle cronache del Compagni e del Villani troviamo l'indice esatto di ciò che doveva essere nei secoli XIII e XIV l'eloquenza anche in quelli la cui parola ebbe tanto peso sulle pubbliche cose, Farinata degli Uberti, Giano Della Bella, Cola di Rienzi. La naturale facondia italiana, quando non era ridotta dalla solennità delle cerimonie ad arida disquisizione, si mostrava in tutto il suo vigore; ma per disciplinarla e ridurla a forma d'arte, occorreva una lunga educazione letteraria, occorreva che l'umanesimo modificasse non solo la letteratura ma anche la vita sociale degli Italiani, chè l'eloquenza non può disgiungersi dalle consuetudini giornaliere della vita.

*
* *

Veramente per il secolo XV abbiamo ormai tante e tali opere, aggirantisi non solo su tutta la letteratura, ma sulla vita pubblica, privata, morale e intellettuale, che sarebbe vana pretesa voler ridire per l'eloquenza ciò che il Burckhardt, il Voigt, il Rossi hanno oramai detto e ridetto. Non sarà però inutile qui ripetere ancora qualche idea generale su ciò che fossero in quel tempo l'eloquenza e gli oratori, e fermarsi poi alquanto più a lungo sulla forma esterna'

soprattutto delle orazioni italiane, su cui quegli insigni critici non si sono fermati.

In quel secolo molte antiche opere furono ritrovate e sparsero nuova luce negli studi umanistici; ma forse non meno importanti delle scoperte furon le nuove meditazioni sulle opere già conosciute.

Questo avvenne anche nell' oratoria; perchè, se all' impulso verso il classicismo giovarono le dieci orazioni di Cicerone trovate a Cluny e a Langres dal Bracciolini (1) e il manoscritto contenente fra l' altro l' *Orator*, il *De Oratore* e il *Brutus* rinvenuto nel 1422 a Lodi dal vescovo Gherardo Landriani, (2) non meno fu utile lo studio profondo che di undici orazioni ciceroniane fece Antonio Loschi (3), e il simile commento di Sicco Polentone, i tre libri di commento di Ognibene da Lonigo al *De Oratore* e alle *Istituzioni* di Quintiliano (4), e per l' eloquenza greca i commenti alle *Filippiche* di Giorgio Trapezunzio (5) e le traduzioni di Demostene di Lapo da Castiglionchio, di Leonardo Bruni, del Valla, del Pannonio. (6)

Così si acquistava dell' eloquenza antica un concetto pieno e adeguato.

Ho detto poco fa che, perchè si mettessero in

---

(1) Cfr. VOIGT, *Il risorgimento dell' antichità classica* etc. Firenze 1888-90, Vol I, pag. 243 sg.

(2) Ivi pag. 245 sg.

(3) Cfr. G. DA SCHIO, *Sulla vita e sugli scritti di Antonio Loschi*. Padova, 1858, pag. 134 sgg.

(4) Cfr. VOIGT, Op. cit., vol II, pag. 382

(5) Ibidem.

(6) Ivi. Vol II, pagg. 86, 160, 174, 310.

pratica i precetti appresi dallo studio delle antiche retoriche e delle antiche orazioni occorse la trasfusione dello spirito umanistico in tutte le forme della vita italiana; e infatti noi vediamo nel quattrocento l'eloquenza dipendere strettamente dai magnifici costumi del tempo e divenir quasi un' istituzione.

Dominava la smania di mostrare quanto più fosse possibile la propria dottrina e la destrezza del proprio ingegno; così numerosissime le erudite corrispondenze, numerosi non meno i solenni discorsi, nei quali fosse dato manifestare non pur l'acume del ragionamento, ma l'elegante abbondanza dell'eloquio, la correttezza del gesto, la bella gravità della persona, in cui cioè tutte le virtù fisiche e spirituali avessero campo di spiegarsi pienamente.

Oltre che, per ogni cerimonia che si volesse solenne, sembrava indispensabile elemento quello di un'orazione togata, piena di citazioni e di sentenze, e tanto era allora il fervor degli studi che l'ascoltare quei lunghi discorsi latini infiorati di ricercate eleganze doveva esser diletto grande, non, come a noi oggi parrebbe, indicibile noia.

Perciò gli oratori erano tenuti in onore sommo: di Enea Silvio Piccolomini il Burckhardt dice che si fece largo non meno per il fascino irresistibile della sua eloquenza che per la sua abilità diplomatica e la sua vasta dottrina, e per essa molti lo reputaron degno del papato ancora prima che fosse eletto (1).

---

(1) Cfr. Burckhardt, *La civiltà del Rinascimento in Italia.* Firenze, 1876, Vol I, pag 311.

E di Enea Silvio, divenuto Pio II, si racconta un aneddoto che dimostra quanto ognuno si gloriasse di saper ben parlare; gli toccò infatti in occasione di un'ambasceria sentir l'uno dopo l'altro tutti gli inviati i quali si credevan tutti pari e non soffrivano che la loro eccellenza nel dire rimanesse celata. (1)

E dopo l'elezione di Niccolò V, avendogli i Fiorentini mandato in ambasceria a riverirlo messer Agnolo Acciaiuoli e messer Alessandro degli Alessandri, Neri di Gino Capponi, Piero di Cosimo de' Medici, messer Giannozzo Pitti e messer Giannozzo Manetti, questi colla sua orazione parve crescere alla sua città nuova gloria, onde Vespasiano da Bisticci con ingenuo vantamento racconta che « a tutti i Fiorentini fu tocca la mano come s'egli avessino acquistata Pisa e 'l suo dominio » e che « per tutta la corte di Roma non si diceva altro che di questa orazione, e i cardinali viniziani che v'erano subito ne scrissono a Vinegia, perchè già avevano eletti gli ambasciatori, e subito avuto l'avviso, ne aggiunsono uno che facesse l'orazione ». (2)

Così le gare d'eloquenza divenivano allora quasi questioni di stato.

Perfino ai principi era onore grande l'eloquenza; Galeazzo Maria Sforza a otto anni disse un discorsetto (non importa il sapere che era opera del maestro umanista) a Federico III; a undici recitò nel

---

(1) Cfr. BURCKHARDT, loc. cit.

(2) Cfr. *Vite di uomini illustri del secolo XV. scritte da* VESPASIANO DA BISTICCI (Vita di Giannozzo Manetti, cap. XV) pag. 454 dell'edizione di Firenze, 1859.

1455 una lunga arringa davanti al Gran Consiglio di Venezia, e a quindici un' orazione assai lunga a Pio II. E Pio II era nel 1459 al congresso di Mantova salutato con un forbito discorso dalla sorella di Galeazzo, Ippolita (le donne di alta nascita ricevevano allora un' istruzione non molto differente dagli uomini); Sigismondo e Martino Malatesta venivano arringati in latino da Battista da Montefeltro la quale s' era maritata nella loro famiglia; e la nipote di lei, Costanza Varano dei signori di Camerino, che morì a ventun anno, cercò di ottenere colla sua eloquenza la perduta signoria degli avi. (1)

Le occasioni dell' eloquenza eran varie: nozze, funerali, elezioni, incoronazioni, solenni ambascerie, visite di grandi personaggi, aperture solenni di corsi universitarî.

Di orazioni veramente politiche abbiamo grande scarsità; famose quelle di Enea Silvio Piccolomini (2) le quali però, benchè spesso abbiano a una a una anche importanza politica, non sono dirette a un sol fine che dia loro unità di pensiero, all' infuori di quelle pronunziate per incitare alla guerra contro i Turchi, di cui la prima fu detta al papa Niccolò V in nome di Federico III, l' anno avanti la caduta di Costantinopoli; l' ultima è del 1464, quando il Piccolomini stesso era sommo pontefice da sei anni e aveva già tentato di farsi egli stesso iniziatore di

---

(1) Cfr. Rossi, *Il Quattrocento* nella *Storia letter. d' Italia* edita dal Vallardi, pag. 41 sg.

(2) V. Pii secundi *olim Aeneae Sylvii Piccolominei Senensis orationes politicae et ecclesiasticae*. Lucca 1755-59.

quella guerra. È notevole quest'ultima per il carattere suo speciale di sincerità e di semplicità: non più qui citazioni e ricordi pagani, ma vi aleggia un profondo spirito cristiano. Non parla più l' umanista dotto, l' elegante prelato, ma un papa vecchio ed infermo e seriamente ripreso dal pensiero di quella religione che da giovane aveva, per così dire, servita ridendo. Nell' enumerazione schietta di tutte le difficoltà che gli si oppongono si sente un dolore vivo e grande: « Omnia quaecumque agimus, in partem deteriorem populus accipit »

In questa la partizione consueta appena si può trovare; ma nelle altre orazioni di solito si scorge palese. Numerosi sempre in lui i ricordi storici, biblici, mitologici, le citazioni pagane e cristiane, di prosa e di versi, da cui traspare la compiacenza dell' umanista che mostra la propria dottrina; lo stile è abbondante, ma non ampolloso, anzi i periodi sono spesso spezzati e le molte proposizioni coordinate sembrano altrettante sentenze.

Nell' insieme un'eloquenza non accademica, non volgare, qualche volta efficace, non tale però da commovere; certo l' entusiasmo suscitato nei contemporanei dovè esser molto accresciuto anche dal suo modo di porgere e di parlare, che son doti di prima importanza in un oratore.

Famoso per le sue orazioni funebri Poggio Bracciolini, (1) che sapeva dare al suo elegantissimo latino calore d' affetto e a momenti d' eloquenza vera; più

(1) V. Poggi Florentini, *Opera*, Argentinae, 1513.

freddo, più schematico, pedante spesso il Filelfo, che suole enumerare aridamente le cause per le quali si deve piangere il defunto, e dimostrar quanto si debba piangere e se convenga poi consolarsi. (1)

Tanto nel Poggio che nel Filelfo che negli altri oratori funebri del resto, la forma esterna si rassomiglia: un' esordio spesso molto lungo, poi la biografia del morto, che è tutta una dimostrazione delle sue virtù, sempre esageratamente esaltate, e una perorazione per lo più piena di enfatiche espressioni di dolore. Qnalche volta lo schema è nascosto dalla vivacita della forma; qualche altra si palesa chiaramente, nell' aridità del pensiero: così, per esempio, nell' orazione che il Manetti tenne quando s' incoronò il cadavere di Leonardo Bruni. (2)

Egli infatti « ut haec nostra funebris oratio serie atque ordine incedere videatur », distingue nella proposizione le divisioni del suo discorso: *de domesticis eius moribus — qualis deinde in nostra republica fuerit — postremo de studiis bonarum artium ac doctrinis* — e osserva poi queste divisioni scrupolosamente: « Cum igitur de domesticis eius moribus et qualis etiam in nostra republica fuerit pauca quaedam e multis memoratu dignis, ut ab initio promisimus, breviter pertractarimus, reliquum est ut de bonarum artium studiis deinceps absolvamus. »

Il Poggio invece, nella stessa occasione, molto più affettuosamente, come quello che per quaranta-

---

(1) V. Francisci Philelphi, *Orationes etc.* Mediolani, 1481.

(2) V. in Leonardi Bruni, *Epistulae*, ed. Mehus, pag. LXXXIX sgg.

buattro anni (egli stesso lo dice) gli era stato legato da un'amicizia nata dalla somiglianza degli studi, e non turbata mai da discordie; una vera commozione sembra talvolta sia in lui al ricordo di tutti gli amici che la morte gli ha già tolti, sebbene le troppe sentenze sull' amicizia e i molti esempî storici ne rallentino un po' l'effetto; classicissimo del resto nella lingua e nello stile, nel quale si ritrovano alcuni artificî oratori ciceroniani, come queste esclamazioni retoriche per il premio decretato da Firenze al Bruni « O civitatem egregiam! O rempublicam et summis laudibus extollendam! O dignam maximo imperio Urbem in qua tanta doctrinae praemia exposita esse videmus! » (1)

C' eran però anche orazioni funebri più semplici; una, per esempio, di Gasparino Barzizza, dove i compianti son più naturali e la lunga, minuziosa biografia manca del tutto. (2)

Non dissimili nella loro costruzione, sebbene di così diverso argomento, le orazioni nuziali: basti ricordare quelle del Filelfo (3), notevoli come tutte le altre sue per la fredda regolarità, anzi scrupolosità retorica, che soffoca il sentimento, che anzi, a esser più sinceri, nasconde la mancanza assoluta del sentimento.

Naturalmente, nelle diverse specie di questa eloquenza, che è tutta però del genere dimostrativo,

---

(1) Ivi. Fa seguito all' orazione di Giannozzo Manetti.

(2) In GASPARINI BARZIZZII *Bergomatis et* GUINIFORTI *filii Opera*. Romae, 1723. Vol I, pag. 57 sgg: « *In morte magnifici viri Zanini Riccii* ».

(3) V. nella citata edizione delle *Opere*.

ogni scrittore conserva un certo suo carattere di personalità; così il Barzizza anche negli altri suoi discorsi (a pontefici, a rettori d'università, per congratulazioni, per esortazioni, per lauree) si mostra più sobrio di altri suoi contemporanei, non tanto forse per voluta semplicità, quanto per minor facondia naturale e minor facilità di scrivere.

A noi tutta questa eloquenza riesce oggi stucchevole per la retorica che l'ingombra; si pensi però che cosa si poteva dire che non fosse retorico, quando gli argomenti eran così comuni e così vani e così privi di vero e nuovo interesse!

Un solo pregio rimaneva da conseguire, l'eleganza stilistica; e questo dobbiam pur confessare che è stato di solito conseguito pienamente.

E della vacuità intrinseca a tali orazioni una curiosa prova ce l'offre una del Poggio a Niccolò V, quando fu eletto papa. (1)

Dice l'oratore esser costume generale di congratularsi col nuovo eletto e di farne le lodi, ma con pareri di antichi e con ragionamenti propri dimostra prima di tutto che non c'è nulla da congratularsi con lui, perchè il nuovo ufficio gli reca molestie grandi e nessuna dolcezza; in secondo luogo che non può lodarlo perchè lodare i presenti è ufficio di adulatore; dunque non rimane che fare esortazioni e ammonimenti. Soltanto, che consigliare a lui così saggio e buono? Di questo solo può consigliarlo, « ut *se* ipsum imit*etur*, ut similis *sit sui*; ut memin*erit* quibus artibus, quibus moribus, qua vita hanc *sit* tam

(1) V. nella citata edizione delle *Opere*.

amplam, tam desideratam a multis dignitatem consecutus. » Infine gli raccomanda gli amici e sè stesso.

Ora non appar forse chiara da questo breve sommario la ricerca del nuovo e dell' originale che porta facilmente allo strano e allo stravagante?

Molte cose trovavan da dire invece gli umanisti quando si trattava di offendersi scambievolmente in quelle loro invettive che sono una delle più turpi macchie della vita quattrocentesca, a cominciar da quella del Loschi contro i Fiorentini e del Salutati contro il Loschi (1) fino a quelle ben più basse e mosse da inimicizie e da invidie personali del Poggio, del Filelfo, del Decembrio, del Valla, del Panormita in quelle loro polemiche in cui si accanivano tanto, che dovettero il Poggio e il Guarino esser rappacificati dal Barbaro per avere scritto l' uno contro Giulio Cesare, l'altro, per contentare Leonello d' Este in sua difesa! (2)

La forma esterna di queste invettive, (giacchè del contenuto non importa ci occupiamo) anche quando s'avvicina a quella delle orazioni, è in parte soltano simile; perchè, se di solito si comincia con un esordio, poi nel fervore dell' ira, nell' impeto delle accuse e delle discolpe, narrazione, dimostrazione, confutazione si confondono e si sovrappongono. Del resto, colle invettive si può dir che si sconfina dalla vera oratoria chè, fra l' altro, non eran mai nè recitate nè recitabili. (3)

---

(1) Cfr. Ambrosii Traversarii *Epistulae*, prefaz. del Mehus. Florentiae, 1759, pag. 298 sgg.

(2) Cfr. Rossi, Op. cit., pag. 101.

(3) Cfr. Vismara, *L' invettiva arma preferita dagli Umanisti* etc. Milano, 1900.

Ho detto fin da principio che, piuttosto che le singole occasioni, mancò in Italia quell' assetto politico e sociale che favorì in Atene e in Roma lo sviluppo dell' eloquenza; infatti, come nei tribunali gli avvocati disputavano di solito a botta e risposta, (1) così nei consigli pubblici, pur là dove ancora la tirannia non aveva soffocate sul nascere le nostre libertà, si parlava semplicemente e brevemente, si *discuteva* più che non si *arringasse*; e se ci fosse bisogno, ne darebbero certa conferma poche parole di quel Vespasiano da Bisticci che ci è tanto utile per la conoscenza intima de' suoi tempi, parole messe come a caso in un passo già da me ricordato, circa la fortuna di un' orazione del Manetti: « Rinnovò messer Giannozzo Manetti il modo dell'orare in pubblico, perchè la nazione fiorentina non aveva mai più avuto udienza in pubblico, come questa volta, ma avevala in *segreto*, *dove s'usavano brevi parole.* »

Chè se Vespasiano qui intende particolarmente di ambascerie del popolo fiorentino (il Manetti aveva parlato a Niccolò V° in occasione della sua elezione al papato), s' intende che neppur nell'interno governo a Firenze si usavano lunghi e veri *discorsi*; onde

(1) Così il Rossi, Op cit, pag. 99. Notevole per la storia del l'eloquenza deliberativa e giudiziaria un passo del *De ingenuis moribus* del Vergerio, che il Rossi riporta a pag. 461: « Ab iudiciis est penitus eiecta, ubi non perpetua oratione, sed invicem dialectico more adductis in causam legibus contenditur... In deliberativo vero genere iam apud principes et rerum dominos nullus est ei locus, quoniam paucis expediri verbis sententiam volunt et nudas efferri in consilium rationes; in populis qui vel sine arte copiose dicere possunt clari habentur. »

non si potevano avere oratori di un' importanza civile così grande come i greci e i romani.

Occasioni singole tuttavia non mancarono. Per fermare ancora una volta la nostra attenzione su Firenze, dove e per la libera costituzione e per la naturale facondia dei suoi figli più che altrove poteva fiorir l' eloquenza, noi vediamo che nel secolo XV si cominciarono a tener pubblici discorsi in determinate circostanze, come quando il Capitano del popolo assumeva o deponeva il comando, quando entravano in carica i nuovi Signori (l' orazion del Gonfalonieri si diceva allora *protesto*); e « aggiungi » nota saviamente il Rossi « le occasioni straordinarie : venute d' ambasciatori, presentazione del bastone del comando a condottieri stipendiati, e non ti parrà ristretto l' arringo che Firenze apriva alle porte dell' eloquenza ». (1)

Soltanto, anche queste erano, purtroppo, circostanze di parata, come anche più tardi sarà quasi tutta di parata l' eloquenza civile.

In tali casi non si parlava di solito in latino, perchè la maggior parte dei signori e dei gonfalonieri e dei capitani non conoscevan che la schietta lingua materna: lo stile però e la composizione non eran differenti nel complesso da quelli delle orazioni latine.

Anche nei *protesti* (questi e gli altri discorsi si trovan numerosi nei codici) lo stesso schema che, invece di nascondersi abilmente, sembra voglia mostrarsi quanto più è possibile; anche in essi citazioni

(1) Op. cit., pag. 96

e sentenze e artifizï retorici e, quasi sempre, vacuità di pensiero. È rarissimo caso infatti che se ne trovi uno così semplice e modesto come quello fatto ai Signori nella loro entrata il primo luglio 1445 da Bono Giamboni, (1) *diceria* che il Rossi chiama *cara eccezione;* chè lo stesso Bono, sortito gonfaloniere nel' 61 *si rifaceva*, dice ancora il Rossi, con un discorso tutto pieno di citazioni e di rigiri e condotto secondo le più strette regole e, per di più, in latino. (2)

Rarissimo caso, ripeto, ma non unico, chè non meno semplice di quello del Giamboni, e assai più bello di quella vaga bellezza fatta in gran parte appunto di semplicità nei pensieri e nei periodi che sogliamo chiamar trecentesca, è un protesto di Giovanni Morelli. (3)

Modesti e, per così dire, casalinghi i suoi esempi, come quello di un antico podestà di Firenze, Tancia da Foligno, il quale, essendo andato in sua casa, di notte, uno dei Signori, « rispose che non gli darebbe udienza qui in privato e che, se lo voleva, mandasse per lui », esempio, a giudizio del Morelli, di sacra onestà amministrativa, mentre « ora è rechato [così egli si lamenta] uno uso che più udientia si dà in chamera che a bancho ».

E volendo poi l' oratore ricordare ancora la differenza fra i costumi moderni e gli antichi, senza ricorrere ai Romani e ai Greci, sebbene il suo dire

(1) V. Cod. riccard. 2330, c. 85 r sgg
(2) Op. cit., pag. 97
(3) Cod. riccard. 1074, c. 171 r.

ricordi nel concetto Demostene, parla schiettamente così: « io mio richordo il luogho vostro essere una pichola casetta chon una audientia affumicata ch' a pena vi si chapeva essere l' ufizio de' sei merchatanti, chon cotale gonelle strecte et chappuccini miseri, et havere tre notaiuoli che facevano lettere chon penne che parevano sermenti minuzati, et a questo tempo venivono le quistioni d' ogni parte del mondo a diffinire, nè mai si grande quistione era che in brevissimo tempo non fussi determinata, in modo che quella era predichata chasa giusta et sancta. Hora voi havete facto una sinagogha meravigliosa, grande et lavorata d'oro et di tarsia infino a qualunque più basso luogo et chon abituri separati da dare diverse udienze et comparite colle cioppe magnifiche espandoianti [sic] et chappucci di braccia cinque di panno et havete sessanta notai colle penne lunghe, più chattivo l'uno che l' altro, e nonchè le quistioni venghino di fuori, ma quelle di qui sono portate altrove però che s' el potente domanda al men possente o per l' averso s' el men possente a ragione, tiemelo a parole et tanto è straziato che per forza chonviene che s' accordi ».

Graziosa e fresca pittura, veramente; e tutto il discorso nel suo complesso è un prezioso esempio di quell' eloquenza schietta e vigorosa che fu soffocata dalla smania retorica.

Come sono invece solenni e vuote le sedici concioni recitate da Stefano Porcari (1) (e scritte forse

(1) V. in *Prose del giovane* BONACCORSO DA MONTEMAGNO a cura di G. B. GIULIARI, Bologna, 1874 (*Scelta di curiosità letterarie* etc. disp. 141).

per lui da Buonaccorso da Montemagno), (1) quando fu capitano del popolo a Firenze negli anni 1427 e '28!

In tutte la partizione scrupolosamente regolare; l'esordio, dove il più delle volte l'oratore tratta dell' incapacità sua a parlare d' un argomento tanto grande quant' è la dignità della fiorente repubblica, alcuna volta, come nell' orazione seconda e nella terza, cerca di riattaccare l'argomento a quello dell' orazione precedente. La dimostrazione, minuta ed esatta, è ornata di molti esempî tratti dalla storia, e messi quasi a modo di narrazione; nei passaggi da una parte all' altra si nota una certa ingenuità. « Fatta menzione che cosa è Repubblica con alcuni documenti a conservarla, voglio dire da chi procedette ed in che è costituita ». (2) « Fino a questo luogo v' ho detto da chi ed in che la Repubblica è costituita; vogliovi distinguere a che fine è ordinata ». (3)

Qualche volta l' intreccio è più complicato, come nella terza diceria, irta di definizioni scolastiche, nella quale si parla fra l' altro dell' incivilimento umano: pare una parodia, non solo un ampliamento, di un noto luogo di Cicerone. (4)

Vi è in tutte queste orazioni una grande abbondanza di superlativi, di interrogazioni retoriche, di esclamazioni, e, quanto alla lingua, di costrutti e parole latine.

---

(1) V. prefazione del GIULIARI alla racolta suddetta.
(2) Luogo citato, pag. 35.
(3) Ivi, pag. 39.
(4) *De Inventione*, I, 1.

Ma non per questo dobbiamo disconoscere l'abilità dell'oratore che, avendo per soggetto le solite lodi e le solite esortazioni, trova modo di congegnarvi dei discorsi ben condotti.

Nè cose molto diverse avremmo da dire per le altre dicerie e protesti tenuti in tali circostanze e in altre simili.

Del resto, che importanza reale avevano queste orazioni?

Immaginiamoci un po' per esempio (e colla scorta di un prezioso documento pubblicato da A. Giorgetti (1) ci sarà facile), immaginiamoci un po' la solenne cerimonia della consegna del baston del comando al Capitano della repubblica fiorentina.

La cerimonia descritta in questo documento è veramente del 12 agosto 1515, ma si potrebbe certo riferire anche a qualche diecina d'anni indietro. Si dava allora il bastone a Lorenzo di Piero de' Medici.

La Signoria, con grande apparato, attendeva sulla ringhiera di Palazzo Vecchio; giungono in piazza, magnifico spettacolo, fanti e cavalieri ornati e armati magnificamente, e si schierano in bell'ordine; giunge ultimo Lorenzo fra un eletto numero di nobili fiorentini, tutti riccamente vestiti.

Fatto fare silenzio, messer Marcello Adriani, primo segretario, « homo di virtù et doctrina di *quella* età excellentissimo » disse la consueta orazione e consegnò la « bandiera gigliata » e la « galea » e

---

(1) *In Archivio Storico Italiano*, serie IV, vol. 11, pag. 318 sgg.

dopo « il bastone » che però « per la insolente improntitudine de' donzelli » fu portato in ringhiera da uno di loro « contro a ogni ragione e anticato costume » invece che dallo « heraldo e Maestro di cerimonie ». Il nuovo capitano « fece sue parole », rimontò a cavallo e partì seguito dal solenne corteo.

Ora, che reale interesse potevan prestare gli ascoltatori, tutti compresi della bellezza e dello sforzo di quello spettacolo? Non certo c' inganneranno le parole dell' ammirato narratore che chiama l' orazione « bella, docta, referta et elegantissima.... la quale benchè havessi tempo molto crudo e molto tempestoso di venti, con somma satisfatione di tutti felicemente finì; nel processo della quale, per la dolcezza di quella, a molti de' più docti si vide non potere celare nè ritenere le lacrime ».

Maggiore importanza non potevano avere i discorsi recitati in occasioni di ambascerie, quando pur non si trattasse di ambascerie mandate per pura cerimonia, come quella dei Fiorentini al re d' Aragona per congratularsi delle nozze del figlio di lui Ferrante, duca di Calabria: chè anche allora si trattava di lodare ed esaltare, come appar chiaro dall' ingenua e goffa proposizione di Giannozzo Manetti che fu l'oratore: « Chominceremo dalle salutazioni et alchune altre cose felice et dilectevoli, da poi d'alchune laude delle cose tue gloriosamente facte magramente et senza troppa largheza di parlare faremo mentione, acciò non paia vogliamo alla Maestà tua overo indebitamente compiacere. E poi infine con tutte le forze dell' animo faremo allegrare di questa

nutiale et solempne festa dello tuo unico figliuolo etc.... ». (1)

Ho riferito queste parole per mostrare ancora una volta come diventasse addirittura ridicola talora la smania dello schema e dell' ordine retorico. Ma questo difetto esterno, ripeto, si trova solo ne' minori; quando il pensiero c' è e c' è vera disputa e vera dialettica, allora la forma regolare, non che dannosa, riesce utile e bella.

Ce lo prova un' orazione di Leonardo Bruni, (2) orazione che non esiterei ad affermare la migliore di tutte le scorse fin qui; quella voglio dire in risposta agli ambasciatori del re d' Aragona, tenuta in nome della Repubblica fiorentina. Il Bruni risponde partitamente a tutti gli argomenti che gli ambasciatori avevano addotti, con un ragionamento dritto, serrato, fine, profondo, ordinatissimo; e una sottil vena di arguzia pungente s' insinua qua e là, sotto il velo della forma cortese.

« Certo el serenissimo re essendo excellentissimo principe com' egli è non ci doverebbe reputare buoni huomini nè degni di sua amicitia, se noi fussimo manchatori della fede nostra et delle promesse solennemente facte. La sua serenità siamo più che certi che s' egli avesse fatto simile promesse le vorrebbe al tucto observare, et con molestia sarebbe udito da lui chi lo confortassi del contrario ». (3)

Così agli ambasciatori che chiedevano in nome

(1) Cod. riccard. 1074, c. 98 v. sgg.
(2) Cod. riccard. 2544, c. 94. sgg.
(3) C. 97 v.

del loro re ai Fiorentini di togliere il promesso aiuto a Francesco Sforza. Del Bruni si hanno oltre a questa altre orazioni; una ancor essa bella e vigorosa, (1) dove respinge le accuse d'ingiustizia lanciate al popolo fiorentino per la guerra di Lucca, mostrando forza grande di argomentazione e raccogliendo prove di fatti che narra con brevità efficace e rivolgendosi all'avversaio, un ignoto Lucchese che gli aveva scritto lettere offensive, più con ironia che con violenza: mi par certo che questa orazione non fosse realmente pronunziata, ma pubblicata, a imitazion forse della seconda Filippica di Cicerone.

Le altre son di minore importanza e valore.

Mi par ora di poter con più sicurezza affermare quel che ho detto fin da principio: non essere stata veramente dannosa alla nostra eloquenza l'imitazione classica e aver nociuto le retoriche partizioni soltanto agli inetti; averle invece recato immenso danno e averla rivolta a mero esercizio letterario la mancanza di una costituzione politica che la favorisse.

Il Bruni mostra nelle due orazioni su cui mi sono un momento indugiata molti dei pregi che occorrono all'oratore: in lui lucidità di pensiero, chiarezza di forma, vigore di stile: in lui forza, profondità, arguzia. Ma egli aveva qui qualche cosa da dire e qualche cosa di veramente importante; non aveva già il compito di aggirarsi su vecchi argomenti sfruttati in ogni modo.

Se avesse avuto mezzo d'esercitare la sua eloquenza in pubbliche assemblee e di coordinarla a un

(1) Cod. cit., c. 30, v. sgg.

determinato fine politico, perchè non potremmo aver avuto in lui un pregevolissimo oratore fin dal quattrocento? Demostene sarebbe stato Demostene e Cicerone sarebbe stato Cicerone, se, tolta all' uno l' ἐκκλησία, all' altro il tribunale e il senato, avessero dovuto contentarsi di qualche discorso ogni tanto, su argomenti disparati?

Quel pochissimo che ho detto (pochissimo soprattutto se si pensa alle numerose orazioni nascoste nei codici, le quali non credo però porterebbero molta luce nuova) è sufficiente a dare un'idea dell'eloquenza civile italiana prima del cinquecento.

Non voglio però tacer del tutto di uno speciale genere di eloquenza, l'accademica. Basta ricordare i discorsi danteschi del Filelfo e de' suoi scolari (1) e l'orazion del Landino sul Petrarca. (2) Essi però per il loro contenuto escono dal campo della vera oratoria civile, e non merita trattenervisi a lungo. A queste in certo modo si riannodano le orazioni accademiche che vedremo abbondare nel secolo seguente.

E finalmente un breve cenno anche delle orazioni che furon puri esercizî retorici e servirono come modello.

Esse sono press' a poco quel che erano certe esercitazioni che si ebbero in Grecia al tempo di Gorgia e dei sofisti e al tempo Alessandrino, e in Roma specialmente nell' età di Seneca; sono cioè

---

(1) In *Sepulchrum Dantis*. Firenze, 1883, pag. 25 sgg.

(2) *Orazione di* CRISTOFORO LANDINO *quando cominciò a leggere in Studio i sonetti del Petrarca*. In Corazzini: *Miscellanea di cose inedite o rare*. Firenze, 1853, pag. 131.

orazioni per cause finte, le quali avevano l'unico scopo di acuir l'ingegno in sottili dispute dialettiche. (1) Ne troveremo alcune anche nel cinquecento.

Da questo rapido sguardo alla nostra eloquenza del quattrocento è apparso che essa è quasi tutta, e la latina e la volgare, eloquenza di parata.

Balena alle menti inebriate di classicismo lo splendido miraggio dell'eloquenza antica; ma i nostri oratori, che non sono oratori, per così dire, di professione come (per citar sempre i due nomi che sembran compendiare in sè tutta l'eloquenza antica) Cicerone e Demostene, bensì parlano ogni tanto in pubblico o per dovere del loro ufficio o per abbellire solenni cerimonie, non hanno di solito nulla da dire e cadon nell'imitazione vuota e formale, in cui si disperdono le naturali doti di facondia.

Ogni tanto sembra apparire, nella grigia monotonia di quei freddi discorsi, un lampo di luce: Pio II, Leonardo Bruni sono davvero eloquenti talvolta perchè hanno pensieri da esporre e non devon riempire la vuota forma dell'orazione con frasi e concettini; ma in generale si delinea già nel secolo

---

(1) Notevoli due latine di COLUCCIO SALUTATI (V. PII SECUNDI *Opera Omnia*. Basilea, 1571, pag. 959, Ep. Lib. I, ep. 411); nella prima il padre e il marito di Lucrezia tentan di persuaderla a vivere; nell'altra Lucrezia afferma la necessità della sua morte; e come nell'una par inumana la fredda finezza dell'argomentare che è nel massimo contrasto coi violenti affetti del momento, così nella seconda è curioso, insieme colla compiacenza evidente con cui Coluccio s'indugia sullo scabroso argomento, il modo di ragionar della donna che sembra si uccida, più che pel dolore della vergogna sofferta, per la paura d'innamorarsi del colpevole.

XV quello che meglio vedremo nel secolo XVI: essere la nostra eloquenza, nel suo complesso, un esercizio di retori.

CAPITOLO II.

Occasioni delle orazioni nel cinquecento.

Ho più volte ripetuto come, piuttosto che le singole occasioni, mancò in Italia nel Rinascimento una costituzione politica adatta allo sviluppo dell'eloquenza.

Ora fin da principio è bene rispondere a una critica che molto facilmente si potrebbe oppormi: perchè, cioè, abbia, nel ricercar le cause della povertà della nostra eloquenza civile, separato l'un secolo dall'altro.

La divisione può infatti sembrare ed è in parte puramente tradizionale, perchè è facile capire che dalla seconda metà del secolo XV alla prima del XVI non ci poteva essere vera diversità di vita pubblica. Però intanto per Firenze almeno c'è differenza politica, perchè dal ritorno di Cosimo de'Medici essa non è più libera fino al 1494, e per tutta Italia avvennero nei primi decenni del cinquecento rivolgimenti che la tennero, dopo il famoso equilibrio dei tempi del Magnifico, agitata e sospesa e avrebbero potuto dar materia a un'eloquenza, che invece ci mancò.

D'altra parte le orazioni più belle e più degne di studio sono del secolo XVI, e non del secolo XV; anzi solo del secolo XVI è l'oratoria veramente ita-

liana, bella o brutta che sia, perchè la quattrocentesca è per la massima parte latina.

Nè la distinzione è soltanto formale, perchè il grande diminuire delle orazioni latine di fronte al crescere grande delle volgari è indice del decadimento di quell' umanesimo che ebbe anche nella storia della nostra eloquenza tanta importanza.

In ogni modo naturalmente non potremo non confondere gli ultimissimi anni del quattrocento coi primi del cinquecento.

Nel 1494 dunque Firenze scoteva il giogo mediceo che la piccola mente di Piero non aveva saputo nascondere e alleviare così bene come aveva fatto Lorenzo. L'antica repubblica gloriosa era risorta e i cittadini facilmente si entusiasmavano della libertà riconquistata e inferocivan, nella loro ebbrezza, contro i partigiani degli antichi tiranni.

Ma nei lunghi anni di larvata servitù i Fiorentini sembrava avessero perduto l'attitudine a governare. « In un momento di tanta urgenza « scrive il Villari, « non si vedeva in chi veramente si potesse sperare ». (1)

Anche Francesco Valori, pronto ad accendersi tutto nei momenti di maggior pericolo, anche Piero Capponi, capace di commettere dinanzi al Re di Francia un atto che poteva costargli la vita, quando si trattava di discutere a lungo in Consiglio s'impazientivano e s'annoiavano. (2)

---

(1) Cfr. PASQUALE VILLARI, *La storia di Girolamo Savonarola e de' suoi tempi*. Firenze, 1898, Vol. I, pag. 266.

(2) Ivi.

Ci volle la voce potente di un frate caldo di amore divino e di carità cittadina, per decidere l'incerto popolo alle riforme: al difetto d'eloquenza civile dovè sostituirsi l'eloquenza del pergamo.

Era infatti mancata da lungo tempo in Firenze un'educazione politica che potesse formare veri e grandi uomini di stato; ma neppur dopo compiute le riforme, dopo rafforzata con ogni cautela la libertà, sorse l'uomo politico, l'oratore civile.

Ma era tale quel libero ordinamento da favorir l'eloquenza?

Il Consiglio Maggiore e il Consiglio degli Ottanta potrebbero paragonarsi, e li paragona infatti il Villari, (1) all'assemblea del popolo e al senato; ma nè l'uno era l'ἐκκλησία ateniese, educata da una lunga autonomia, nè l'altro il grave consesso dei Patres Conscripti romani, i quali chiamavano *otium* tutto ciò che non si riferisse al buon governo della patria.

Del resto, non c'era in quei consigli quella libertà che si potrebbe immaginare. Si parlava con tanti riguardi che appena si crederebbe, nè era permesso opporsi alle proposte della Signoria; (2) e il Villari riferisce un caso narrato dallo storico Parenti « di un tale che venne..... imprigionato e poi esiliato per aver parlato con troppa vivacità contro le passate imposte ». (3)

---

(1) Op. cit., vol. I, pag. 288

(2) Ivi.

(3) Cfr. PASQUALE VILLARI, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*. Milano, 1895-97, Vol. I, pag. 441, nota.

Già, tutti gli storici del tempo parlano ad ogni passo come della cosa più naturale del mondo, di cittadini non solo esiliati, ma uccisi dopo sommari processi anche per ombre di sospetti; e non certo senza fondamento il Giannotti ripeteva tanto spesso nei suoi libri della *Repubblica Fiorentina*, che in realtà il governo di Firenze dal '94 al '12 e dal '27 al '30 era tirannico.

« Ciascuno sa » egli scrive « che gli Otto di Balia con sei fave potevano disporre della vita e roba di tutti i Cittadini. I Dieci con sette disponevano di tutto lo Stato della Città, perchè potevano deliberare della pace e guerra in quel modo pareva loro; la Signoria poi con sei fave poteva il tutto. E perchè ai detti magistrati non era posto freno alcuno, si poteva dire che avessero in poter loro tutta la Città, ed essendo composti di poco numero d'uomini, seguita che i pochi non gli assai fussero Signori ». (1)

Che differenza dalla repubblica ateniese, dove i magistrati non erano quasi nulla di fronte al potere dell'assemblea popolare! Chi dominava in Atene l'ἐκκλησία dominava lo Stato; e come sopra una moltitudine ha somma efficacia la parola calda e affascinante di un oratore ben accetto, ecco svilupparsi nella meravigliosa città tale un'eloquenza, quale non si è mai più avuta e non si avrà forse mai più.

In Roma il potere vero era in un'assemblea molto più ristretta, ma formata in compenso da uomini in-

---

(1) Cfr. DONATO GIANNOTTI, *Della repubblica fiorentina*, in *Opere politiche e letterarie di* DONATO GIANNOTTI, Firenze, 1850, Vol. I, pag. 57.

telligenti e colti e savi, dove la discussione poteva procedere ordinata e serena e dove tutti gli artifici della parola si affinavano; e se forse era meno facile ottenere il primato per la propria eloquenza, l'ottenerlo non era però meno importante per la direzione dei pubblici affari.

In Firenze l'autorità spesso tirannica delle magistrature, oltre al troppo facile sospettare, impediva che un cittadino dirigesse tutti i suoi sforzi a ottenere il predominio nel Consiglio Maggiore; e d'altra parte gli Ottanta, non eletti a vita e non abituati per conseguenza al perpetuo governo, erano ben lungi dall'avere l'importanza dei senatori romani.

Del resto anche il modo, la forma, la procedura, per così dire, del deliberare era tale da lasciare il minor campo al libero manifestarsi dei pareri nella parola che persuade.

Infatti anche nelle *Pratiche,* dove si parlava più liberamente « quando la Signoria richiedeva i cittadini del loro parere [citerò ancora il Villari che ci è ottima guida] essi si restringevano nelle *pancate,* secondo i magistrati a cui appartenevano o l'ordine in cui erano stati squittinati; consultavano insieme, e poi mandavano ad esporre i varî pareri uno di loro, il quale doveva ragguagliare di tutto ». (1)

Ma forse più di tutte le testimonianze è importante per noi quella di un passo del *Reggimento di Firenze* del Guicciardini.

---

(1) VILLARI, *Savonarola.* Vol. I, pag. 288. Le parole che finiscono questo passo attestano ancora la limitata libertà dei consigli fiorentini: « ma se trattavasi d'una nuova legge, neppur allora si poteva parlare contro di essa ».

Per bocca di Bernardo del Nero, il venerabile cittadino che fu decapitato a settantacinque anni nel 1494 per non aver rivelati i tentativi di Piero de'Medici, il Guicciardini, che finge in quel suo dialogo così bello anche letterariamente, così pieno di freschezza e di vita, la miglior forma di governo possibile a Firenze, indugiandosi anche sull'opportunità di un vero senato simile in tutto all'antico romano, si ferma ancor più a lungo sul modo di consigliarsi e di deliberare; e parla così chiaro e così esplicito che, per quanto lungo, val la pena di riportare il passo intero, senza sciuparne in un sunto e il pensiero e la bella forma.

« Il magistrato che chiama la consulta propone semplicemente il caso e dimanda parere; e allora secondo le usanze vecchie di questa città s'arebbono a ristrignere li uomini per quartieri, cioè ogni quartiere separatamente, e consultare da sè senza che l'uno udissi l'altro; e poi ciascuno quartiere fare da sè in presenza di ognuno la relazione delle opinioni che sono state nel suo quartiere; e il magistrato che consulta suole qualche volta contentarsi di quella relazione in voce, qualche volta mettere i pareri alle fave e pigliare quello che ha più fave. Questo modo è molto asciutto e diminuito, e pare trovato o da persone che paia loro mill'anni espedirsi delle consulte e andarsene a casa, o da chi venga giù con la deliberazione fatta più per approvarla che per consigliarla. Il modo vero è che, proposto il caso, gli uomini di più autorità dichino il parere loro, e dichinlo in presenza di tutti, perchè accadrà qualche volta che in tutto il numero, uno o dua soli aranno

buona opinione, è però è bene che sia udita da ognuno, e non in uno quartiere solo; e se uno arà uno parere e l'altro lo abbia contrario, che possi levarsi su e contradirlo, e questo farsi per una e più persone, e accadendo che uno medesimo volessi parlare più di una volta, o per meglio dichiarare o per difendere, o per mutare la opinione sua, lo possa fare. E perchè in questo principio gli uomini che non sono assuefatti di andare così liberamente in sulle ringhiere, vi andranno con rispetto per non parere prosuntuosi, sarà necessario che il governo vi faccia particularmente andare questo e quello, e che in genere sia invitato ognuno a dire la opinione sua, e usato diligenza per assuefargli a questo modo di parlare e di disputare. E poi che aranno parlato tanti che siano a sufficienza, e che non vi sarà altri che voglia parlare, allora proporre i pareri, e torre quello che sarà approvato da più; o quando la cosa non resti bene risoluta, e gli uomini ancora sospesi, rimetterla a uno altro dì: e non si straccare di maturare ed esaminare bene le cose che aspettano tempo ». (1)

Non si potrebbe, credo, aver miglior prova della mancanza di una vera, grande eloquenza civile che quella implicitamente racchiusa in questo lamento del vecchio e saggio Bernardo. Chè, ripeto, la naturale facondia, di cui, nonostante tutti gli impedimenti e le limitazioni imposte al discutere, si dovette alcuna volta dar prova nei consigli, non era che un

---

(1) Cfr. *Opere inedite* di FRANCESCO GUICCIARDINI illustrate da G. CANESTRINI. Firenze, 1858, Vol. II, pag. 160, sg.

elemento dell'eloquenza. Penso che si possa estendere anche a Firenze quello che Ansaldo Cebà, nel suo dialogo *Il Doria* diceva di Genova: « quantunque molti sian coloro che parlano speditamente nel consigliar dei negotii pubblici, pochissimi però, per quel ch'io sento, son quelli che parlino eloquentemente ». (1) Ma noi non abbiamo modo di giudicar direttamente dei discorsi che si facevano nelle pubbliche deliberazioni; troppo poca importanza letteraria si dava ad essi per conservarli.

Nei manoscritti di *Pratiche* che son giunti fino a noi, come in quelli delle *Consulte*, i discorsi pronunziati non si riportano interi, ma in sunto e spesso nel goffo latino notarile. (2)

E di molti altri non v'è nemmeno traccia.

Per esempio dalla biografia di Sperone Speroni premessa al tomo V dell'edizione veneziana del 1740 delle sue opere, biografia ricavata tutta da documenti, si parla di uffici politici da lui esercitati per molti anni e si racconta che « in questo giro di magistrati più volte gli occorse far vedere la sua eloquenza, della quale correva il grido e l'aspettazione assai grande »; (3) ebbene, dello Speroni non abbiamo conservato nessuno di questi discorsi, mentre vedremo che di eloquenza giudiziaria si ha pur qualche cosa, e molto della dimostrativa.

Chi sa però se non si sarebbe svolta questa semplice oratoria civile e non sarebbe meravigliosamente

(1) Cfr. a pag. 9 del *Doria*. Genova, 1621.
(2) Cfr. VILLARI, *Savonarola*, Vol. I, pag. 283 nota e pag. 297
(3) Pag. XIX. La biografia è di MARCO FORCELLINI.

fiorita se, ad esempio, la libertà di Firenze si fosse consolidata, se fra i suoi cittadini ne fossero sorti alcuni che avessero potuto dedicare alla libera eloquenza politica un'alta mente e naturali facoltà di parola!

Perchè certo noi non possiamo stabilire se e quanto avrebbe potuto fare un uomo che avesse avute le qualità di Demostene, anche in quelle non favorevoli condizioni.

Abbiamo già osservato come nel periodo che seguì al 1494 Firenze fossè così povera di uomini atti al governo, che si lasciò guidare dagli ammaestramenti che le venivano non da Palazzo, ma da un pulpito. E dopo che fra Girolamo fu con tanta infamia strangolato ed arso, la città passò di errore in errore finchè non si lasciò riprender dai Medici. E nei brevi anni dell'assedio, quanto fu grande il coraggio e l'eroismo nei singoli cittadini e specialmente nei giovani ordinati in milizia, altrettanto grande si mostrò la trascuranza, l'inerzia, la colpevole fiacchezza dei governanti, che non seppero neppure accorgersi in tempo del tradimento palese di Malatesta Baglioni.

Le più nobili intelligenze fiorentine del tempo o per una ragione o per l'altra non furono in quei due periodi ad assister la patria; se anche il più grande politico d'allora, il Machiavelli, nella prima libertà le prestò la sua opera, non potè però, appunto per la sua qualità di segretario, farle sentire la sua viva voce nei consigli.

In fatti di un discorso di lui del 1503 *per la*

provvisione del denaio (1) non si sa se lo scrivesse per il gonfaloniere Soderini o se lo facesse per esercizio suo, ma siam certi che non lo potè pronunziare egli stesso. (2)

In ogni modo però questo discorso è una buona testimonianza per dimostrarci che si parlava nei consigli pubblici con intendimenti affatto opposti a quelli che si seguivano, quando si voleva di proposito fare delle *orazioni:* tanta è la concisione, tanta la semplicità e la disadorna schiettezza di queste poche pagine, belle ed eloquenti davvero non per alcun lenocinio d'arte, ma per la forza del pensiero del Machiavelli.

Insomma, nel parlare nei consigli dello Stato, anche quando erano possibili e necessari lunghi e bene svolti discorsi, non si doveva aver l'idea di fare un'opera letteraria, un'opera degna d'esser pubblicata e conosciuta: prova sicura il fatto che di quei tanti discorsi che pur si doveron tenere e che poterono a volte esser belli davvero, non uno si pensò allora a conservare; anche quello del Machiavelli non è stato stampato che ai nostri giorni, e se molti altri se ne trovassero in archivi pubblici e fra carte private, ciò non verrebbe affatto a contradire quello che mi sono studiata e mi studierò di dimostrare, che il concetto dell'oratoria era nel cinquecento tutto retorico e si faceva fra l'eloquenza gonfia e pomposa delle grandi circostanze e quella giornaliera e dome-

---

(1) V. in *Opere Minori* di NICCOLÒ MACHIAVELLI. Firenze, 1852, p. 130 sgg.

(2) Cfr. VILLARI, *Machiavelli*, Vol. I, pag. 440 (testo e nota 2)

stica dei patrii consigli una distinzione tanto assoluta che io credo si debba riconoscere in essa una delle principali cause per cui la nostra oratoria civile ha così poco valore.

Come costituzione politica, parrebbe quella di Venezia più atta allo sviluppo dell' eloquenza, non per il Gran Consiglio, dove non si faceva che votare con un complicatissimo sistema, senza discutere, ma per il Consiglio dei Pregadi (quello che gli storici di Venezia, il Paruta per esempio, chiaman Senato) e il Collegio dei Savi dove era data parola agli oratori. (1)

Però anche a Venezia la libertà della parola era limitata e dalla severa gravità del condurre gli affari pubblici, per cui tutte le più importanti e urgenti questioni si trattavano segretamente nel Consiglio dei Dieci, e dal rispetto quasi religioso per il Doge, il quale entrava dappertutto, così che il Giannotti fa dire a messer Trifone Gabriello « che già uno dei nostri gentiluomini, poscia che il Doge ebbe detto la sua opinione sopra certo caso, venendogli detto queste o somiglianti parole: « Serenissimo Principe, voi cianciate », fu aspramente condannato; perciocchè tali parole parveno troppo familiari e non degne d'essere dette a un sì onorato Principe ». (2)

D'altra parte è noto che a Venezia era uso par-

---

(1) Cfr. DONATO GIANNOTTI, *Della repubblica dei Viniziani* in *Opere politiche*, ed. cit. vol. II, pag. 94. Tutto il dialogo è prezioso per la conoscenza del funzionamento del governo veneziano.

(2) Ivi, pag. 109

lare in veneziano: ora, se questo da una parte impediva nell'oratore una cura attenta della forma, non è anche indice di quanto quell'eloquenza civile fosse nella mente degli stessi che l'usavano lontana da un ideale d'arte?

Quello che ho detto di Firenze e di Venezia, che sono i due tipi opposti di città libere, si può in generale estendere a tutta Italia.

Ed è opportuno, per conclusione, riferire qui un passo del Giraldi, che conferma appunto quanto ho cercato fino ad ora di dimostrare. Egli scrive ad Alberto Lollio, lodando le sue orazioni, la cui lettura gli ha fatto gran piacere perchè temeva che nessuno più coltivasse l'eloquenza in modo degno, « veggendo... tutte le Repubbliche d'importanza occupate o da signori soli o da i maggiori di esse, appresso i quali poca forza ha l'eloquenza, reggendosi e disponendosi ogni cosa ne'giudicii e nelle deliberazioni allo arbitrio di quei soli che reggono o secondo il parere di quei giudici che a simili cose sono da essi preposti, non secondo il maggior consentimento del popolo che approvasse ovvero rifiutasse ciò che l'oratore avesse detto..... ». (1)

Una fonte preziosa di questi discorsi politici parrebbe che dovessero essere gli storici del tempo che seguirono quasi tutti l'antica abitudine d'introdur nelle storie le orazioni; ma vedremo, trattando di queste orazioni a parte, che non si può definire

---

(1) Cfr. lettera del GIRALDI premessa alle *Orazioni di* ALBERTO LOLLIO, *gentilhuomo ferrarese*. Ferrara, 1563, ediz. perfettamente eguale a quella di Verona, 1742.

quanto lo storico abbia in esse ampliato e trasformato, quando, com'è per la maggior parte dei casi, non inventava di sana pianta.

***

Nell'antichità insieme coll'eloquenza politica è famosa la giudiziaria, sia quella dei grandi processi pubblici, sia quella delle cause private.

Ma anche di questa si hanno nel secolo XVI scarsissimi esempî.

Sulla procedura civile e criminale di allora non si ha, credo, un'opera che possa illuminarci; nè io avrei mezzo di raccogliere le separate e scarse notizie.

Certo che gli avvocati ci sono stati sempre e sempre avranno parlato; ma è probabile che si trattasse più che altro di un dibattito di sottigliezze sui punti controversi della legge.

Infatti Francesco Patrizi nella sua *Retorica* dice che « si veggono essere state delle Repubbliche popolari che ne'giudizi non hanno havuto bisogno d'oratori, quale Firenze et Lucca et Genova... ». (1) E molto più esplicitamente Bartolomeo Cavalcanti, anch'egli nella sua *Retorica*, dice che « essendo hora le cause giudiciali nella maggior parte d'Italia in podestà de'Dottori delle leggi imperiali et agitandosi le liti per via molto diversa dall'antica, pare che

---

(1) Cfr. *Della retorica dieci dialoghi di Messer* FRANCESCO PATRIZI. Venezia, 1562, dialogo 7, pag. 47.

questa spetie di Retorica non habbia quasi luogo et che sia di superchio il trattare di quella ». (1)

Ci conferma questo il fatto che l'uso di Venezia sembrava ai cinquecentisti medesimi un'eccezione.

Pietro Badoaro, che è il solo collo Speroni di cui abbia trovate raccolte alcune poche orazioni giudiziarie, spiega che il costume giudiziario di Venezia è poco o nulla diverso dal costume romano antico, aggiungendo, con quella singolare esagerazione d'entusiasmo propria del tempo, che nella sua città molti *fertilissimi ingegni* « nel trattare le civili et le criminali cause non sono meno eloquenti di coloro che già in Roma e in Athene con tanto grido fiorirono ». (2)

Donato Giannotti poi in quel suo dialogo della *Repubblica dei Viniziani*, così mirabile di chiarezza, spiega molto meglio che ogni accusato in Venezia si può difender da sè o per mezzo di avvocati, ma

---

(1) Cfr. *La Retorica* di *Messer* BARTOLOMMEO CAVALCANTI, *gentilhuomo fiorentino, divisa in 7 libri* etc, Venezia, 1559, pag. 22. Il passo riferito del GIRALDI accenna anch'esso, come vedemmo, alla mancanza di occasioni per l'eloquenza giudiziaria.

(2) Cfr. la prefazione alle *Orazioni civili di* PIETRO BADOARO *gentiluomo veneziano, secondo lo stile di Venezia nell' agitar cause.* Venezia, 1593. per Giambattista Ciotti. Lo ZENO però a pag 127 del tomo I° della *Biblioteca dell' eloquenza italiana* del FONTANINI, corregge così: « queste orazioni le stampò nel 1590 G. B. Bonfadini. Il Ciotti non fece che cambiar le due prime carte, mutandovi la data e il nome. Pietro Badoaro non è gentiluomo veneziano: il titolo preciso dice: « *Orazioni civili di* PIETRO BADOARO, *già del Clarissimo signor Daniele, Nobile Veneziano* » Daniele dunque, cioè il padre, fu gentiluomo veneziano e senatore.

tutti usan l'opera degli avvocati, i quali « non è necessario che siano dottori di legge, o abbiano in quella facultà studiato; bisogna bene che siano pratichi negli statuti e nelle leggi della nostra Repubblica ». (1)

Essi potevano parlare ciascuno un'ora e mezza, e avevano il tempo misurato da un orologio a polvere, « tanto che a me pare » commenta per bocca di messer Trifone il politico fiorentino, « che questi nostri avvocati abbiano grandissima similitudine con quegli antichi romani oratori ». (2)

Questo per i processi privati; quando poi c'entrava di mezzo la salute pubblica, s'impadroniva del reo il terribile magistrato dei Dieci, e il reo non poteva « nè per sè stesso nè per altri, agitare e difendere la causa sua in detto Consiglio ma *compariva* dinanzi a' Capi e di tutto quello che egli *diceva* se ne *pigliava* nota; e quando la causa da' Capi era introdotta in Consiglio, bisognava che alcuno di loro *pigliasse* questa impresa di difenderlo; altrimente non *poteva* essere in alcun modo difeso ». (3)

E a Firenze in modo consimile si giudicavano i processi politici; fu fatta bensì nei primi del 1495 una legge per cui ogni condannato dalla Signoria o dagli Otto per delitti di Stato si potesse appellare dentro otto giorni al Consiglio Maggiore, e in tal caso la Signoria dovesse accettare chiunque volesse parlare in difesa dell'accusato, (4) ma nel 1528, secondo

(1) Pag. 134.
(2) Pag. 135
(3) GIANNOTTI, Op. cit., pag. 123 sg.
(4) Cfr. VILLARI, *Savonarola*, vol. I, pag. 295.

la testimonianza del Varchi, un capitano della Repubblica si difende da sè davanti al Consiglio Grande, a cui s'era appellato, non potendo, per esser ciò *vietato dalla legge*, difendersi per *procuratore*, sia che la legge del '95 fosse stata modificata o non fosse osservata sempre nell'uso. (1)

Del resto in tutto il complicato processo del Savonarola non si trova il nome di un difensore dell'eroico frate torturato. (2)

Ma torniamo alla pura eloquenza giudiziaria.

Gli avvocati nello stato di Venezia potevano anche non essere dottori di legge; infatti a Padova Sperone Speroni poteva trattar cause nel foro e suscitare grandi entusiasmi. In una lite di due figlie sue contro il comune suocero Roberto Papafava, questi che era tutto ardito, « al cominciar dell'orazione [dello Speroni] si mise tutto a tremare; i suoi avvocati niente altro rispondeano, se non che tutto era filosofia e tutto artificio; gli astanti, che prima gli davano il torto, uditolo, non sapevano che fargli piena ragione, e beato chi potea trarsi più avanti ». (3)

Ma perchè dunque il numero delle orazioni giudiziarie giunte fino a noi è così stranamente miserevole a confronto del numero stragrande delle orazioni di parata?

Prima di tutto c' illumina su quello che ordinariamente dovevano essere tali orazioni il disprezzo

---

(1) Cfr. VARCHI, *Storie*, l. VI, cap. 3.
(2) Cfr. VILLARI, *Savonarola*, Vol. II, cap. IX, X, XI.
(3) Cfr. *Vita* di Sperone Speroni già citata pag. XXV.

ostentato dagli avvocati del Papafava per quella dello Speroni *tutta filosofia e tutta artificio;* in secondo luogo, prima di accusare ancora la smania retorica del cinquecento, guardiamo un po' quello che si fa ai nostri giorni.

Noi siamo liberi: abbiamo oratori in parlamento, oratori nei comizi; in tutte le nostre piazze, si può dire, sorge un oratore in circostanza di elezioni, e nei tribunali poi, chi non sa quanto si chiacchieri? Eppure quale uomo politico, quale avvocato pubblica le sue concioni e le sue arringhe? È la loro eloquenza un fuoco che si accende e divampa un momento senza lasciar tracce di sè; essi non mirano che all' effetto pratico immediato. Ma invece qual' è la pur misera orazione accademica, la pur meschina conferenza che non si dia alle stampe?

Dobbiamo riconoscere che, per quanto ci si dichiari oggi nemici della vuota retorica, abbiamo in realtà, se non in teoria, un concetto dell' orazione più vicino a quello dei cinquecentisti che a quello grandioso e severo degli antichi, di cui non si è mai avuto in epoche moderne il profondo spirito di vita pubblica.

Quello che ho detto finora va inteso però, naturalmente, in tesi generale, pensando che ogni regola ha la sua eccezione.

E un' eccezione magnifica è un discorso del senese Lelio Tolomei, detto al Senato della sua patria negli ultimi tempi della libertà, discorso che insieme con qualche altro, il quale per il genere può fino a un certo punto avvicinarglisi, esaminerò più a lungo.

Però, se ben si osserva, il vedere che fu il Tolomei chiamato con misura straordinaria dalla campagna in città per dare il suo parere mostra che in Senato non c'era nessuno capace di fare altrettanto; e quest'uomo che da anni viveva ritirato ne' suoi studî, quando dava con tanta solennità il suo consiglio, è molto probabile parlasse con un'eloquenza assai più letteraria che non usasse nelle solite sue discussioni il Senato di Siena.

Altre orazioni recitate, o almeno scritte, per occasioni politiche ne abbiamo e sono anzi le più belle del cinquecento, quelle che converrà esaminare con maggior cura.

Pure, che orazioni son queste? Del Bembo al Doge Loredan per distoglierlo dalla lega col Re di Francia, del Nardi a Carlo V per i fuorusciti fiorentini, del Della Casa pure a Carlo V per la restituzione di Piacenza ai Farnesi, e ai Veneziani per la lega contro Carlo V, e altre consimili. — Composte dunque per occasioni politiche, ma sono occasioni che, per quanto serie e importanti, pure offrono qualche lato all'abbondanza degli ornamenti retorici, pur sono, in certo modo, anch'esse occasioni di parata.

Infatti le orazioni degli ambasciatori non erano di per sè stesse fatti politici, chè non si deve dimenticare esser questo il tempo in cui si svolge e prende carattere di nuova severità la scienza diplomatica, la quale nel suo freddo calcolo positivo esclude i fronzoli di eleganti discorsi.

Così le relazioni degli ambasciatori veneti, così le relazioni del Machiavelli e del Guicciardini, pur

tanto eloquenti per lucida esposizione di fatti e per profonda accortezza di pensiero, non hanno nulla in sè di veramente oratorio.

Quasi eliminati così, almeno nella letteratura, due generi di eloquenza, rimane il terzo genere, il dimostrativo.

« La causa dimostrativa è la principale chè il suo fine è onestà, la materia virtù, l'ufficio dilettar l'intelletto e ammonirlo di ben fare ». Così Sperone Speroni per bocca di un interlocutore della sua *Retorica*. (1) La smania dell'adorno, del lussuoso, del pomposo poteva appagarsi in quest'eloquenza di sole parole; e noi abbiamo infatti una vera moltitudine di discorsi puramente dimostrativi.

Queste le condizioni dell' oratoria italiana nella prima metà del cinquecento: dopo, anche le ultime libertà, rimanendo sola ma infiacchita Venezia, si spengono; finiscono le lotte fra Spagna e Francia che pur lasciavano agli Italiani ad ora ad ora fremiti di speranza: tutto si calma, si ferma in un'acquiescenza paurosa, sotto il grave predominio spagnuolo, sotto il triste spirito della reazione.

Le fonti più schiette della nostra vita s'inaridiscono e pur quel soffio che aleggiava nella letteratura nostra si disperde: succede a un Ariosto un Tasso.

In questo tempo noi vediamo non già sorgere, ma diffondersi e moltiplicarsi il più insipido frutto dell'eloquenza: l'accademica.

---

(1) Cfr. SPERONE SPERONI, *Dialogo della Retorica* in *Dialoghi*. Venezia, 1560, pag. 130.

I difetti che appaiono già prima nelle nostre orazioni si accentuano: la vacuità, la vana pompa, la floscia retorica le pervadono tutte e dilagan nel mare dei periodi flaccidi e sonori.

CAPITOLO III.

La teorica dell' eloquenza.

Ho accennato in principio del mio studio come mi sembri falso far derivare la nostra povertà oratoria dall' imitazione degli oratori classici, che, ben intesa, avrebbe più facilmente prodotto bene che male; e ho accennato anche che dannoso piuttosto fu, insieme colla mancanza di un organismo politico adatto, lo studio puramente teorico e formale dell' antica eloquenza.

Convien ora, prima di passare all'esame delle orazioni del secolo XVI, fermarsi un po' su questa considerazione.

Non ripeterò qui che lo schema antico, quando non si esageri, è naturale e come innato in una buona orazione, nè che l' intima conoscenza dei grandi parlatori antichi non avrebbe fatto che arricchire la mente e lo stile dei nostri cinquecentisti; non sarà invece inutile dimostrare un po' quella formalità, comune del resto a tutti gli studî classici del periodo umanistico.

Sarebbe vana fatica industriarsi a ricercare quanto fossero noti nel cinquecento gli oratori antichi, almeno i più famosi.

Anche dei greci abbiamo edizioni e traduzioni; (1)

---

(1) Cfr. Federici, *Degli scrittori greci e delle italiane versioni delle loro opere*, Padova, 1828. Cfr. anche Federici, *Degli*

di Cicerone poi non si parla: edito, tradotto, commentato in tutti i modi.

E i traduttori e i commentatori arricchivan di solito l'opera loro, raccogliendone e vagliandone quelli che chiamavano *gli artificî*.

Orazio Toscanella, per esempio, che ha un'opera apposta sugli artificî osservati in Cicerone, Virgilio, Orazio e Terenzio, esamina con una sottigliezza e con una pazienza mirabili tutte le parti delle orazioni ciceroniane, tutti i luoghi, tutti gli argomenti e i sentimenti, tutte le figure. E molto spesso, per mostrar esempî di argomentazioni, fa dei lunghissimi specchietti, caratteristici nelle loro divisioni e suddivisioni e divisioni delle suddivisioni. (1)

Per ogni argomento che egli avesse a svolgere, l'oratore doveva trovar pronti frasi e concetti capaci di rivestire e d'imbottire la vacuità del pensiero suo; nè, del resto, si provvedeva soltanto all'oratore propriamente detto, ma a chiunque dovesse in qualche modo esercitar l'eloquenza, intendendo questa parola nel primitivo e più generale significato di arte del dire a voce o in iscritto.

Molti libri compilati a questo scopo si troverebbero nel cinquecento; rammenterò solo quello dei

---

scrittori latini e delle italiane versioni delle loro opere, Padova, 1840, e le opere consimili dell'ARGETATI e del PAITONI e la *Biblioteca dell'Eloquenza Italiana* del FONTANINI, Venezia. Pasquali, 1753.

(1) Per esempio, parlando delle cose con cui si mette « in altrui invidia » fra le altre cita il ricordar le ricchezze male acquistate e il mostrare che son soverchie e che sono spese male, e, basandosi sul capo XLVI dell'orazione ciceroniana in difesa di Sesto Roscio Amorino, fa un complicatissimo

Concetti, in cui Hieronimo Garimberto riporta frasi e periodi di autori antichi e moderni, citando spesso fra gli antichi Cicerone; notevole il Garimberto per un suo strano modo di raggruppare ogni specie di *ragionamento*, cioè di parlare e di scrivere, in due categorie, *pubblici* e *privati*; e i privati divide secondo i tre generi dell' eloquenza oratoria: i *presenti*, che comprendono le virtù che si lodano e i vizî che si biasimano, e corrispondono al genere *dimostrativo*; i *passati*, riguardanti gli omicidii, le

---

specchietto, di cui merita per curiosità trascrivere una parte una *piccola* parte. (1)

Palazzi:	Ponderando le sue considerazioni intorno al	Luoco Sito Magistero Modello et cose simili
Possessioni	Molte Buone Belle Dilettevoli Vicine et simili cose	
Ornamenti di casa	Vasi con le loro considerationi delli . . Tappeti Arazzi Spalliere Tavole Quadri dipinti Statue Figure: considerando amplificatamente con le considerationi che entran nei vasi	Artifici loro Luochi dove furono fatti Terra preciosa Arte Marmoro Argento Oro Lontananza Difficoltà in trovargli Pericoli Viaggi Diversità loro

(1) Cfr. *Libro primo de gli artifici osservati da Orazio Toscanella della famiglia di Maestro Luca Fiorentino sopra l'orationi di Cicerone, sopra Virgilio, le ode d'Oratio e le Comedie di Terentio et da lui mescolatamente in esso tessuti*, Venezia, 1568 pag. 10.

rapine e tutti i delitti e le discordie che si portano in giudizio, e corrispondenti quindi al genere *giudiciale*; gli *avvenire*, in cui c'è bisogno del consiglio e poi dell'elezione, e si possono considerare di genere *deliberativo*. (1)

Sminuzzando questi argomenti *privati* in ogni loro minimo particolare, il Garimberto dà per tutti le frasi che gli sembrano più adatte ad esprimerli.

Scritto collo stesso fine del libro del Garimberto è *Il Cancellieri* del Doni, che merita però d'essere distinto dagli altri consimili perchè dimostra più ingegno ed è condotto con maggior chiarezza di metodo. (2)

Un procedimento consimile segue anche l'autore di una retorica, Giason De Nores, (3) il quale è pure, in generale, assennato.

Dopo la parte teoretica, viene, nel terzo libro,

(1) Cfr. *Concetti di* HIERONIMO GARIMBERTO *et de più autori, raccolti da lui, per scrivere familiarmente hora la seconda volta da l'autore revisti et in molti luochi ampliati.* Venezia, 1553.

(2) *Della rethorica di* GIASON DE NORES *libri tre, ne' quali, oltra i precetti dell'arte, si contengono Vinti Orationi tradotte da' più famosi et illustri Philosophi et Oratori con gli Argomenti loro, Discorsi, Tavole et Ruote, ove si potrà facilmente vedere l'essecutione di tutto l'artificio Oratorio. Utilissimi a Predicatori, a Giudici, ad Avvocati.* Venezia 1584. Ho riportato l' intero titolo di questo e del seguente libro perchè dà chiara idea dell'intento e dell'organismo di queste opere.

(3) *Il Cancellieri del* DONI, *libro dell'eloquenza, nel qual si vede per similitudine la virtù del dire degli Antichi savi et dè Moderni virtuosi in ogni impresa honorata; di Guerra, di Stato, di Potenza, risolvendo con le vere sentenze, tratte da' Greci, da' Latini, et da gli huomini mirabili della lingua nostra.* Venezia, 1562.

alla pratica, riportando e all'occorenza traducendo molte orazioni di diversissimi autori d'ogni tempo. Prima però di ciascuna orazione egli racconta l'argomento, poi dà uno schema delle parti in generale, poi altri schemi di ciascuna parte, come del proemio, della confermazione, della confutazione; e nel far questo naturalmente suddivide e sottilizza; e quindi per maggior chiarezza riordina tutti gli *artifici* dell'orazione egli pure in una tavola.

Benchè non sempre si arrivi a questi eccessi, lo studio delle orazioni antiche è sempre tale che sembra frenare e comprimere scolasticamente l'impeto della parola viva; è un volere ucciderla per anatomizzarla. E questa freddezza anatomica si ritrova suppergiù in tutte le retoriche del cinquecento, che non sono poche.

Prima di tutto va osservato che noi ben poco di nuovo potremmo trovare in esse, condotte tutte, quale più, quale meno, sull'esempio delle antiche, specialmente dell'aristotelica; (1) senonchè quelle pur pesanti distinzioni antiche sono spesso molto esagerate.

Bartolommeo Cavalcanti, autore di una retorica lunghissima e dotta che ho già citata, dice infatti chiaramente nella dedicatoria che seguirà sempre Aristotele « ora traducendo, ora altrimenti accomodando.... allargando le cose dette strettamente da lui, le generali et virtualmente comprese specificando » poichè sapeva che si desiderava nel filosofo greco maggiore particolarità.

---

(1) Come le orazioni antiche, anche le opere retoriche furono molto edite e tradotte nel cinquecento, specialmente l'aristotelica. V. in proposito le opere già citate per le orazioni.

Chiedere all' opera del Cavalcanti idee nuove e notizie importanti sulle condizioni dell' oratoria nel suo tempo, sarebbe vano; benchè egli pur cerchi d' essere in qualche modo pratico e sia il suo trattato uno dei più serî e meglio condotti e più meritamente diffusi.

Tutti del resto questi scrittori di retoriche attingono senz' altro per la materia alle antiche fonti, alcuni però tenendosi piuttosto alle teoriche generali e dando alla propria opera un certo carattere filosofico, altri invece liberandosi presto dal fardello delle più gravi e astruse dispute ed entrando subito nel campo della pratica.

Notevole fra le retoriche più astruse quella del Barbaro, che, pur non rinnovando sostanzialmente nulla, ha qualche curiosa novità nella forma, un dialogo fra la Natura, l' Arte e l'Anima, che poi, dopo molti più o meno filosofici ragionamenti, si trasformano miracolosamente, prendendo ciascuna un corpo: (1) onde l'Arte appare una giovane e bella donna che ha in sè qualche cosa di severo e insieme di divino; la natura è più semplice e più schietta « con tante mammelle », « essendo madre di tutte le cose », e l'Anima poi prende le sembianze di un graziosissimo giovinetto, tanto bello che l'Arte incantata esclama, accrescendo ancora il ridicolo della grottesca finzione: « Che carne gentile e delicata, non però troppo molle; guarda che dignità, che maniera, che fronte allegra et signorile; chi potrà dire che egli non hab-

(1) *Della eloquenza, Dialogo del reverendissimo monsignor* DANIEL BARBARO, *eletto patriarca d' Aquilea.* Venezia, 1557. pag. 31 sg.

bia ad essere pieno di costumi et d'ingegno? », e lo chiama poi *Dinardo*, perchè « Dio, Natura et Arte il donarono ».

Dopo questi bellissimi svagamenti il Barbaro però lascia le regioni filosofiche e passa a parlare della chiarezza, dell' eleganza, della maestà del dire, del numero, della convenienza dello stile alla materia, etc. Delle partizioni oratorie non parla minutamente.

Anche questa retorica, di cui ho detto un po' più diffusamente appunto per la sua goffa stranezza, non fa nessuna luce sulla pratica oratoria del tempo; essa è, ripeto, tutta astratta e intesa alla formazione ideale del perfetto oratore.

La forma a dialogo, la classica forma raccomandata dall' esempio ciceroniano, è del resto propria a molti di questi trattati; così è a dialogo l' *Oratore* di messer Giovanmaria Memo, un veneziano di buon senso. (1) Nei tre libri cambiano gli interlocutori e le scene, con riuscito effetto artistico; l'esposizione è semplice, chiara, garbata.

Pur non allontanandosi dai soliti precetti della tradizione, il Memo non si dimentica che nella realtà certe regole valgono poco « più presto convenevoli per tenere i putti in esercizio », e ben fa parlare il Venier, avvocato secondo l' uso di Venezia, sulla necessità che l' oratore forense studi attentamente la causa in sè stessa. (2)

---

(1) *L' Oratore del magnifico dottore et cavaliere M.* GIOVANMARIA MEMO. Venezia, 1545.

(2) Cfr. pag. 60 sgg.

Nè dall'amore del suo soggetto si lascia trattenere dal far dire scherzosamente al Quirini che, ogni volta che in qualche faccenda c'entra l'eloquenza, la faccenda va di male in peggio, e che perciò l'eloquenza fatta di chiacchiere vale meno che nulla. (1)

A dialogo è pure un'opera retorica di messer Alessandro Lionardi, il quale però non tratta dell'oratoria che come di argomento secondario; perchè, siccome al vivere umano sono necessarie due cose, ben parlare e bene operare, e per tutte e due queste cose è necessaria la cognizione della storia, delle orazioni, dei poemi, ma questa terza cognizione abbraccia in sè le altre due, così egli dichiara di voler trattare specialmente di essa. (2)

Niente di notevole in ciò che dice dell'orazione, se non forse il distinguere le *orazioni* propriamente dette dai *parlamenti*: « ne' *parlamenti* si seguita più l'effetto naturale et nell'*orationi* si dee più studiare et attendere all'arte ». (3) Ma assennatamente osserva che «.... quella oratione o ragionamento che è vano, ancora che egli sia composto et tessuto di belle, vaghe et ornate parole, non perciò si potrà dire degno di huomo nè ragionevole ». (4)

Sperone Speroni, che vedemmo oratore famosissimo, dà anch'egli forma dialogica al suo breve

(1) Cfr. a pag. 8.

(2) *Dialogi di messer* ALESSANDRO LIONARDI *della inventione poetica, et insieme di quanto alla istoria, et all'arte oratoria s'appartiene, etc.* Venezia, 1554.

(3) Cfr. a pag. 38.

(4) Cfr. a pag. 12.

trattato di retorica, (1) introducendo il Valerio, il Brocardo, il Soranzo a ragionare assennatamente; essi ripetono i soliti concetti, ma con riflessioni giudiziose; (2) le lodi continue al genere dimostrativo, cui ho già accennato, sono indice e riprova dei gusti predominanti del tempo.

Anch' egli non dà esempî e insegnamenti, ma si mantiene in discussioni generali.

Filosofico più di tutti e puramente teorico Francesco Patrizi, (3) che, con ardimento nuovo, osa criticare gli antichi trattati retorici, senza però saperci dare egli stesso se non dei dubbî; ma già l' essersi accorto che essi non valevano più affatto per il presente è, come ha ben rilevato Benedetto Croce, (4) merito non piccolo.

Non bisogna però dimenticare che egli da questi suoi medesimi dieci dialoghi appare ammiratore entusiasta di quel Giulio Cammillo Delminio, ingegno quanto mai irrequieto e ciarlatanesco, che per cercare a ogni costo il nuovo riesce così spesso ad essere stravagante. (5)

Del resto a me pare il Patrizi quasi più cavil-

---

(1) Op. cit.

(2) Per es. dove il Soranzo giudica « Cicerone essere stato oratore molto migliore che retore, si come quello che meglio parla che non c' insegna a parlare » Cfr. pag. 132.

(3) Op. cit.

(4) Cfr. BENEDETTO CROCE — *Francesco Patrizie la critica della retorica antica* in *Miscellanea di studii critici edita in onore di Arturo Graf*. Bergamo, 1903, pag. 149 sgg.

(5) Il CAMMILLO parla specialmente di oratoria qua e là nel *Discorso sopra l'idee d'Hermogene* e nella *Topica* in *Opere*, Venezia, 1560, vol. II.

loso che fine veramente; in ogni modo, la forma, che, per quanto diversamente sembri al Croce, è tutt'altro che lucida ed efficace, involge spesso e quasi deforma il pensiero.

Non si allontana invece dalla strada comune Francesco Sansovino, (1) oratore egli stesso e famoso per una sua raccolta di orazioni; il quale però, nel dare via via gli esempî, si riferisce quasi esclusivamente, non già a Cicerone nè ad altro autor di veri discorsi, bensì a Orazio e a Virgilio, a Dante, al Petrarca, al Boccaccio.

Ecco, per darne un'idea, come esempio di genere giudiziale, la canzone (28ª) « Quell'antico mio dolce empio Signore » del povero messer Francesco il quale non si sarebbe mai creduto che le sue poesie amorose venissero un giorno considerate come vere e proprie orazioni. « Nella qual canzone » dice il Sansovino « si trova l'accusa e la difesa, ma più partitamente dell'accusa lasciò:

« Fera stella, s'il cielo ha forza in noi
Quant'alcun crede, fu sotto ch'io nacqui,
E fera cuna dove nato giacqui
E fera terra ove i piè mossi poi ». (son. 141)

In difesa, ch'è la seconda parte del Giudiciale:

« S'il dissi mai ch'io venga in odio a quella
Del cui amor vivo e senz'il qual morrei;
S'il dissi, ch'i miei dì sian pochi e rei
E di vil signoria l'anima ancella. » (canz. 19)

---

(1) *In materia dell'arte libri tre, nei quali si contiene l'ordine delle cose che si ricercan nell'oratore.* Venezia, 1561 ad calcem alle *Orationi volgarmente scritte da molti huomini illustri etc. raccolte da* Francesco Sansovino. Venezia, 1561.

Questa stranezza giunge nel Sansovino all'eccesso, ma anche molti altri scrittori di cose retoriche citano spesso versi di poeti e prose di novellieri in modo da darci una curiosa prova del vuoto formalismo di tutti questi studî, in cui si finiva col perder di vista non solo la realtà delle condizioni presenti, ma anche il concetto di cosa fosse una vera orazione.

Ma queste teoriche avevano reale efficacia sulla pratica dell'oratoria?

Certo il gran numero di esse (che non tutte ho ricordate) e quello che gli autori dicon continuamente, di vòler fare opera di utilità immediata e di divulgazione, fa credere che quest' efficacia ci fosse davvero.

Infatti noi vediamo nella maggior parte delle orazioni del cinquecento la preoccupazione di queste regole, di questi precetti, sia che l'oratore creda bene di seguirli, sia che pensi di poterne fare a meno, come, ad esempio, lo Speroni che nell' orazione in morte del cardinal Bembo dice che parlerà solo per ammirazione ed affetto « fuori i rettorici ammaestramenti, non di cose comuni, come è usanza degli oratori cioè a dire del sangue suo e della sua patria etc.... ma di lui stesso e della propria gloria... » (1)

Però non bisogna dimenticare che queste retoriche sono quasi tutte della seconda metà del secolo XVI, e che per conseguenza il loro influsso

---

(1) Cfr. Sperone Speroni, *Opere*. Venezia, 1740, T. III pag. 160.

non potè esercitarsi su quelle che son le più belle orazioni del secolo e appertengono alla prima metà.

Le eccessive partizioni non sono sempre in realtà rigorosamente osservate nelle orazioni cinquecentesche e se, volendo, possiamo dividerne e suddividerne il prologo e la dimostrazione, non sempre questo sminuzzamento si appalesa alla lettura; si pensi del resto che i retori hanno sminuzzato anche le orazioni di Demostene e di Cicerone, che sembrano il prodotto naturale di un subitaneo commovimento dell'animo.

Anche, vanno considerati separatamente i diversi generi di discorsi; in quelli più serî, più ricchi di fatti e d'idee, si vede bensì lo schema regolare solito, ma non dello schema un'esagerata osservanza, quale invece si trova in quelli più vuoti di pensiero.

Certo la vacùità inevitabile delle orazioni obbligatorie in alcune cerimonie, che son la massima parte delle orazioni cinquecentesche, si prestava benissimo a questo ligio procedere secondo le norme della tradizione; e insieme questo seguire strettamente le regole retoriche aggiungeva alla vacuità pesantezza e grave monotonia.

Però questa pesantezza deriva anche da altre cause, dallo stile per esempio, perchè ordinariamente nell'oratoria si raccolgono tutti i più stucchevoli difetti che ha la prosa classica italiana, quando non sia quella dei sommi.

Ma di questo vedremo altrove: per ora interessa concludere che lo studio teorico dell'eloquenza fu nel cinquecento formale e gretto, e che, senza allontanarsi di un passo dagli antichi, non si seppe però

capirne lo spirito, e si cercò soltanto l'imitazione e l'esagerazione del meccanismo esterno. (1)

CAPITOLO IV.

Orazioni politiche.

Le più belle orazioni del secolo XVI si trovano, come abbiamo detto, fra quelle pronunziate per occasioni politiche ed illustrano momenti assai importanti della vita dei vari stati italiani, avvolti continuamente nelle guerre e sempre più fortemente oppressi dalla supremazia degli stranieri, a cui tentavano di sottrarsi, a volta a volta confederandosi e dividendosi e facendosi ausiliari or dell'uno or dell'altro potente.

Prime fra tutte noi studieremo le orazioni ricordate di Mario Bandini e di Lelio Tolomei per l'importanza che dà loro, oltre l'intrinseca bellezza, il fatto d'essere, nel genere deliberativo, quasi le uniche che noi conosciamo.

---

(1) È notevole poi per vedere l'interesse che si dava nel cinquecento allo studio dell'eloquenza, la grande abbondanza di raccolte d'orazioni. Avrò occasione d'accennare in seguito ad altre di minore importanza; nomino qui subito quelle che furon le prime: *Orazioni di diversi rari ingegni.* Venezia, 1546 — *Orazioni diverse e nuove d'eccellentissimi autori.* Firenze, 1547, e quella famosa di FRANCESCO SANSOVINO: *Delle orationi volgarmente scritte da diversi huomini illustri de' tempi nostri* etc. più volte stampata (Venezia, Francesco Sansovino, 1561 — Venezia, Rampazetto, 1562 — Venezia, Iacopo Sansovino, 1569 — Venezia, Al segno della Luna, 1575. Fu ristampata anche a Lione nel 1741).

Gli altri discorsi politici non saprei assegnarli assolutamente ad un determinato genere oratorio; direi piuttosto che essi hanno in sè per la maggior parte i caratteri del dimostrativo e del deliberativo insieme, come quelli il cui scopo è generalmente di dimostrare buona ed utile qualche proposta già fatta per altre vie; l'orazione del Guidiccioni poi è tutta dimostrativa.

Mario Bandini fu cittadino integerrimo e amatore caldissimo della libertà; capitano del popolo nel 1555, quando la sua Siena fu espugnata dagli Imperiali, egli appartenne a quella schiera di generosi che non vollero sopportare il giogo della servitù e uscirono dalla città per andare a cercarsi un'altra libera patria nella piccola Montalcino, dove egli finì tre anni dopo la vita.

Fu capo del partito popolare dei Libertini e quando, nel 1525, gli appartenenti al Monte dei Nove, che avevano fin allora tenuto il governo della repubblica senese, veduta minacciata la loro potenza per la sconfitta toccata a Pavia dai Francesi, a cui essi s'appoggiavano, avevano stabilito di conservarla a ogni costo, egli strinse i suoi in una congiura contro quei tiranni della patria. E ai congiurati raccolti in sua casa pronunziò nel marzo del 1525 quella bella orazione tanto calda di sentimento, tanto semplice e vivace di forma. (1)

In essa nessun ornamento retorico; comincia col-

---

(1) L'ultimo editore di essa fu il Dazzi nella sua raccolta di *Orazioni politiche del secolo XVI.* Firenze, 1866, a pag. 307 segg. V. per le altre edizioni ivi, pag. XXXIV.

l'entrar subito nel vivo della questione: « Io non credo, ottimi cittadini, che fia qui alcuno che non conosca quanto per acquisto della libertà siamo ad affaticarci obbligati. Avete veduto più volte, ed ora più aperto scorgete, con quanto pericolo nostro e delle cose nostre, papa Clemente s'argomenti e si prepari per occupare questa repubblica, spiantare questa città ». (1)

Il pontefice, alleato dei Francesi e del Monte dei Nove, confondendo tutti i Monti in un ordine, aveva ristretto il governo della città nel Collegio dei Sedici, con a capo Alessandro Bichi, che la faceva da tiranno.

« Quali ferri ci hanno questi uomini messi a' piedi, quali vie abbiano attraversato a' nostri onori, voi medesimi, quando io il tacessi, lo conoscete.

Nè parendogli aver fatto abbastanza per opprimere il governo popolare, ne han sopra le spalle posto il giogo del tiranno ». (2)

Bene sarebbe che nella città non ci fossero più divisioni, ma se fine di quest' unione fosse la pace e la concordia; invece ora si vuole così perchè una parte dei cittadini opprima l'altra. Ma questo non dev' essere a nessun costo: « .... se non provvederemo, se non saremo savi, in pochi mesi (io ne cavo alcuni pochi lor favoriti) tutti saremo plebe, tutti passeremo per volgo. Ma io vorrei più presto mille volte morire che, nato libero in città libera, divenir servo de' miei eguali ». (3)

---

(1) Pag. 307 sg. del Dazzi.
(2) Cfr. a pag. 308 del Dazzi.
(3) Ivi, pag. 310.

Continua con un' acerba requisitoria contro i Noveschi, mostrando com' essi che si dicono a torto nobili per una nobiltà loro *piovuta dal cielo,* temano di macchiarsi avendo i popolari per colleghi nel governo; ma i popolari sdegneranno di comparire come ministri loro in quel senato « dove non i voti erano, liberi, nè era libero il dire il proprio parere; dove non era lecito, se non dentro alle regole loro, favellare ». (1)

Enumera tutte le colpe del governo di corruzione e di tirannide, ragionando con mirabile chiarezza del potere che ha sugli animi il desiderio di farsi tiranno, e cita esempî cittadini ed antichi per concludere che bisogna scuotere quel giogo, se non si vuol ridursi all' estremo della servitù e della miseria. « Prendete l' arme, prevenite colla forza e coll' ardire la libertà, riscuotete voi ed i posteri vostri dalle mani della superba signoria di pochi, scuotete questo giogo; se già voi le morti de' buoni, il sacco della vostra roba e la servitù più tosto che la libertà non desiderate ». (2) Fiera voce di guerra che ancor oggi commove.

Orazione più veramente deliberativa, e importante e bella di una sua severa bellezza è quella che Lelio Tolomei disse nel senato senese nel 1550. (3) Gli Spagnuoli nel 1531 avevano restituito nella libera repubblica di Siena il governo dei nobili e vi

(1) Ivi, pag. 312.
(2) Ivi, pag. 310 sg.
(3) È a pag. 110 segg. del tomo II dell' ediz. del 1741 del SANSOVINO.

avevan posto un presidio; cacciati nel '45, tre anni dopo vi eran tornati, sotto il comando di Don Diego Mendoza ed avevano questa volta pensato ad erigere una cittadella.

Fu questa una grave questione; i Senesi ben capivano che una fortezza spagnuola avrebbe per sempre soggiogata la città e tentavano con ogni mezzo d'impedirne la costruzione. In quei momenti di trepidanza e di paura era venuto in Siena, chiamatovi dai concittadini, da Monteantico, dove aveva i suoi beni, l'abate Lelio Tolomei, figliuolo di messer Lattanzio e fratello di Girolamo, allora ambasciatore alla corte imperiale.

« Costui » scrive il Pecci « era persona molto autorevole, esemplare, dotto e accreditato, era canonico della Metropolitana, riteneva tre Abbazie e altri benefizî ecclesiastici, che in tutti passavano la rendita annua di scudi tremila, oltre la nobiltà della famiglia e per essere stato nipote del cardinal Giovanni Piccolomini e per altre belle parti e doti dell'anima era nella città molto amato e veduto volentieri ». (1) Entrò nella congiura di Giovan Maria Benedetti, detto Giramondo per i molti viaggi che avea fatti, il quale voleva impedir la costruzione della fortezza « per non veder la sua patria soggiogata e priva della sua dolce e cara libertà ». (2)

---

(1) Pecci. *Memorie storico critiche della città di Siena.* Siena, 1758, Vol. III, p. 238 sg.

(2) Cfr. *Il successo delle Rivoluzioni della città di Siena, scritte da Alessandro di Girolamo Sozzini, gentiluomo Sanese etc, l'anno del Signore 1587* in *Arch. Stor. Ital.*, Serie I, vol.

Animato da un sincero amore del bene, spinto anche da quello zelo cristiano che il suo ministero sembrava gli imponesse, il Tolomei, che ci piace immaginare austera figura di venerando sacerdote, abituato alla riflessione nella raccolta solitudine del suo Monteantico, si adoprava in ogni modo per unire i Senesi tuttavia discordi, per metter pace fra loro, per dar loro, coll' unione e colla pace, la forza; e ne parlava non solo in privato, ma anche pubblicamente, perchè gli era concesso sedere in Senato invece del fratello lontano. Intanto giunsero nuovi rinforzi di soldati spagnuoli e lo sbigottimento generale crebbe a dismisura, tanto che, avendo la Signoria convocato il Senato, i più di seicento cittadini che v' intervennero tacquero tutti « come insensati e fuori di sè stessi, per lo spazio di due ore. » (1) Parlò allora, dopo sì lungo silenzio, il Tolomei. (2)

Secondo un' altra versione, (3) il Tolomei avrebbe invece parlato in Consiglio generale; però il Pecci dice che questo consiglio si volle ma non si potè adunare.

D' altra parte nella narrazione anonima c' è confusione perchè, dopo aver parlato del Consiglio generale, vi si dice che v' intervenne « Lelio Tolomei,

---

II, p. 42 sg. Cfr. anche: *La cacciata della guardia spagnuola da Siena*, d'incerto autore. Ivi, pag. 486.

(1) Cfr. Pecci, l. c., p. 245.

(2) Egli stesso accenna a questo silenzio «.... in caso che tutti gli altri cittadini ai quali cederei sempre, non havessero voluto parlare, come è accaduto questa sera.... » Cfr. a p. 117 del Sansovino.

(3) Cfr. *La cacciata della Guardia* etc., p. 482.

uomo per le virtù ed esquisite qualità sue rarissimo, il quale fece *in Senato* in questo proposito una elegantissima orazione in detestazione di tal Cittadella ». (1)

È questo il discorso d'un uomo convinto di quel che dice, serio, giudizioso, onesto. Il Tolomei stesso lo divide chiaramente in due parti; la prima è uno sfogo dell'animo su quello che gli accadeva d'attorno; la seconda è la vera parte deliberativa, e si suddivide questa in tre punti: « il primo è che le provvisioni già fatte per riparare a questa ruina vanno fredde e lente e in parte non si eseguiscono nel modo che converrebbe, il secondo è che, oltre ai rimedi già deliberati non si resti di pensare continuamente a pigliarne de' nuovi, l'ultimo capo è, che, se pure la disgratia della città fusse tale che non avesse rimedio (Dio ce ne guardi).... poi che si perde tutto quello che si può perdere, almeno non perdiamo l'honore, acciocchè ci sia questo un capitale, essendo costretti a guadagnarsi duramente il pane, poveri in esilio ». (2)

C'è in tutta l'orazione un vivo sentimento di amor patrio e di pietà religiosa, c'è forse anche una certa onesta ingenuità, per esempio nell'insistere sul concetto che l'imperatore non può commettere ingiustizie e che del resto « Dio aiuta sempre la virtù e la intenzion buona ». (3) Cosa che il buon prete dovè infine convincersi non esser sempre vera per-

---

(1) Cfr. p. 482.
(2) Cfr p. 117 sg. del SANSOVINO.
(3) Cfr. p. 116 del SANSOVINO.

chè poco più di un anno dopo moriva, insieme col fratello Girolamo, di veleno. (1)

La bellezza di questo discorso sta nel sentimento di caldo patriottismo che lo pervade, che prorompe alcune volte quasi liricamente: « .... Non consenta mai la città direttamente o indirettamente a queste forche così vituperose della cittadella, e non portando gli ambasciatori da S. M. la risolutione che si spera e desidera, vestisi a bruno la Signoria e tutti i Magistrati della città, non sonino campane del Palazzo, portinsi le trombe, ma non si sonino; non si facciano feste, banchetti, nozze o altro segno d'allegrezza fin tanto si tolga via tanta ruina. » (2)

La forma però di solito non ha niente di vivo e di colorito, è anzi un po' monotona, un po' grigia; ma schietta e sobria, senz'essere troppo disadorna, ci piace soprattutto per il confronto colle solite orazioni. (3)

---

(1) Cfr. SOZZINI. Op. cit., p. 51: « Alcuni dicevano che Don Diego li aveva fatti avvelenare, per il sospetto che aveva di loro, per conoscerli di bellissimo ingegno e di generoso cuore: altri diceano esser stati avvelenati da persone particolari per qualche particolare interesso. In qualsiasi delli due modi basta che la lor morte dispiacque a tutti li cittadini ed uomini della Città; ma più alli Congiurati, per aver perso due appoggi importantissimi a il loro negozio; per il che tutti presero a il detto Don Diego odio immortale. Dopo la morte dei quali, messer Giovan Battista Nini, come amicissimo di essi, fece alcune stanze sopra la lor morte ». L'editore, non credendole degne d'esser messe fra i documenti, ne riporta due in nota.

(2) Cfr. l'orazione a pag. 120 del SANSOVINO.

(3) Del TOLOMEI si ha anche un *ragionamento* fatto al Mendoza perchè « non volesse con tanta sollecitudine procedere

Da avvicinarsi a queste per l'argomento è un'altra orazione, che vien prima in ordine di tempo, ma dev'esser loro posposta per pregio intrinseco, quella cioè pronunziata dal bolognese Floriano Dolfi, canonista pregiato e insegnante nello Studio della sua città, la domenica 9 ottobre 1502 dal pulpito di S. Domenico in Bologna, per incitare i concittadini alla difesa della patria contro le cupide mire di Alessandro VI e di Cesare Borgia.

Vincenzo Giusti, che pubblicò nel 1900 quest'orazione (1) la quale si credeva perduta, dice che essa è da annoverarsi fra le cose più eloquenti del secolo XVI; ma invero, se in alcuni punti vi si trova forza di pensiero e calore di sentimento espresso con efficace semplicità, (2) nell'insieme lo stento dell'espressione, una certa pedanteria di trite remini-

---

nell'esecuzione del Castello (cfr. PECCI. l. cit. pag. 246). Diverse altre orazioni riguardanti le lotte intestine ed esterne di Siena negli ultimi tempi della sua libertà ho potuto vedere manoscritte nella Biblioteca Comunale senese. Ma, per quanto esprimano dei caldi sentimenti, nessuna mi è parsa degna di nota speciale.

(1) VINCENZO GIUSTI. *Orazione di Floriano Dolfi bolognese per la difesa della patria contro Alessandro VI e Cesare Borgia.* Bologna, 1900 (per nozze Di Mirafiore-Boasso).

(2) Bella specialmente la dimostrazione (pag. 16-20) dell'iniquità di Alessandro VI che « deposta la veste di pastore, si ha posto indosso il mantello del lupo et con ogni astuzia si sforza privarci del prezioso dono della dolcissima libertà »; e l'esortazione al popolo di non curarsi delle sue scomuniche, perchè gli ecclesiastici tengono veramente il luogo di Dio in terra solo quando esercitino il loro ministero *con chiave non errante.*

scenze classiche e bibliche, una grande oscurità nella fine, la rendono, a mio vedere, inferiore alle orazioni del Bandini e del Tolomei.

Disadorna affatto è un'orazione del Trissino non so se al Collegio o ai Pregadi di Venezia (1) per ottener la revoca di una determinazione legale del 1532, secondo la quale i Vicentini erano obbligati a rifabbricare a proprie spese una parte della loro città.

É una splendida riprova del concetto diversissimo che si aveva nel cinquecento di eloquenza politico-amministrativa necessaria e di eloquenza esornativa. Se confrontiamo questo discorso con uno del medesimo Trissino per l'elezione di un doge, vedremo la gran differenza fra quello, che è ornata orazione, e questo che è solo l'esposizione a voce di una supplica la quale fu presentata anche scritta. (2)

E passiamo all'eloquenza più veramente dimostrativa.

L'orazione con cui Pietro Bembo nella sua qua-

(1) La pubblica B. Morsolin col titolo di *Orazione di Giovan Giorgio Trissino alla Signoria di Venezia* — È un libretto offerto da Gaetano Di Thiene per nozze Mangilli — Lampertico, nell'Aprile non so se del 1875 o del 1876 perchè c'è fra la lettera del Di Thiene e la prefazione del Morsolin una curiosa sconcordanza di date.

(2) Pubblicata di seguito all'orazione — Del resto, nè il Trissino nè altri al suo tempo pensarono, non che a stampare questo discorso, neppure a divulgarlo: il Morsolin ne ha trovato solo l'autografo « non senza cancellature e forse il primo getto uscito dalla penna dell'autore »; potrebbe anche darsi che, invece che il primo getto, sia l'unica stesura fatta solo per fissare le idee: è chiaro che l'autore stesso non dava importanza letteraria a queste sue parole.

lità di segretario di papa Leone X, ricevuto in udienza dal doge di Venezia Leonardo Loredan il 6 dicembre 1514, espose a lui e alla Signoria la proposta del pontefice che Venezia lasciasse l'alleanza col Re di Francia per aderire alla lega coll'Imperatore Massimiliano e col Re Cattolico, possiamo dire con sicurezza che fu pronunziata tale quale ci è pervenuta. (1)

Testimonio di ciò la corrispondenza del Bembo, il quale il giorno stesso spedì la copia della sua orazione al pontefice. (2)

Quest'ambasceria, con cui Leone X aveva sperato di ottenere dalla Serenissima l'assenso ai suoi desiderî invano già ricercato con lettere e per mezzo del Lando, oratore veneto a Roma, fu un insuccesso diplomatico; e la colpa del cattivo esito si volle attribuire all'orazione del Bembo, che, secondo la testimonianza di un veneziano contemporaneo, sembrò ai suoi concittadini *alquanto aspra* e tale da non impedire che la proposta del papa sembrasse *disonesta, strana ed isconcia*, sicchè quest'orazione fu chiamata più tardi » capolavoro di eloquenza e d'imperizia diplomatica. » (3)

Mi sembra però che in tal modo si esageri l'importanza intrinseca che le va in fatto attribuita.

---

(1) È pubblicata fra le *Orazioni politiche del secolo XVI* scelte da Pietro Dazzi, pag. 33 sgg. V. per le altre ediz. ivi, p. XXVI.

(2) Cfr. Vittorio Cian. *A proposito di un ambasceria di Pietro Bembo* in *Archivio Veneto*, Nuova Serie, Vol. XXXI, pag. 80.

(3) Cfr. Cian, l. cit., pag. 84 sg.

Bisogna pensare, e giustamente lo nota il Cian, che il Bembo non faceva altro che dare la veste ad argomenti già prima discussi e concordati col pontefice, e se « avrebbe potuto e dovuto temperare la forma, smussare certe angolosità della frase, evitare certi tasti che non potevano non toccare al vivo la suscettibilità dei suoi concitadini » (1), come ad esempio quei frequenti accenni alle guerre coi Turchi che risvegliavano la memoria di troppo recenti ferite, non era in suo potere di cambiare la sostanza della proposta, che non doveva in nessun modo riuscire accetta ai Veneziani, troppo legati ormai colla Francia e troppe bene speranti da essa.

Talchè, come afferma il Cian, neanche il genio politico d'un Machiavelli o d'un Guicciardini avrebbe ottenuto risultato affermativo.

Ma, prescindendo dalla maggiore o minore validità di certi argomenti, noi diremo che l'orazione del Bembo è seria e solida nella maestà dell'ampio periodo a volte un po' troppo ciceroniano; piena di sottile dialettica nel mostrare i vantaggi che posson derivare a Venezia dall'accettare la proposta del pontefice e i mali che le posson venire dal non accettarla; è scevra di troppi ornamenti retorici chè l'oratore ha molte cose da dire e non s'indugia sulle chiacchiere.

Anche il suo schema non ha affatto carattere troppo retorico: esordio, proposizione, narrazione, dimostrazione, perorazione formano un tutto stretta-

(1) L. cit., pag. 85.

mente congegnato dal logico procedere del ragionamento.

Riesce un po' monotono qualche volta con quel suo continuo riferirsi agli ordini impartiti dal pontefice: Il mio Signore mi ha commesso che « venuto qui più tosto e con più diligenza che io potessi, io facessi alla Serenità Vostra intendere.... etc »; « E dice che ella [Venezia] il faccia »; « E dice nostro Signore e argomenta..... » (1) e così via; ma prende maggior movimento oratorio quando il Bembo, finito di parlare in nome del pontefice, parla per sè medesimo. « Ora parlerò io come Pietro Bembo cittadino e servitor vostro, desideroso dell'onore e del bene di questa comunanza al pari di ciascuna delle signorie vostre che qui siete. — Io, signori, quando da nostro Signore mi fu imposto venire in diligenza a questa Signoria, quantunque all'età e alla complession mia, l'una non verde e l'altra non robusta, e all'esercizio mio assai lontano da ciò, non si convenga l'andare per istaffetta, e questa inusitata fatica a me paresse molto grave, specialmente a questi guazzosissimi e fierissimi tempi, nondimeno la pigliai volentieri, estimando di portarvi una buonissima novella, recandovi pace e quiete e sicurezza in luogo delle guerre e de'travagli e de'pericoli ne'quali da molti anni in qua stati siete. » (2)

E seguita cercando di mostrare che egli ha parlato non solo per comando del suo signore, ma essendo ben persuaso dell'utile che dal seguire quelle

(1) Cfr. l'oraz. nel Dazzi, pag. 40, 41, 42
(2) Ivi, pag. 63 sg.

proposte verrà alla patria sua; serio, efficace, semplice; la sua orazione è un vero modello di severa eloquenza.

Bella pure per la severità della forma l'orazione diretta da Giovanni Guidiccioni ai nobili lucchesi, dopo quella rivolta degli Straccioni, che, originata da cause varie e complesse, ma specialmente dalla miseria dei popolani, a cui i nobili, padroni dell'oligarchica repubblica, non opponevano altro che superbia e disprezzo, mise a repentaglio la libertà di Lucca e, dopo undici mesi di varie vicende e di eroici sforzi da parte del popolo, finì colla sconfitta di questo, troppo discorde per esser capace di vittoria. (1)

Orazione non recitata mai, come dimostrò irrefutabilmente il Lucchesini, chè il Guidiccioni, nella sua qualità di ecclesiastico, non avrebbe potuto prender parte che a quel Parlamento generale tenuto in Lucca nell'aprile del 1532, per sedare i tumulti, nel quale fu concesso a tutti di parlare; ma egli allora si trovava a Roma. (2)

A questa ragione capitale il Benincasa ne aggiunge un'altra ugualmente valida, traendola dall'*Argomento* che il Minutoli premise alla ristampa dell'edizione fiorentina del 1867 delle *Opere* del Guidiccioni: che cioè se un'orazione tanto severa verso il governo lucchese fosse stata recitata, questo stesso governo così sospettoso e vendicativo non avrebbe poi com-

---

(1) È a pag. 57 delle *Orazioni scelte del sec. XVI* di G. Lisio. Firenze, 1897. Per le altre ediz. vedi ivi a p. VII.

(2) Lucchesini. *Memorie e documenti per servire alla storia di Lucca.* Tomo IX, p. 157.

messo proprio al Guidiccioni l'incarico di giustificare il suo operato alla corte di Roma ed a quella di Madrid.

Che il Guidiccioni accettasse tale incarico il Benincasa giustifica col pensare, a ragione, mi pare, che egli volesse così col nobile sacrifizio de'suoi principî e de'suoi sentimenti, evitare alla patria sua, minacciata da tante avide brame, nuove noie e forse nuove sventure. (1)

Non recitata dunque, nè esercizio retorico, come il Lucchesini pensò, (2) movendo a sdegno il Giordani, (3) nè originata da risentimento per offese private, come, fondandosi su prove malsicure, suppose il Lucchesini stesso, (4) quest'orazione non appare al Benincasa quello che apparve al Minutoli, lo sfogo solitario di un' anima che, addolorata profondamente dalla tristissima condizione del popolo e irritata contro i colpevoli di tanti mali, non avendo nel presente la possibilità di far udire la sua parola ammonitrice di moderazione e di prudenza, la ferma nella scrittura perchè più tardi, non appena gli animi siano più calmi, essa possa esercitare l'azione sua benefica.

« Così si scrive » dice il Benincasa « non per far leggere poi di soppiatto a qualche amico o pa-

---

(1) M. A. Benincasa. *Giovanni Guidiccioni scrittore e diplomatico italiano del secolo XVI.* Roma, 1895, p. 104.

(2) Cfr. op. cit. Tomo I, p. 158.

(3) Cfr. Giordani. *Scritti inediti e postumi* pubblicati da L. Gussalli. Vol V, p. 368

(4) Cfr. Minutoli. in *Opere di M. Giovanni Guidiccioni.* Firenze, 1867, Vol I, p. 132 sg.

rente, ma per pronunciarle, quelle parole, con tutta la forza dei polmoni, per imprimerle come tanti marchi d'infamia su la fronte del tiranno. » (1)

Secondo lui dunque, l'orazione fu scritta coll'intenzione di recitarla dal Guidiccioni « infiammato di santo sdegno, e bramoso di recarsi al Parlamento del 9 aprile 1532 per ivi con essa apportare il più gran colpo secondo le sue forze al sanguinoso e dispotico governo degli ottimati; non recitata per ragioni a noi ignote (esclusa la paura, impossibile in uomo siffatto)... » (2)

Non vi è nessuna prova di fatto che confermi questa sua ipotesi, come del resto nessuna certa ragione gli si può opporre, se non forse il dubbio che il Guidiccioni potesse veramente pensare a recitare un discorso il quale tanto crudamente sferzava i governanti della sua Repubblica che gli eredi di lui, temendo le ire che avrebbe suscitate, desideravano, dopo la sua morte, che non venisse divulgato. (3)

Scritto fra il 1531 e il 1532 lo dice il Benincasa; (4) noi diremo certo dopo il 17 Marzo 1532, giorno in cui fu fatto dal Senato lucchese il decreto che nel Cortile di palazzo si tenesse d'allora in poi una guardia di cento uomini, (5) perchè a questa guardia il Guidiccioni accenna come a istituzione già in vigore. « Nè vi confidate tanto in questi cento uomini

(1) Op. cit., p. 109 sg.
(2) Ivi, p. 110.
(3) Ivi, p. 105.
(4) Ivi, p. 110.
(5) Cfr. la nota del Lisio alla riga 23 dell'orazione. Op. cit., p. 81.

forestieri che vi fanno la guardia » egli dice; (1) e anzi mi sembra che quest'accenno renda, se non addirittura impossibile, ma almeno improbabile l'ipotesi del Benincasa che il Guidiccioni componesse la sua orazione nella speranza di recitarla al Parlamento del 9 aprile 1532, perchè mi par difficile ammettere che nel tempo così breve trascorso fra quel decreto e la composizione del suo discorso, egli, lontano da Lucca, ne potesse aver avuto tale notizia da accennarvi come a cosa non già semplicemente stabilita, ma addirittura messa in pratica.

È molto probabile che il Guidiccioni scrivesse l'orazione, come consente il Lisio, (2) nella primavera del 1533, quando, stanco e malazzato, si recò da Roma ai bagni di Lucca, e poi si trattenne fino all'agosto nella vicina villa di Carignano; i tumulti erano da poco tempo quietati ma avevano lasciato tristissime conseguenze di dolore e di miseria.

Il Guidiccioni ne fu profondamente commosso e collo sguardo acuto e imparziale investigò le cause di tante sciagure; vide che le più vere e le più intime di quelle cause non eran tolte e tremò dell'avvenire; scrisse allora il suo caldo, nobile avvertimento in un'orazione che pur non poteva nè recitare nè divulgare per allora. Sperò egli che in un tempo non lontano avesse modo la sua parola di diffondersi liberamente? Chi sa?

Forse non ci pensò, e scrisse mosso solo dal fremito di dolore e di sdegno che gli agitava l'anima

(1) Cfr oraz., p. 81 del Lisio.
(2) Op. cit., p. 37.

Questo discorso ci rivela mirabilmente l'austero Guidiccioni che conosceva tutta la profonda currettela del suo secolo e ne aborriva, rifugiandosi nella contemplazione delle antiche glorie, nell'ammirazione delle antiche virtù; quel Guidiccioni che nelle sue lettere memorabili, più ancora forse che nelle calde poesie, versava tanta piena d'amore per la patria che avrebbe voluto richiamare a migliori destini, sì che a lui si volgevano le speranze di chi desiderava all'Italia giorni men tristi.

« Seguite l'onorata altera e fida
impresa che i miglior tutti v'amica;
chiamate Italia a quella dolce antica
libertà, ch'or da lei s'abborre e sfida. »

Così in un bel sonetto s'indirizzava a lui Benedetto Varchi. (1)

Nobile, ricco, famoso per dottrina e per l'alto ufficio che occupava, il Guidiccioni fu uno dei pochi, e forse l'unico prete che, mosso a compassione della plebe angariata e schernita, rimproverasse acerbamente i nobili oppressori.

La sua orazione, senza perder mai la vivace efficacia della forma, sembra a volte un trattato di sapienza politica; partendo dal concetto aristotelico della necessità che tutti abbiano nell'amministrazione della repubblica quella parte che è conveniente alla loro condizione, egli mostra come invece nella repubblica lucchese i nobili si siano impadroniti con prepotenza del governo, escludendone i po-

(1) Lo riporta il Lisio a p. 38 sg. dell'op. cit.

veri e dissanguandoli in ogni modo. E i poveri son compatibili se per quest'oppressione sono stati tratti alla violenza, chè il bisogno « sì come suole alcuna volta svegliare in altri la pietà, così crea in sè la malizia. La malizia poi genera l'audacia; e l'audacia produce la fraude e la violenza ». (1)

Pacato di solito nell'espressione, diviene assai caldo in momenti di commozione maggiore; allora il suo stile prende anche qualche movimento un po' retorico, ma di quella sana retorica, che cresce efficacia al discorso. Per esempio, quanto ardore di vera eloquenza nella rappresentazione che egli fa del pericolo corso da Lucca di divenire per le sue discordie intestine preda d'Alessandro de' Medici, sempre spiante l'occasione propizia! (2)

Efficacissimo poi quell'appello ai vecchi che vissero tanto diversamente dai presenti, ed ora certo pregano Dio che abbia compassione delle miserie della patria loro e parlano, risorti dalla tomba, parole di rimprovero e di saggezza ai degeneri nepoti. Dove il severo discorso messo loro in bocca è mirabile, con tutti quei periodi al cui principio ritorna sempre, quasi con martellare assiduo, l'opposizione del *noi* e del *voi*. (3)

---

(1) Cfr. a p. 62 del Lisio.

(2) Ivi, p. 63 sg.

(3) Ecco i due primi: « *Noi* già, per purgare gli animi dalla bruttura de' vizii e per acquistare il tesoro della virtù, da i primi anni della nostra gioventù ci sottomettemmo alle fatiche, prendemmo li ammaestramenti de gli uomini savii, e vincemmo le battaglie dei desiderii; *voi* per avvolger nel fango i vostri e per non seguire la virtù, fuggite ogni fatica

Ai periodi lunghi e complicati, sempre però facili e chiari, s'alternano quelli brevi, incisivi, sì che ne viene uno stile vario, che non stanca mai: l'immagine è sempre conveniente e viva; a volte, in mezzo alla severità dei pensieri, appare una punta d'ironia.

Palese, ma senza pedanteria, lo schema; il ragionamento chiaro e ordinato finisce poi in un epilogo assai caratteristico, in cui, dopo un incalzare di domande e risposte, quasi a conferma di tutti i concetti svolti nell'orazione, viene una serie d'esortazioni espresse in periodi brevissimi, (1) (alcuni di essi non comprendono che una proposizione), con un fare solenne quasi biblico, che è degna chiusa di quest'orazione veramente bella, che il Giordani chiamava « un esempio di sana e vereconda eloquenza italiana quale possono somministrare studiati con amore greci e latini maestri » e riteneva degna d'esser paragonata alle orazioni d'Isocrate.

Un'altra orazione assai interessante e per il soggetto e per la forma, che la rende degna di stare fra le migliori del secolo, e per le discussioni intorno al suo autore è quella pronunziata in Napoli, il 3 gennaio 1536, all'imperatore Carlo V°, in nome dei fuorusciti fiorentini che, dopo lunghi e vani maneggi

---

la quale non porti guadagno, schernite i ricordi di quei che sanno, e superati dalla gola e dalla lussuria, vivete come bruti animali. *Noi*, per curare lo universale, ponemmo il particolare in abbandono; *voi* per un piccolo bene privato, non solamente non riguardate al pubblico, ma ve lo usurpate. » V. a p. 76 del Lisio.

(1) Cfr. a p. 86 sgg. Lisio.

per ottenere il ritorno in patria e l'osservanza di quei capitoli che il duca Alessandro aveva promessi nella resa del 1530 e poi violati, erano andati in gran numero a Napoli, chiamati dalle buone disposizioni che l'Imperatore, giunto là da poco, pareva mostrasse ad ascoltarli ed esaudirli. (1)

Varie udienze private ebbero allora da lui e dai suoi agenti alcuni dei loro rappresentanti, ma di queste udienze nessuna notizia che soddisfacesse arrivava alla grande massa dei fuorusciti, i quali vollero finalmente che uno di loro esponesse in pubblico a Carlo V le loro sventure e le loro preghiere.

A quest'ufficio fu eletto Iacopo Nardi, l'integro amatore della libertà, che tanto si era adoprato a pro' di essa nel triste esilio: e infatti la mattina del 3 gennaio 1536, quando l'Imperatore usciva dall'udienza per andare alla messa, Iacopo Nardi gli si fece incontro e pronunziò un'orazione.

Questo è un fatto accertato, di cui fanno irrefutabile testimonianza il Varchi, (2) il Giugni (3) e il Nardi stesso (4); che egli poi potesse in quella circostanza pronunziare una lunga orazione negò il Ferrai, dichiarando cosa non verosimile che l'imperatore, già stanco per i molti affari sbrigati, soffrisse di stare

(1) È a p. 104 della citata raccolta del Lisio. Per le altre edizioni vedi ivi, p. VIII sgg.

(2) Op cit., l. XIV, c. LIV.

(3) Cfr. la *Narrazione fatta per M.* Galeotto Giugni *del processo della causa agitata appresso la Cesarea Maestà*, p. 336. È in appendice alle *Storie* del Nardi pubblicate dal Gelli.

(4) Op. cit., l. X, c. XXII.

un'ora e più in piedi ad ascoltare quelle *dotte eleganze* (1), ma l'ha dimostrato ormai luminosamente vero Agostino Rossi, l'erudito illustratore dei rapporti fra il Guicciardini e il governo fiorentino dal 1527 al 1540, che trovò nell'Archivio Gonzaga di Mantova una lettera colla data del 3 gennaio 1536, in cui Giovanni Agnello informa il duca di Mantova dell'orazione fatta in quel giorno dal Nardi all'Imperatore e durata *per spatio forsi di due ore* e tale che nessuno degli argomenti che potevano indurlo a rendere a Firenze la libertà vi era stato trascurato. (2)

Indubitabile dunque che Iacopo Nardi pronunziasse un discorso all'Imperatore, e un lungo discorso; ma dove potremo noi ritrovarlo?

Col nome di lui ne vanno nei codici tre che si riferiscono a quell'importantissimo momento storico: (3) uno è quello ampio, compiuto, che io intendo ora di studiare e che fu più volte pubblicato come veramente recitato da lui; (4) altri due sono troppo incompleti e unilaterali perchè possano supporsi pronunziati allora che i fuorusciti volevano esporre

---

(1) Cfr. L. A. Ferrai. *Lorenzino de' Medici e la società cortigiana del cinquecento*. Milano, 1891, p. 244.

(2) Cfr. Agostino Rossi. *Francesco Guicciardini e il governo fiorentino dal 1527 al 1540* (con nuovi documenti), in due volumi, Bologna, 1899, Vol. II, p. 91 nota.

(3) Cfr. Lisio. Op. cit., p. VIII. Il Lisio espone assai bene la questione; solo, non accenna all'obiezione del Ferrai e alla dimostrazione del Rossi; la quale ultima, del resto non avrebbe potuto conoscere per ragione di tempo.

(4) La prima volta da Lelio Arbib tra le *Storie* del Nardi, Firenze, 1836. Cfr. Lisio, l. cit. Anche il Lisio l'attribuisce al Nardi.

all'Imperatore tutti i loro mali, tutti i loro desideri. Ma siccome questi svolgono più ampiamente due punti di capitale importanza dell'orazione che si crede recitata, cioè la difesa di Firenze dall'accusa di troppa amicizia colla Francia, e l'affermazione che l'accordo fatto dall'Imperatore col papa Clemente VII non poteva essere ostacolo al mantenimento delle promesse dell'Imperatore ai Fiorentini, io penso che possano essere stati scritti dal Nardi dopo recitata l'orazione perchè si leggessero da Carlo V o dai suoi ministri.

All'orazione aveva l'Imperatore, pare, dato poca retta « o che egli non intendesse Iacopo, il quale come vecchio e timoroso aveva parlato piano o che egli, secondo il costume di chi ha da giudicare le cause, non si volesse lasciare intendere », (1) ed il Nardi volle forse ribadire nella mente di lui certi concetti di maggiore importanza.

L'argomento che sembrò decisivo per togliere al Nardi l'attribuzione di questo discorso e darla invece a Filippo di Piero Parenti, (2) fuoruscito anch'egli, anzi eletto nel 1535 tra i sei procuratori che dovevano attendere alle cose dei fuorusciti, fu il ritrovarsi l'orazione in parecchi codici col nome di quest'ultimo, e insieme una sua lettera al marchese Del Vasto, ministro di Carlo V, che gli dedica

---

(1) VARCHI, L. cit. Cfr. LISIO, Op. cit., p. 98.

(2) Primo gliela dette il GELLI, stampando l'orazione in appendice alle *Storie* del NARDI, Firenze, 1858. — Il DAZZI nella citata sua raccolta, l'attribuisce pure al PARENTI; così AGOSTINO ROSSI nell'op. cit., così altri.

un'orazione, pregandolo di farla accettare all'Imperatore. (1)

Ma questa lettera non accenna affatto che l'orazione sia stata pronunziata, anzi mostra chiaramente che si tratta di un'orazione scritta soltanto, (2) come quelle tante invettive che i fuorusciti poi mandavano all'Imperatore. (3)

Del resto l'attribuzione al Parenti si trova nei manoscritti aggiunta da mano posteriore a quella che scrisse l'orazione e diversa anche da quella che scrisse la lettera, probabilmente autografa; essa attribuzione dice poi « *recitata in Napoli* », il che contrasta alla testimonianza esplicita della lettera. Forse, trovata questa nei codici a poca distanza dall'orazione, esse si unirono da un lettore che probabilmente si basò sulla testimonianza errata del Segui, il quale dice essere stato Filippo di Piero Parenti colui che pronunziò l'orazione in nome dei fuorusciti

(1) Cfr. Lisio, Op. cit., p. IX sgg.

(2) Dice così: « ..... io Filippo Parenti, avengadio che il minimo de' fuorusciti fiorentini, desideroso nondimeno porgere alla afflitta patria..... quegli aiuti che la mia piccola fortuna m'ha concessi e co' i quali il debile ingegno mio poter giovarle estima..... ho a quella [Vostra Eccellenza] indirizzata una mia orazione composta in commendazione della nostra Repubblica e alla Sacra Cesarea Maestà dedicata. » E più giù: «..... Vostra Eccellenza si degnerà questa nostra (qualunque la sia) diligenzia conoscere. E poi che l'avrà conosciuta, le piacerà per sua bontà e grazia farle appo a S. M..... quel favore ch' Ella desidera. » V. questa lettera in appendice alle *Storie* del Nardi stampate dal Gelli.

(3) Cfr. Agostino Rossi, Op. cit., Vol II, p. 157.

a Carlo V, e tace del Nardi, (1) mentre tutte le testimonianze concordemente dicono che oratore fu il Nardi e non accennano a nessun altro.

L'orazione nostra è dunque veramente, io credo, quella recitata dal Nardi; di lui l'afferma il senese Orlando Mariscotti, (2) suo contemporaneo, personaggio importante che fu più volte ambasciatore a Carlo V e che mi sembra perciò testimonio autorevolissimo. Ma si oppone il fatto che il Nardi stesso, in quello che si crede l'autografo delle sue *Storie*, lasciando in bianco le pagine in cui avrebbe dovuto scrivere questa sua orazione, non dette di essa che il principio, il quale è diverso dal principio dell'orazione che va col nome di lui. Ma pare che il Nardi abbia portato successive modificazioni al suo discorso; di esso infatti si hanno due redazioni differenti, una delle quali, in un manoscritto, ha un principio ancora diverso dai due soliti; (3) niente di strano che egli cominciasse anche in un altro modo quando volle inserire l'orazione nelle *Storie*,

---

(1) Cfr. *Storie fiorentine* di BERNARDO SEGNI. Firenze, 1857, L. VII, pag. 290 sgg.

Il LISIO accenna a questa testimonianza in modo assai indeterminato; dice a pag. 10 semplicemente che l'attribuzione al PARENTI è una giunta di mano posteriore, « a conferma forse di quanto dice il SEGNI nelle sue *Storie* ».

(2) Nel cod. Palat. 781, dove l'orazione si trova, copiata dal MARISCOTTI. Cfr. LISIO, op. cit, pag. IX. Il LISIO dice poi (p. XI) che forse in origine la lettera al Marchese Del Vasto era riposta in questo codice a quest'orazione. Ma io credo che essa orazione non possa assolutamente esser quella che la lettera accompagnava.

(3) Cfr. LISIO, Op. cit, pag. IX e X.

tanto più, aggiungo io, che, non avendocene introdotta nessun' altra, dovè essere ben incerto se e come introdurvi la sua.

Quanto alla forma in cui il discorso fu veramente pronunziato, noi non possiamo dir nulla con sicurezza; del resto le due redazioni non differiscono molto, e io esaminerò quella che è letterariamente la migliore, perchè forse fu l' ultima voluta dal Nardi stesso. (1)

Ed è quest' orazione bella davvero, per il caldo sentimento ché tutta la pervade ed è espresso sempre efficacemente e schiettamente, senza lenocinii o senza fronzoli. Solenne l' esordio nell' ampio e perfetto periodo che saluta l' imperatore e lo prega d'ascoltare la voce supplichevole dei fuorusciti: essi vogliono giustificarsi e mostrare che la loro città è a torto condotta in estrema miseria e merita compassione ed aiuto e poi vogliono far vedere quanto onore e quanta utilità « *che di gran lunga supera l' onore* » sarà per venire a Carlo V° dalla salute che egli procurerà a Firenze. Così la proposizione, in cui l' oratore promette anche di non cercare il parlar ornato nè i *vocaboli esquisiti* « come molti fanno, ma sì come filosofi veramente quello dimostrare intendiamo che a vostra Maestà fia glorioso et utile, più tosto che, come oratori, lusinghevolmente e con adulazioni quello che in nostro beneficio e commodità resulterebbe persuadere ». (2)

---

(1) Anche il Lisio crede così e pubblica questa miglior redazione.

(2) Cfr. l' orazione a pag. 105 del Lisio.

Svolge poi gli argomenti propostisi come meglio non si potrebbe, con una pittura efficacissima delle tiranniche crudeltà di Alessandro de' Medici, (non importa se ivi l'odio di parte esagera nelle accuse), con una sintesi vigorosa dei tristi disegni suoi su Firenze.

Naturale il passaggio da una parte all'altra della dimostrazione e abilissimo il modo con cui l'oratore, con ragionamenti e con esempî antichi, sempre adatti, cerca di persuadere l'Imperatore della gloria e dell'utile che verranno a lui dal rendere la libertà a Firenze, mostrando vera la fama che della sua clemenza e magnanimità corre pel mondo e bugiarde quelle voci che lo accusano come colpevole della tirannide medicea.

Si desidererebbe forse una minor lunghezza nelle esortazioni continue, una maggior sobrietà nella perorazione, che ripete i soliti concetti; ma queste lievi mende son forse un portato necessario della natura dell'orazione che è quasi un lamento. Il vizio retorico del secolo influisce ben poco sulla sincera orazione dell'esule fiorentino; ha invece qualche potere su quelle famose di monsignor Della Casa.

Per un'occasione importantissima fu composta l'orazione di lui destinata a « esortare la Repubblica Veneta a entrare in lega co'l Papa e co'l re di Francia contro l'imperatore Carlo V°. » (1).

Andava la potenza spagnuola facendosi sempre

(1) È a pag. 195 sgg. del Lisio, Op. cit. Vedi per le altre ediz. ivi, pag. XIV.

più grande, sempre più minaccioso diveniva l'impero; la Francia spossata dalla lunga lotta, retta da un re ancor giovanissimo, abbattuta la protestante Germania, l'Italia già tutta asservita, spenta la libertà di Firenze, spenta quella di Siena; il papa soltanto e Venezia godevano della loro autonomia, ma di continuo minacciata da quella Monarchia che il Della Casa chiamava ripetutamente nell'orazione che stiamo per esaminare « orribile mostro ».

Nè bastava: Carlo V preparava già la lega di Svevia che doveva accrescergli sempre maggiore potenza. Allora e la Francia e il Pontefice e gli Svizzeri, timorosi essi pure dell'Impero, pensaron di unirsi in una lega difensiva, che potesse divenir offensiva all'occorrenza e vollero unirsi anche la repubblica veneziana.

Era a Venezia in quel tempo come nunzio pontificio monsignor Giovanni Della Casa, che trattò la questione da parte del papa. Da questo trae argomento la sua magnifica orazione.

Il Lisio non la crede recitata davvero; e ne porta per unica ragione questa, che non se ne trova cenno nelle storie, neppure in quella del Paruta (1) Ma il Paruta parla di quei tentativi di lega e delle doppiezze, delle dissimulazioni che li resero vani, senza soffermarsi sui particolari, e tale argomento negativo non vale perciò nulla. Mi pare anzi più naturale ammetter che il Della Casa la recitasse in realtà al Senato veneto, presso il quale era appunto in trattative per la lega; tanto più che dagli

(1) Op. cit., pag. 190.

esempi del Paruta stesso appare cosa abituale il recitare orazioni in senato in simili circostanze.

Si aggiunga poi che di questa abbiamo due redazioni; una, quella pubblicata dal Lisio, è di gran lunga migliore; l'altra pare al Lisio « un primo tentativo, meno passionato, meno grave, per argomento e per violenza. » (1)

Ora, questa meno bella redazione ha in sè tutti i caratteri di un discorso composto per esser veramento recitato.

Noi troviamo infatti fra questa e l'altra delle differenze non pur di stile e d'immagini, ma anche di pensieri; mentre infatti la miglior redazione, che possiamo chiamare addirittura la seconda, è più vaga nelle proposte, la prima sembra alquanto più concreta e più pratica, e dà al lettore l'impressione di cose realmente dette: anche ci conferma in questo il vedere con quanta maggior adulazione qui l'autore parla di Venezia, chiamandola perfino più volte, egli toscano, la *nostra patria*, e quanto più frequenti sian gli appelli al Senato e al Serenissimo principe. Piccolezze certo e sfumature; ma in ogni modo, per quanto si voglia esser sereni nella considerazione di un'opera letteraria, non possiamo trascurare l'impressione personale; e la mia è che fosse questa orazione, e precisamente nella prima redazione, davvero pronunziata. Si pensi poi che secondo il

(1) Op. cit. pag. XIV. Vedi la prima redazione in *Due orazioni di Monsignor* Giov. Della Casa *per muovere i Veneziani a collegarsi col papa etc.* — ad calcem del Tomo III. delle *Opere* di Mons. Giov. Della Casa, Venezia, 1728.

Lisio, e per lo stesso unico argomento ex silentio, anche l'altra orazione del Della Casa sarebbe un esercizio retorico: (1) ora per l'appunto essa è diretta a Carlo V per la restituzione di Piacenza ai Farnesi, ed è notevole per l'esagerata adulazione all'imperatore; è dunque naturale e probabile che un uomo che si divertiva a scriver discorsi per un semplice gusto letterario, ne scrivesse due soli e su argomenti d'importanza attuale e opposti fra loro?

Chè se è facile, non dico scusare (perchè non avrebbe in tal caso bisogno di scuse), ma capire come o per il suo ufficio o per ragioni d'opportunità fosse costretto a pronunziar due orazioni così in contrasto, non si comprenderebbe altrettanto bene perchè, senza ragione, monsignor Della Casa volesse esercitare il suo ingegno oratorio in un modo così antipatico.

Ammettendo dunque, non come verità certa, ma come cosa probabile, che fosse dal nunzio pontificio detta nel Senato veneto la prima redazione, in qual modo spiegheremo la seconda?

Il confronto fra le due mi ha fatto sorgere un dubbio che, se deve anch'esso restar dubbio, non mi sembra però punto strano.

Già nella prima redazione si sente qualche eco delle Filippiche di Demostene. Si osservi infatti quanto la situazione d'Italia di quel momento ricordasse la situazione della Grecia al tempo dell'ingrandirsi e dell'espandersi della potenza macedoni-

(1) Op. cit., pag. 252. L'oraz. comincia ivi a pag. 255. Per le altre sue ediz. v. a pag. XV.

ca; come Filippo le varie città elleniche, meno Atene, così Carlo V aveva insidiate e vinte le città d'Italia quasi tutte, meno Venezia; come Filippo cogli Ateniesi, così coi Veneziani Carlo si mostrava benevolo, e come Demostene incitava i concittadini a guardarsi dalle subdole arti del finto amico, così il Della Casa il Senato veneto.

Perciò l'argomentazione generale veniva ad essere suppergiù la medesima: necessità di smascherare l'imperatore, ricordo dei suoi inganni passati, dimostrazione di quanto fosse dannosa quell'apparenza di pace.

Così non c'è da meravigliarsi che già certi punti della prima redazione somiglino in modo strano a certi punti delle orazioni di Demostene.

Ma nella seconda non pur qualche argomento deriva apertamente da Demostene, ma lo spirito stesso che l'anima.

Potrei qui far agevole mostra di erudizione confrontando passi del Della Casa con altrettanti dell'oratore ateniese; ma a che scopo? Chiunque legga l'orazione per la lega e conosca anche non molto le Filippiche e le Olintiache, ritrova passaggi, pensieri, che dico pensieri? perfin lo stile, quasi, di Demostene.

La prima redazione è pur bene scritta, ma si assomiglia, nel periodare, al solito solenne e un po' ampolloso periodare del cinquecento.

Invece, quale stile quello della seconda! Ai lunghi periodi complicati si succedono i periodetti brevi e forti; alle parole di calda esortazione che si collegano in un intreccio complesso di proposizioni

quasi a render la foga del sentimento, seguon le frasi di fine ironia, incisive e taglienti nella loro brevità. È appunto l'ironia frequente una delle caratteristiche di questa orazione.

Il dubbio dunque che mi è venuto è che la seconda redazione sia un riadattamento letterario, composto dopo un periodo di più intenso studio di Demostene; il qual periodo mi parrebbe segnato dalla traduzione che egli fece della seconda Filippica. (1)

L'orazione a Carlo V, per la restituzione di Piacenza ai Farnesi, ha uno stile grave, solenne, maestoso, più magnifico e più ciceroniano; è tutta piena di un sentimento che si fa sempre più ardente e incalzante verso la fine. Anche per questa il Lisio pensa a un esercizio retorico; ma anche in questo caso non sono d'accordo con lui: troppo palese, troppo continua, troppo ostentata vi è l'adulazione per esser questo un puro esercizio di letterato. (2)

Non crederei però che il Della Casa l'avesse recitata davvero, perchè non si sa che prendesse parte in quell'affare; ma non mi parrebbe inverosimile che l'avesse scritta all'Imperatore, secondo l'uso abbastanza comune d'inviare orazioni scritte.

Niente d'impossibile che l'illustre sacerdote, reso ardito dalla sua onorata vecchiezza e impietosito dalla sorte del Farnese e della sua famiglia (si ri-

---

(1) Questa traduz. si trova in *Scritti inediti di Mons. Gio. Della Casa* pubblic. da GIUSEPPE CUGNONI, Roma, 1889, pag. 57 sgg. Il DELLA CASA tradusse anche le concioni di Tucidide, in latino; v. pag. 251 sgg. del Tomo 4° della citata ediz. delle opere.

(2) Cfr. periodi 4, 6, 28, 37, 59, 81, 88 nell'ediz. del LISIO.

cordi la commovente pittura della moglie e dei bambini suoi, (1)) e forse pregato da lui, abbia composto il suo bel discorso apposta per muovere a mitezza l'animo dell'onnipotente Imperatore, tanto più che ai Farnesi egli era strettamente legato da vincoli di gratitudine. (2)

Anche di questo abbiamo due redazioni, (3) ma assai più simili che non sian le due redazioni del precedente discorso.

Non c'è altra differenza fra di esse che una maggiore ampiezza di stile, un maggiore insistere sulle stesse idee in quella meno nota pubblicata dal Cugnoni.

Il Lisio crede che la più breve da lui pubblicata, come la più efficace e la più bella, sia quella corretta e rifatta, tanto più che vi sono dei periodi (52-72) mancanti nell'altra. (4)

È vero che è un po' pericoloso giudicare del gusto del Della Casa secondo il nostro, perchè egli, come osserva il Lisio stesso, (5) ama svolgere e sfaccet-

---

(1) Cfr. pag. 280 sg. nell' ediz. del Lisio.

(2) Ivi, pag. 189.

(3) Il Cugnoni la pubblica infatti, nell' opera citata, nella redazione che noi crediamo la prima, così « *Orazione scritta a Carlo V imperadore intorno alla restituzione della città di Piacenza* » e pare (cfr. pag. 11) sia il titolo del ms. Chigiano da cui l'ha tolta; dico pare perchè il Cugnoni si esprime poco felicemente in proposito. Lo stesso ms., se così è, potrebbe confortare la mia ipotesi sulla 1ª orazione (cfr. pag. 10) che, sempre nella men nota redazione, sarebbe stata « fatta al senato di Venetia ».

(4) Cfr. Lisio, op. cit., pag. XV.

(5) Ivi, pag. 256, n. 5.

tare ciascuna idea; ma la mancanza di quel passo, e, se vogliamo credergli, il titolo del ms. chigiano, farebbero pensare che quella edita dal Cugnoni sia veramente la prima redazione, quella mandata a Carlo V.

Quanto alla data delle due orazioni del Della Casa, il Lisio assegnerebbe la seconda al 1549, (1) e mi sembra con ragione; pone la prima fra il 10 settembre 1547 e il 26 giugno 1548; (2) ma si possono ancora restringere i termini, quando però si consideri la prima redazione, perchè si ricorda come recente vergona di Venezia l'uccisione di Lorenzino de' Medici, avvenuta il 26 febbraio 1548. (3)

Sulla forma esterna delle due orazioni c'è poco da osservare: la partizione schematica è la solita regolare, che non nuoce affatto alla vivacità della calda parola, come non le nuoce troppo un po' di retorica nell'insieme e qualche non bella metafora.

Quanta gonfiezza di retorica invece, in generale, nelle altre orazioni politiche che ci rimangono!

Nel 1529 Claudio Tolomei, famoso non meno per la sua facondia che per la sua dottrina, compose per Clemente VII un discorso che, prendendo occasione dai rallegramenti per la salute riacquistata dal pontefice dopo una grave malattia, lo esortava a interporsi perchè si concludesse la pace tra Francesco I e Carlo V. (4).

(1) Ivi, pag. 252.

(2) Ivi, pag. 190.

(3) L. cit. pag. 29.

(4) *Orazione della pace.* Roma, 1534. È anche nella raccolta del 1741 del SANSOVINO, a pag. 1 del Tomo I il GIORDANI

L'argomento che riguardava la tranquillità dell'Europa intera dopo tanti anni di lotte sanguinose, non gli seppe suggerire nessun accento di vera eloquenza; l'orazione è così prolissa che riesce insopportabile col suo infinito dilungarsi sul concetto che la pace è bene e la guerra è male, affastellando disquisizioni filosofiche e scoloriti racconti di vicende storiche conosciutissime.

Lo stile è gonfio, raramente efficace; a ogni passo s'incontrano esagerazioni di sentimento e d'espressione, come, per citare un esempio, quando sul principio, dice che non sa donde cominciar a parlare, tanto è pieno di dolore e di spavento per i mali della guerra e « non lassa il dolore formare se non rottamente il parlare altrui, spezza i concetti, tronca spesso le parole » ; (1) ma lo sosterrà la speranza della pace che verrà conclusa per opera del pontefice.

Non a torto dunque il Giordani s'irritava tanto contro la prolissità e la vacuità di questo discorso, mettendolo in opposizione con quello del Guidiccioni così pieno di virile eloquenza. (2)

(l. cit. p. 391) riporta, traendola dal POGGIALI (*Serie dei testi di lingua*) una lettera del GUIDICCIONI a. M. VINCENZO BUONVISO, premessa all'edizione del 1534 di quest'orazione. Il GUIDICCIONI, che curò la stampa dell'orazione, loda l'autore per aver osato scrivere in volgare ; dice che « ha ottimamente osservati gli ammaestramenti retorici » ; e gli fa molti altri grandi elogi.

(1) Cfr. l'orazione a pag. 4 del SANSOVINO.

(2) Cfr. GIORDANI. Op. cit., Vol. V. pag. 369.

E altrettanto severo giudizio egli faceva (1) di un' altra famosa orazione che il Tolomei, mandato ambasciatore dai suoi concittadini a Enrico II, che li aveva aiutati a cacciar via gli Spagnuoli da Siena e da quasi tutto il suo dominio, pronunziò al Re per ringraziarlo in nome della sua patria. (2)

Anche qui i concetti sono così diluiti nelle chiacchiere adulatorie che l' orazione riesce monotona e inefficace; non vi sentiamo affatto la voce di riconoscenza della città liberata da un duro giogo straniero.

I difetti di queste due orazioni non dipendono da una gretta imitazione, cioè da una pedantesca osservanza dello schema, ma dal carattere di vuota lungaggine che hanno quasi tutte le orazioni de secolo.

Dello stesso genere quelle di Alberto Lollio, (3) il ferrarese autore dell' *Aretusa*, il quale fu oratore celebrato tanto che abbiamo poesie di contemporanei levanti a cielo la sua eloquenza, del Giraldi fra gli altri, che arriva a dirgli:

« Perdono il pregio lor l'antiche lingue

---

(1) Ivi.

(2) È nella raccolta del Dazzi, pag. 285 sgg. Per le altre edizioni v. ivi pag. XXXIII sg.

(3) *Orazione a Paolo III.* e *Orazione ai principi d'Inghilterra sul loro ritorno all'obbedienza della sede apostolica,* nelle citate ediz. delle orazioni del Lollio. La prima è anche nella raccolta del Sansovino del 1575 a c. 114. La seconda nella cit. raccolta dal Dazzi a pag. 178; per le altre sue edizioni, v. ivi pag. XXX.

E del secondo honor seco si duole
Al suon della tua voce Athene e Arpino ». (1)

Il Lollio, che scrisse tante orazioni con soggetto finto, per puro esercizio retorico, probabilmente non compose per recitarle queste sue orazioni politiche, almeno quella a papa Paolo III, che non si capisce a nome di chi avrebbe dovuto esser pronunziata e che d'altra parte chiede al pontefice aiuti per l'imperatore Carlo V, al che egli s'era già formalmente impegnato nelle condizioni della lega conchiusa coll'Imperatore contro i protestanti di Germania, e a procurare i quali s'adoprava attivamente. (2)

Anche le orazioni politiche dello Speroni non furono recitate; pare che egli le scrivesse coll'intenzione d'inviarle a quelli a cui eran dirette, ma non si sa poi se furono inviate davvero. (3)

Lo Speroni fu tra gli oratori più famosi del cinquecento e possiamo dire che fu tra i più retorici.

Basta leggere per convincersene l'esordio dell'orazione al re Filippo II per la pace del 1559; (4) esordio lunghissimo, in cui si scusa d'essersi mosso a parlare, egli umile letterato, a un principe, e gli dimostra con innumerabili esempi antichi come i re

(1) Queste poesie sono premesse alle ed. delle orazioni del Lollio.

(2) V. Dazzi, p. 178.

(3) Sono l'*Orazione al re Filippo di Spagna* e l'*Orazione della pace al re Antonio di Navarra,* Venezia, Meletti, 1596; e nel Tomo III. della cit. ed. delle *Opere*. Sono tutte e due non finite.

(4) A. pag. 1 del Tomo III delle *Opere* citate.

non disdegnarono mai la compagnia e il consiglio dei letterati.

Passa poi a dimostrare quanti beni siano venuti dalla pace conchiusa col re di Francia, ricavando gli argomenti dal *contrario* della pace, dal *luogo* e dal *tempo* di essa, proprio secondo le regole. « Or avendo io considerato la onnipotenza, per così dirla, di questa pace dal nascimento, come io promisi, del suo contrario, ragione è bene di contemplarla dal luogo ancora e dal tempo proprio, cioè a dire dove e quando si concludesse, col modo appresso da Dio tenuto in dirizzarla al fine suo... ». (1)

Così il passaggio da un argomento all'altro.

Introduce spesso a parlare i personaggi a cui accenna, facendo altre orazioni nell'orazione; per esempio rifà ampollosamente tutto il discorso che, secondo lui, dev'essersi fatta morendo la moglie di Filippo II, Maria d'Inghilterra, contenta di lasciar questo mondo, perchè le sue nozze non avevan recato pace, e la morte poteva essere « l'occasione di porre in pace di buon amore i corpi e gli animi de' maggiori principi dei cristiani. » (2)

L'altra orazione è dello stesso stampo colle sue infinite e pompose chiacchiere.

Fonte viva di orazioni politiche poteva essere, e fu, nel cinquecento il crescente pericolo del Turco, che si avanzava sempre più minaccioso in Europa e osava perfino sbarcare sulle coste d'Italia.

Tanto quel pericolo era grande anche nella vita

---

(1) L. cit., pag. 11.
(2) Ivi, pag. 19

privata e presente alle menti di tutti, che nelle commedie del tempo si potevan facilmente sostituire agli antichi pirati di Plauto e di Terenzio i nuovi pirati turchi e render così verosimili quei ratti che a noi sembrano oggi impossibili.

Fin dal secolo XV si eran levate alte le voci per un accordo della cristianità contro quella minaccia continua e vergognosa; e già l'eloquenza di Pio II s'era specialmente esercitata in questo campo. Nel cinquecento più d'un tentativo di tal genere fu fatto, sempre andato a vuoto fino alla gloriosa ma inutile vittoria di Lepanto; e da molte parti si pregava, si supplicava, si pretendeva una lega cristiana.

Sul limitare stesso del secolo, il 5 aprile del 1500, Sebastiano Giustiniano, oratore veneto al re d'Ungheria, cercava di persuaderlo a una lega colla Serenissima, col Pontefice, coi re di Francia, di Spagna e di Portogallo.

Si può esser certi che egli pronunziò la sua orazione in latino, per il fatto stesso che il re d'Ungheria e la sua corte non erano obbligati a intender l'italiano; e ne abbiamo infatti la prova in una redazione latina stampata forse nello stesso anno 1500. (1)

È questa un'orazione non magnifica, ma neppur brutta; c'è qualche cosa di retorico, ma c'è anche

(1) *Oratio magnifici ac clarissimi domini Sebastiani Iustiniani oratoris veneti habita coram Serenissimo domino Uladislao, rege Pannoniae, Boemiae* etc. *die V. aprilis MCCCCC.* Cfr. Dazzi anche per le ediz. della versione italiana. L' orazione ivi a p. 3 sgg.

molto calore; la narrazione dei danni che i perfidi Infedeli, mancando al patto di pace con Venezia, avevan recato da poco in Dalmazia, è davvero efficace.

Lo schema regolare, ma naturalmente svolgentesi; non splendori di stile, ma la frase semplice e sobria.

Nel 1541 era l'oppresso il regno d' Ungheria e Iacopo Sadoleto ne parlava lamentevolmente in un'omelia, *De regno Hungariae ab hostibus Turcis oppresso et capto*, che ha carattere un po' biblico e un'intonazione di diffusa malinconia.

Una vera raccolta formano le orazioni di Scipione Ammirato, che, come Pio II, si era quasi fissato sul pensiero dei Turchi, e ne parlava al papa Sisto V, alla nobiltà napoletana, a Filippo II di Spagna due volte, tre a papa Clemente VIII, una a Enrico IV di Francia. (1)

« Sallo Iddio, beatissimo Padre » egli diceva a Sisto V « a capo di quanti anni, dopo qual dura resistenza, anzi dopo quali acerbi e fieri combattimenti del cuor mio.... mi sia condotto ad aprire la bocca davanti al cospetto della Santità Vostra. ». (2)

---

(1) Lugduni. MDXLI. Di qualche altra orazione politica del SADOLETO e d'altri non parlo perchè sono in latino e di poca importanza.

(2) Sono le orazioni 1ª, 2ª, 3ª, 4ª, 6ª, 7ª, 8ª, 9ª raccolte in *Opuscoli del signor Scipione Ammirato a diversi principi* etc. Firenze, 1640, Tomo I. Sono anche in *Orazioni del signor Scipione Ammirato a diversi principi* etc. Firenze, 1598. V. anche un *Discorso* sul medesimo argomento nel Tomo II degli *Opuscoli* a pag. 81.

In generale la sua prosa è scolorita, ma il sentimento che l'anima è forte; e queste orazioni, non belle artisticamente, son tuttavia testimonio d'un animo nobile e ardente nel bene. (1)

Ma, edotto dalla triste esperienza della lega che si sciolse egoisticamente dopo Lepanto, Giovambattista Crispo, nel 1594, pubblicava due orazioni, nelle quali, dopo narrati i danni « portine maggiori da' Macomettani che da' heretici » cerca di dimostrare quanto agevolmente *fuor di lega* possa liberarsi l'Europa dalla lor tirannia. (2)

Egli le mandò a « Leonardo di Harrach, del Consiglio segreto dell'Arciduca Ernesto, Consigliere della Cesarea Maestà e suo ambasciatore in Roma ». (3)

La prima non conclude assolutamente nulla; la seconda è più pratica e dà consigli, non so però quanto attendibili, sulla convenienza che l'Italia faccia da sè. Lo stile è ancor più scolorito che nell'Ammirato; pure qualche passo men brutto non manca.

Finalmente, prima di lasciare il campo politico, van ricordati i *Discorsi* politici del Giannotti, del Machiavelli e del Guicciardini, i quali non son vere orazioni, anzi in generale non hanno nessuna intenzione oratoria, (4) ma la finezza e la profondità del

---

(1) V. *Opuscoli*. Tomo I., pag. 1.

(2) Probabilmente non furono recitate: cfr. *Opuscoli*, I, 209 « e avvegnachè questi bisogni.... mi fecero *scrivere* un'orazione a Sisto V.... »

(3) Roma, 1594.

(4) Di uno speciale discorso del MACHIAVELLI ho già accennato (v. pag 44 seg); alcuni poi del GUICCIARDINI (*Opere inedite*

pensiero e la severa bellezza della forma li rendono ben superiori al complesso delle orazioni politiche finora esaminate.

CAPO V.

Orazioni per la milizia fiorentina.

Fra le orazioni dimostrative formano un gruppo a sè, di un' importanza tutta speciale, quelle per la milizia fiorentina, colle quali ancora una volta Firenze chiama la nostra attenzione. Appartengono queste orazioni al più eroico periodo della repubblica, al tempo del suo lungo assedio, lotta d' amore e di valor patrio contro la prepotenza e il tradimento, che è tutta un eroismo, sì che le pagine degli storici che la narrano sembrano canti d' epopea.

Il nemico lo stringeva alle mura, il tradimento l'insidiava all' interno, eppure, fermo nella fiducia dell'aiuto divino, forte nella certezza della sua virtù, il popolo fiorentino combatteva e moriva colla semplicità di chi compie un dovere, senza perder nemmeno l'usata gaiezza.

L'11 febbraio del 1529 il capitano Anguillotto da Pisa era morto in una battaglia « quasi campale » contro il principe d' Orange; il 16 si aveva in Fi-

---

di *Francesco Guicciardini* illustrate da Giuseppe Canestrini Vol. I., p. 225 sgg., 233 sgg. 283 sgg.; vol. X, pag. 353 sgg. e 367 sgg.) per essere puramente finti e in contrasto a due a due si potrebbero considerare alla pari dei discorsi che vedremo nelle sue storie.

renze la notizia che era giunto al campo nemico Fabrizio Maramaldo con circa tremila fanti; e il 17 « i giovani, sì per non intermittere l'antica usanza di giuocare ogn'anno al calcio per carnovale, e sì ancora per maggior vilipendio dei nemici fecero in sulla piazza di Santa Croce una partita a livrea, venticinque bianchi e venticinque verdi, giuocando una vitella, e per essere non solamente sentiti, ma veduti, misero una parte de' sonatori con trombe e altri strumenti in sul comignolo del tetto di Santa Croce, dove dal Giramonte fu lor tratto una cannonata, ma la palla andò alta, e non fece male nè danno nessuno a persona ». (1)

E fra tutto quel valore il valore della milizia cittadina s'imponeva all'ammirazione. L'istituzione di essa, in quei supremi conati di libertà, è già di per sè un episodio glorioso nella storia di Firenze e d'Italia.

Si riprendeva l'idea grande alla cui esecuzione aveva dedicato tanta parte della sua attività Niccolò Machiavelli, quando, ispirandosi a un sentimento che già da secoli maturava nel cuore degli italiani più avveduti, dichiarava essere la milizia una istituzione nazionale e non un mestiere, e, mentre ne' suoi *Dialoghi sull'arte della guerra* ne poneva i fondamenti e le massime generali, si occupava dal 1507 al 1512 a scrivere gli ordini principali per la formazione, l'istruzione e la disciplina della milizia nuova. Ma al suo tempo s'armarono gli abitanti dello Stato fiorentino, non i cittadini di

(1) VARCHI, op. cit., libro XI, cap. 21.

Firenze; e anche quando, nel 1514, dopo il ritorno dei Medici, si rinnovò la milizia di Stato, con ordini simili a quelli stabiliti dal Machiavelli, i cittadini di Firenze non si armarono e neppure gli abitanti delle terre murate dello Stato. (1)

Nel 1528 invece, diversa e distinta dalla milizia di Stato, s'istituiva la milizia cittadina, formata dei soli abitanti della città e del contado: origine occasionale di essa la concessione di cento giovani armati per guardia del palazzo della Signoria, il qual numero il gonfaloniere Niccolò Capponi, per timore della sua personale sicurezza, crebbe fino a trecento, sicchè poi gli Arrabbiati, per mezzo di Pier Filippo Pandolfini, chiesero che s'armassero tutti i giovani.

Vi furono molti contrasti perchè tale domanda venisse accordata, ma della nuova e quasi casuale istituzione non si ebbe poi nessuno a pentire, a lodarsi tutti: i giovani soldati della repubblica n'erano e l'onore e la forza e l'ornamento.

« Niuno potrebbe credere » scriveva il Varchi, « nè i buoni effetti che partorì questa milizia, nè con quanta prestezza e agevolezza ella diventò perfetta; nè pensi alcuno che si possa vedere più bello spettacolo di quello che faceva la gioventù fiorentina quando si ragunavano insieme, sì per le disposizioni delle persone, e sì perchè egli erano non meno utilmente armati che pomposamente vestiti, e sì massimamente per la destrezza e gran pratica che nel maneggiar tutte le sorte d'armi, e nel metter le genti in ordi-

(1) Cfr. Canestrini *Della milizia italiana dal sec. XIII, al XVI*, in *Arch. stor. ital.*, Serie I, vol. XV, pag. CXIX.

nanza avevan fatta in poco tempo grandissima; ma molto più ancora per una certa concordia e unione che v'appariva maravigliosa, non si discernendo ben qual fosse maggiore, o la modestia de' capi nel comandare, o la prontezza de' comandati nell' ubbidire. Ed io che in quel tempo, tornato da Roma assai tosto del viver della corte ristucco, uno era di loro, viddi più volte e udii i soldati vecchi medesimi, mentrechè nel far la mostra facevano la chiocciola e spa ravano gli archibusi, stranamente maravigliarsi e smisuratamente lodargli ». (1)

Per circondare la milizia di maggior prestigio e per destare nel tempo stesso e mantenere nell'animo dei militi quell'ardore di carità patria e quella nobiltà di pensieri e di atti da tutti vantata, era stabilito che si pronunziasse ogni anno in un medesimo mese, ma in giorni differenti « acciocchè a ciascuna tutti ritrovar si potessino », un'orazione in ciascuno dei quattro quartieri in cui era divisa la città, e l'oratore doveva essere scelto dall'apposito magistrato dei Nove. (2)

Che fossero tenute orazioni alla milizia desiderava e chiedeva già prima che fosse istituita Donato Giannotti, il quale, come segretario della repubblica, dovè avere occasione di occuparsene a fondo; a lui infatti il Sanesi, che l' ha pubblicato da un codice Strozziano, attribuisce un discorso molto particolareggiato su questo nuovo ordinamento. (3)

---

(1) VARCHI, op cit., libro VIII, cap. 7. V. una bella descrizione della rassegna della milizia in *Nardi*, op. cit., libro VIII, cap. 32.

(2) SEGNI, op. cit., l. II, p. 57. Cfr. LISIO, op. cit, p. 9.

(3) Il discorso è senza nome d'autore, ma le ragioni che

« Questa saria » scriveva il Giannotti, « una cerimonia bellissima e molto utile alla repubblica, perchè gli animi per quello si eserciterebbero mirabilmente alla virtù e alla difensione della patria. E niuna cosa è che muova gli animi teneri così come il vedersi intrattenere ed onorare da' pubblici Magistrati: a che aggiunto la religione, non si può pensare quanti meravigliosi effetti ne risulterebbe ».

Il desiderio del Giannotti veniva dunque, fino a un certo segno, (1) soddisfatto; ma nel complesso, soprattutto per l'incapacità degli oratori, gli entusiasmi destati non furon poi troppi. È bello leggere

---

adduce il SANESI (V. in *Arch. stor.*, serie V, vol. VIII: lo studio a pag. 3 sgg: il discorso a pag. 13 sgg.) per attribuirlo al GIANNOTTI mi sembrano valide. Questo parrebbe contradire a ciò che ebbi a dire a proposito di un discorso del MACHIAVELLI (p. 44 sg.); senonchè mi par certo che questo del GIANNOTTI non fu pronunziato. Intanto per un altro suo *sopra il fermare il governo di Firenze* sappiamo da una lettera a Zanobi Bartolini (GIANNOTTI, *Opere*, ed. cit., tomo I, p. 1 e sg.) che fu scritto per incarico di Niccolò Capponi; non hanno gli altri pochi discorsi nessun carattere d'azione; così neppur questo per la milizia dove, si noti, non c'è neppure un vocativo, e che ha tutta l'apparenza di una minuziosa relazione di segretario. Ma la prova piú forte è una frase che il SANESI stesso riporta (p. 3) dalla *Repubblica Fiorentina*: « alla provvisione vecchia me ne riferisco ed a quello che altra volta ne *scrissi* »; quindi il suo discorso non fu pronunziato, come dice il SANESI (p. 12). Quanto poi al concetto dell'eloquenza nel cinquecento, esso conferma quel che già dicemmo; infatti tanto poca importanza gli si dette che nè fu pubblicato fino ai nostri giorni nè ha nel ms. il nome dell'autore.

(1) Fino a un certo segno, perchè il GIANNOTTI avrebbe voluto che le orazioni fossero dette da ciascun gonfaloniere

in quella preziosa miniera che è il Varchi l'impressione che fece ognuna di quelle orazioni; vedere come la fine critica dei Fiorentini trovasse il suo difetto a ciascuna (1)

Fu bensì universalmente lodata l'orazione di Bartolommeo Cavalcanti, del 1529 (2) la quale, anche dopo pubblicata, piaceva sempre molto; ma il Varchi confessa d'essere d'opinione contraria a quelli che la celebrarono « come cosa rarissima » e di credere che anche l'autore non ne fosse poi troppo orgoglioso.

Strano un po' questo giudizio, perchè il Varchi dice anche di non averla potuta leggere, come non aveva potuto udirla; ma forse era l'eco del giudizio di pochi altri più fini e più colti o anche più malevoli.

Anche a noi oggi l'orazione non pare niente di straordinario. Non brutta, no certo; ma lo stile sempre studiatamente solenne e quasi sforzato nei continui ed esagerati costrutti latineggianti, la retorica non buona di certi artifizî, le troppo frequenti interrogazioni ed esclamazioni che rallentano, invece di eccitarli, gli affetti, la diminuiscono nel gusto nostro.

Tuttavia non possiamo non sentire, pur fra le pesantezze del periodare, impeto di sentimento, sincero calore di religione, vivacità di amor patrio, onde spesso il Cavalcanti assurge a vera eloquenza.

---

(1) Cfr. VARCHI, op. cit., in FLAMINI, *Il cinquecento* (in *Storia letteraria d'Italia* edita dal Vallardi), p. 389.

(2) Si trova nella raccolta del LISIA a p. 11. Per le sue diverse edizioni, ivi, p. VII.

Naturale poi il passaggio da un ordine d'idee ad un altro, e bella la semplicità dello schema, che apparisce un logico svolgimento del pensiero.

L'orazione pare piacesse più quando fu sentita che quando fu letta stampata; certo non va dimenticato che doti principalissime di un oratore sono anche il gesto e la pronunzia; e all'effetto di questo discorso doveron contribuire il bell'aspetto del giovane Cavalcanti, il nobile gesto, il gentile accento toscano, e non poco anche il solenne apparato della chiesa di S. Spirito.

Nonostante, anche alla semplice lettura, quest'orazione ci appare bellissima se la paragoniamo alle altre che ci son rimaste.

Per lo meno, i concetti sono adatti e convenienti alla circostanza e un caldo soffio di commozione la pervade, pur tra i fronzoli della retorica; quale freddezza invece e spesso quale inopportunità di argomenti nelle altre orazioni!

Luigi Alamanni, giovane e amante della patria e della sua libertà, chiamato l'anno avanti a parlare a coloro che rappresentavan la difesa e la forza della repubblica, nell'austera, solenne vastità di Santa Croce, altra idea non sapeva svolgere se non che, come la troppa ricchezza snerva i cittadini, così li accende alla virtù l'onesta povertà; tanto che il breve e gelido discorso parve giustamente ai Fiorentini una predica. (1)

---

(1) Cfr. VARCHI, Op. cit., in FLAMINI, Op. cit., p. 389 L'orazione fu stampata per l'ultima volta nella raccolta del DAZZI a pag. 321: cfr. ivi a. p. XXXV per le altre edizioni.

Il Pandolfini invece, quando parlò, ancora per l'anno 1528, in S. Lorenzo, credè opportuno far larga mostra di erudizione, ricorrendo all'aiuto non mai invano cercato di Aristotile, e dimostrando colla sua guida che cosa sia ottima repubblica, e in che modo si possa conservare intatta, senza esitare a numerar tutte le undici cause di mutazioni e a indugiarsi su ciascuna con diffuso ragionamento.

Questa prolissità, queste continue lungaggini non c'è bisogno di dire quale plumbeo velo di noia stendano su tutta l'orazione. Tuttavia, in principio, finchè il Pandolfini si trattiene a parlar soltanto delle importantissime cose del suo tempo, c'è nella semplicità della sua prosa meno latineggiante e meno retorica che non sian di solito le orazioni del cinquecento, un non so che di serio e di veramente sentito, che può piacere più di certi passi troppo entusiastici del Cavalcanti.

Gli argomenti son giusti e adattissimi alla circostanza, e appunto quel « fare allusione agli uomini ed alle cose presenti, trattando degli antichi e delle passate » per cui il Polidori dice l'orazione *scandalosa*, (1) le dà un interesse vivo anche per il lettore d'oggi.

---

(1) Cfr. POLIDORI in *Arch. stor. it.*, Serie I, vol. I, nota al doc. del 6 novembre 1525, p. 339.

A proposito, colgo l'occasione per rilevare un errore del POLIDORI: egli dice nel luogo citato che il PANDOLFINI « per altro non dissimile discorso detto pochi mesi innanzi nei Gran Consiglio e tendente a impedir la riforma del Gonfaloniere Capponi aveva già corso non lieve pericolo. » Ora, nel luogo del VARCHI da lui citato (che corrisponde al cap. 21

Ma purtroppo nell'insieme quella maniera così pedante di ragionare dà un' impressione di gelo al discorso che, giustamente questa volta, il Polidori dice « procedere piuttosto col passo e con gli strascichi di un trattato e di una dissertazione scolastica che colla rapidità e l'energica scioltezza di un ragionamento oratorio ». (1) È insomma vero quello che il Varchi disse con una parola: l'orazione sembra una *filastrocca*. (2)

Si pensi però per iscusarlo che, come dice nel suo stesso discorso, il Pandolfini dovette all'ultim'ora, probabilmente per riguardi e timidezze di magistrati, cambiare parte della materia, (3) e tutta la *filastrocca* imitata da Aristotile potrebbe essere una continuazione fatta per rimedio; ciò non toglie tuttavia che in ogni modo non potesse esser più breve e meno pesante, anche nella partizione schematica troppo visibile e scolastica.

---

del libro VI) non si dice affatto che recitò un discorso nel Consiglio Grande, ma che compose « perchè Niccolò [Capponi] non fosse raffermato, una *pastocchiata* del modo del creare il Gonfaloniere, e di consenso della setta degli Adirati, mandarono Cardinale Rucellai a Lucca che segretamente stampare la facesse, il quale arrivò con ella in Firenze appunto il dì innanzi della creazione e la sparse subitamente per tutta la città. . . . . ».

E ho voluto notar questo perchè la notizia di un solenne e liberissimo discorso nel Consiglio Grande verrebbe in parte a contradire quel che ebbi occasione di osservare nel cap. II. Quanto poi al giudizio di *scandalosa* che dà all'orazione il POLIDORI, esso non fa che seguire il VARCHI, op. cit., l. VIII, cap. 8.

(1) Luogo cit., p. 395.

(2) Op. cit., Libro VIII, cap. 8.

(3) Cfr. p. 360 nel DAZZI.

Le orazioni di Giambattista Nasi e di Domenico Simoni pel '28, quelle di Lorenzo Benivieni e di Pier Vettori e la seconda del Pandolfini per il '29 non si sono conservate fino a noi, o almeno non sono state stampate finora. (1)

Invece il Dazzi ha pubblicato dal codice Magliabechiano classe VII, 1403, un' orazione di Filippo Parenti, (2) della quale però non abbiamo negli storici fiorentini nessuna notizia.

Pare dal silenzio del Varchi che nel '30 non fossero recitate orazioni: nè, in ogni modo, dal suo tranquillo procedere potrebbe credersi fosse stata questa composta in quell' anno, poco prima della caduta della repubblica.

Probabilmente, se non vogliamo ammettere che nel codice il nome del Parenti sia errato (ma non ci sarebbero questa volta, mi sembra, ragioni sufficienti per sospettarlo) essa fu scritta dal Parenti per la speranza di poterla recitare, essendo questo un onore molto ambito.

Del resto, non c' è in questo non lungo discorso niente di notevole; l' autore parla della gloria che verrà ai Fiorentini dall'esercizio delle armi e li consiglia e li conforta, un po' freddamente di solito, e nel tempo stesso qua e là un po' enfaticamente, anch' egli mostrando chiaro lo schema, senz'abili trapassi, senz'agilità, senz'eloquenza. (3)

---

(1) Il Nasi parlò anche « dinanzi a infinito popolo nella sala del Consiglio Maggiore »; orazione anche questa ignota, e orazione certo di parata sullo stesso argomento.

(2) V. a pag. 438 della sua raccolta.

(3) La poca bellezza di quest'orazione può essere addotta

Si capisce bene dai giudizî del Varchi, cui già accennammo, che nell' insieme queste orazioni non piacquero molto; ed è curioso che non piacessero per l' appunto al Varchi, il quale è autore, come vedremo, di orazioni non certo molto belle; ma forse in quell'occasione gli animi commossi dei Fiorentini sentivano che qualche cosa mancava in quei discorsi.

Certo, a distanza di tanti secoli, di tante vicende nella vita e nella letteratura, il nostro gusto questa volta è suppergiù il medesimo.

Anche per questo gruppo di discorsi. i quali sembrano, a nominarli, dover risplendere di chissà quali bellezze, non si può che ripetere quel che va detto del complesso dell' oratoria cinquecentesca: l' ingombro dell' erudizione, l' affastellamento dei vieti artificî da retori, la vuota sonorità dello stile quasi sempre egualmente elevato, prendono il campo anche là dove non mancherebbe nè sentimento forte, nè vero calore, nè favore di popolo.

CAPO VI.

L' Apologia di Lorenzino de' Medici e l' eloquenza giudiziaria

È difficile assegnare un posto preciso all' *Apologia* di Lorenzino de' Medici; (1) ma, all' ingrosso,

---

come riprova per togliere al PARENTI la paternità dell'orazione a Carlo V, così nobile e calda.

(1) È stampata nella citata raccolta del LISIO, a p. 159 sgg. Per le altre edizioni vedi ivi, p. XI sgg.

per il suo soggetto, la discolpa di un omicida, può considerarsi come un' orazione giudiziaria.

Diversa affatto nell' intendimento e nella forma da tutte le orazioni del secolo decimosesto, essa è un' opera mirabile che al Giordani e al Leopardi pareva non il più insigne, ma l' unico esempio di eloquenza che potesse vantare la prosa nostra. (1)

Lo studio dell' *Apologia* offre poi l' allettamento di uno speciale interesse, perchè essa è opera di uno degli spiriti più complessi di quel gran secolo in cui pur furono così frequenti i contrasti degli animi e della vita; ed è scritta in difesa d' un atto del quale si sono dati cosi varî giudizi che esso venne considerato da taluni come l' eroismo d' un innamorato della patria e della libertà, da altri come il frutto dell' esaltazione di un pazzo o della malvagità di un volgare assassino.

In realtà non ha nulla d' eroico l'insidia tesa da Lorenzino al duca Alessandro, attratto da lui fra il mistero della notte invernale nella sua casa di via Larga, colla lusinga d' avergli preparato una di quelle ore di lascivia, di cui non aveva sdegnato d' essergli tante volte ministro.

Non ha nulla d' eroico la sua fuga precipitosa da Firenze dopo l' uccisione e il suo presentarsi a Bologna a messer Aldobrandini che non credette o mostrò di non credere al suo affannoso racconto d' aver liberato Firenze dal tiranno e gli negò cosi rifugio, costringendolo ad andar altrove a cercare chi lo credesse e lo aiutasse, novello Caino tormen-

(1) Cfr. GIORDANI, op. cit., vol. V, p 262, nota.

tato forse già, oltre che dallo spavento, da un oscuro rimorso, pur quando avrebbe dovuto durare ancora in lui l' esaltazione del gran fatto compiuto.

Ma a Venezia Filippo Strozzi, profugo per causa d' Alessandro, credette ben facilmente al racconto della morte dell' odiato nemico, e nell'esultanza per tale notizia ne accolse in casa come un figlio l' uccisore e gli promise aiuto e protezione.

Intanto a quella casa si accorreva come in pellegrinaggio ad onorare l'eroe che Benedetto Varchi e Girolamo Borgia cantavano nei loro versi e Iacopo Nardi abbracciava piangendo e Iacopo Sansovino pensava d' immortalare con una statua. (1)

A Firenze invece il popolo infuriava contro l' assassino e correva ad abbatterne la casa, eleggendo a suo signore Cosimo, il cugino da lui invidiato ed abborrito: questo il frutto del suo delitto contro la tirannide. (2)

Lorenzino ne fu sorpreso e sgomento. Egli aveva ucciso senza proporsi un piano politico ben determinato ed ora, disperato perchè Filippo Strozzi tardava a mettersi a capo dei fuorusciti per tentar di prendere Firenze, seguitava ad agire nell' incertezza, consigliando, sobillando, tergiversando, incapace per sè stesso d' una risoluzione decisa ed energica.

E a poco a poco anche le lodi de' suoi partigiani si fecero meno concordi: qualche tenue voce di biasimo si cominciò a sentire e divenne sempre più forte, ed egli provò il bisogno di difendere la sua

(1) Cfr. Ferrai, op. cit., pag. 253.
(2) Ivi, p. 260 sg.

condotta dopo il delitto, la quale si riteneva poco giudiziosa e pusillanime. (1)

Ed eccolo fuggire da Venezia chè anche là minacciava la sua vita una taglia degli Otto di Balia, (2) e ripararsi sulla riva del Bosforo presso l' imperatore Solimano, che, mentre Filippo Strozzi e i suoi compagni cadevano prigionieri a Montemurlo nell' ultimo, vano tentativo di rendere a Firenze la sua indipendenza, accarezzava la sfrenata ambizione di lui coll' insignirlo di una onorificenza. (3)

Qualche mese dopo egli passava in Francia ed otteneva asilo alla corte di Franceso I, mentre i fuorusciti che tanto lo avevano levato a cielo, ed ora nelle ardite e sfortunate loro gesta non lo avevano avuto compagno nemmen col consiglio, mormoravano di lui e lo schernivano, obliandolo a poco a poco come vile ed inetto.

Così, nel volger di pochi mesi, egli passava presso gli stessi suoi compagni di partito dalla gloria al biasimo, dal biasimo all' oscurità.

Ma di lui non dovevano dimenticarsi i Medici e i loro seguaci, che lo sapevano accanito nell' odio e temevano che informasse e consigliasse gli Strozzi ai loro danni. A Cosimo veniva suggerita fin dal 1540

---

(1) Ivi, p. 269: si difese in una lettera all'amico d'infanzia Francesco di Raffaello de' Medici che, dice il Ferrai, « *preannunzia l' Apologia.* » Essa si trova ristampata dal Ferrai stesso nell' Appendice I, doc. V. La ristampa anche il Lisio, op. cit., p. 152 sgg.

(2) Ferrai, op. cit., p. 270.

(3) Ivi, p. 273.

dall' Imperatore e dal vicerè di Napoli l' uccisione di *Lorenzo traditore*, se egli volesse vivere in piena sicurezza, (1) consiglio che doveva avere la sua esecuzione otto anni dopo per mano degli sgherri medicei in Venezia che, quando il suo soggiorno in Francia, dopo la pace di Crespy, per la cresciuta autorità di Caterina de' Medici, sposa ad Enrico II, era divenuto inutile e pericoloso, gli fu asilo sicuro e lieto forse più che alcun altro.

Così finiva miseramente di ferro chi di ferro aveva ucciso, e di lui, tanto variamente giudicato anche in vita, si seguitava a fare diverso giudizio dai molti che ebbero ad occuparsene, storici, critici, artisti, mentre il popolo, che non l'aveva mai avuto in simpatia, lo condannava collo scherno e ne faceva argomento d' un suo dettato, « esser come Lorenzino, che non lo volle nè Dio nè il diavolo ».

Ai giorni nostri il Martini ne fece una vittima del classicismo, (2) il Borgognoni un pazzo; (3) ma ormai mi sembra che siamo sulla via più giusta, considerando che non una sola passione lo spinse al delitto, non un unico intento egli si propose, ma una folla di passioni agitarono l' anima sua e ne guidarono la mano omicida. (4)

---

(1) Cfr. Ferrai, op. cit., p. 305.

(2) Ferruccio Martini, *Lorenzino de' Medici e il tirannicidio nel rinascimento*. Firenze, 1882.

(3) Borgognoni. *Studi di lettaratura storica*, Bologna, 1891, p. 1-158.

(4) Ferrai, op. cit., Lisio, op. cit., p. 133 sgg. e Gauthiez, *Lorenzaccio*, Parigi, 1904.

Ed invero, seguendone passo per passo la vita, l'enigma si spiega in gran parte.

La natura gli aveva dato un grande ingegno disposto alla riflessione, all' investigazione e alla satira, un animo desideroso all' eccesso di potenza e di gloria.

Tutta l'ambizione delle due famiglie da cui discendeva, i Medici e i Soderini, gli era passata nel sangue; ed invece, fin dalla prima giovinezza, egli dovè aver rintuzzate le sue grandi aspirazioni.

Povero e debole anche di corpo, si trovò sempre insieme coi giovani parenti felici per ricchezza e potenza, e seli vide preferiti in ogni momento della vita, come quando, avido già d'un principato, aspirò alle nozze di Giulia Varano, da cui avrebbe avuto in dote il ducato di Camerino, e la vide invece concessa a suo cugino Cosimo.

Così, mentre desiderava e ricercava la protezione del pontefice Clemente VII, fu poposto ad Alessandro, e tal furore dovè provare allora contro il papa che noi ci spieghiamo benissimo come, per la smania di fargli dispetto e nello stesso tempo per il violento desiderio di affermarsi con qualche opera grande, si lasciasse andare una notte, esaltato non meno delle reminiscenze classiche che dal vino, a quella mutilazione di statue a Roma che gli attirò addosso tanti sdegni e anche tanta retorica di rimproveri. (1)

E quando, per non aver più altro in che sperare,

(1) Una fiera orazione recitò in quell'occasione contro di lui il Molza nell'Accademia romana. Cfr. Ferrai, op. cit., p. 102.

dovè adattarsi per vivere ad esser l'ombra dell'odiato Alessandro, ormai duca di Firenze, quanto rancore non dovè ogni giorno aggiungersi al vecchio rancore nell'anima sua, quanta nuova invidia per quella nuova potenza?

Ogni sua più trista passione se ne acuì e non vi fu bassezza a cui egli non si piegasse, mezzano e spia del duca e pur connivente nello stesso tempo coi fuorusciti, suo compagno nelle orgie sfrenate, che pur lo dovevano spesso disgustare, amante come si mostrava talvolta della solitudine e della riflessione, tanto da esserne chiamato *il filosofo*.

Alessandro era un tiranno e gli atti di tirannide di lui, odiato, inasprivano sempre più Lorenzino, che forse al suo posto avrebbe fatto lo stesso.

Alessandro era un libertino e anche nella famiglia di Lorenzino volle portare il veleno della sua corruzione, e probabilmente non solo contro la zia Caterina Ginori, ma anche contro la sorella di lui, Maddalena; (1) ed egli dovette tremarne, egli che adorava le sorelle e la madre e serbò sempre intatti questi affetti fra le rovine dell'anima, raggi di luce nelle tenebre insieme con quell'amore per la dolce veneziana, fior di bellezza e di poesia, che riempì gli ultimi anni della sua vita.

Alessandro era rozzo, brutale, volgare, ma Lorenzino doveva far tacere il disgusto della sua anima raffinata ed aristocratica per piegarsi da parassita ai capricci del cugino, dal quale, dopo i rovesci di

---

(1) Cfr. Ferrai, op. cit., p. 162.

fortuna che avevano colpito la sua famiglia, gli venivano gli unici mezzi per sostentare la vita.

Intanto l'amico suo di gioventù, Filippo Strozzi, era fuoruscito ed aveva ragione d'odio contro il duca, oltre che per pubbliche, anche per private offese; certo anche da lui Lorenzino avrà ricevuto nuovo incitamento nel suo acerbo rancore. (1)

Spinto da tutte queste cause, illuso dal pensiero di gloria d'essere un rivendicatore della libertà, persuaso dalle dottrine della società cortigiana del suo tempo, la quale ammetteva e giustificava la vendetta pubblica e privata, ma più specialmente tormentato nell'anima dalla vita di abbiezione che la sua debolezza lo costringeva a condurre, egli uccise e quell'uccisione dovè sembrargli la liberazion morale di sè stesso.

Ma noi abbiamo veduto che, per il suo contegno dopo il delitto, ebbe, calmatasi la foga delle prime, entusiastiche lodi, disapprovazioni ed accuse, e abbiamo veduto che sentì il bisogno di scolparsi con una lettera a Francesco di Raffaello de' Medici.

Più tardi, commosso dai biasimi sempre crescenti e forse non meno che dalle voci altrui dalla voce di quella sua coscienza che dovè tormentarlo sempre con oscuri rimorsi nella misera vita, egli volle discolparsi ancora e cogli altri e con sè stesso e scrivendo come difesa politica la sua *Apologia*, e cercando di salvare la sua onorabilità col diffondere

(1) Il Lisio (op. cit., p. 135) suppone non senza apparenza di verità che vi fosse tra Lorenzino e gli Strozzi una vera e propria congiura contro il duca Alessandro.

alla corte francese l'opinione che la sua mano fosse stata mossa a colpire il duca dalla necessità di sventare le insidie tese alla sorella sua Maddalena.

Così Lorenzino ingigantiva un'ombra di sospetto che poteva aver avuta; parendogli di non essersi abbastanza efficacemente difeso coll'*Apologia*, faceva passare in seconda linea il delitto politico, mostrandosi come vendicatore dell'onor familiare. (1)

L'*Apologia* fu scritta certamente in Francia, dopo che Lorenzino aveva potuto riprendere nel Collegio Reale gli studî classici tanto amati, dove forse, scrive mirabilmente il Ferrai « fresco ancora di quel bagno salutare che l'onda demostenica apprestava ai suoi squisiti sensi, lontano dagli uomini e dalla realtà viva del mondo, ripensò ai proprî casi, e nella rinnovata esaltazione di un odio che gli sembrava aver avuto a comune coi grandi dell'antichità, trasfigurò tanto sè stesso che la fede degli altri divenne la sua ». (2)

Unico scopo al suo delitto egli mostra nell'*Apologia* la liberazione della patria dal tiranno e riesce così perfettamente a metterci nell'animo quella convinzione che era in lui, esagerata e travisata, ma in fondo sincera, che non possiamo che ammirare quel capolavoro d'eloquenza, senza riflettere se i suoi argomenti alterano la verità o le sono addirittura contrarî.

Non ci fermeremo dunque a considerare se egli mentiva quando affermava di non essere mai stato

---

(1) Cfr. Ferrai, op. cit., p. 255.
(2) Ivi, p. 295.

servo del duca per non aver mai avuto alcuno stipendio da lui, (1) e quando l'accusava di avere uccisa la madre, (2) e quando parlava di ciò che s'era proposto di fare, e non aveva potuto, dopo l'uccisione del duca. (3)

Non osserveremo se sia un po' troppo cavilloso il suo ragionamento nel dimostrare che il duca non si fidò di lui perchè non si fidò di nessuno, non avendo mai amato nessuno, e che egli perciò e per non essergli stato in realtà nè parente nè servitore potè ucciderlo.

È forse necessario che un'orazione, specialmente giudiziaria, non dica che cose scrupolosamente vere perchè la possiamo dir bella?

Non dovettero gli avvocati di tutti i tempi ricorrere talvolta a finzioni e a cavilli, senza che venisse menomata da ciò l'arte delle loro arringhe?

Il fine dell'eloquenza è di persuadere e Lorenzino vi riesce in modo mirabile; trascinati dal suo ragionamento così logico, così incisivo, noi dimentichiamo il valore delle sue argomentazioni e pensiamo e sentiamo ciò ch'egli vuole.

Quanto alla forma poi, l'*Apologia* è così largamente conosciuta e ammirata che mi sembra inutile dilungarmi.

È sempre bella la forma quando nasce insieme col pensiero, derivata da esso, con esso stretta in modo che non si possa cambiare una parola, senza che si perda qualche sfumatura del concetto.

---

(1) Cfr. *Apologia* in Lisio, op. cit., p. 167.
(2) Ivi, p. 171.
(3) Ivi, p. 175 e sgg.

Lorenzino poi aveva studiato profondamente, oltre i classici, il Machiavelli, grande maestro di stile; era fiorentino; si trovava così ad esser padrone d'una lingua viva nel tempo stesso e ricca, semplice e nobile.

Infatti il suo periodare è sciolto, libero, vario, il suo stile agile, pronto, efficace; ora fluente in un impeto spontaneo di parole, ora arditamente conciso, ora pieno di una sottile ironia.

La partizione schematica del discorso è corretta ma nascosta, naturale, come necessaria alla materia; il calore della difesa è intrinseco al pensiero, nè ha bisogno di palesarsi in esclamazioni e interrogazioni, delle quali è notevole l'assenza.

Niente dunque di retorico: è l'*Apologia* una vera scrittura classica, nel più nobile senso della parola, di quel classicismo che è innato nelle menti latine, che si rafforza cogli studi, ma non degenera in vuota accademia.

*
* *

Di vere orazioni giudiziarie ho già avvertito che si ha nel secolo decimosesto una scarsità straordinaria. Io non ho trovato a stampa che quelle del Badoaro, (1) una del Commenduno, una d' autore incerto e gli abbozzi dello Speroni.

Le orazioni del Badoaro sono e tutte cinque in materia civile, condotte per quel che riguarda gli

(1) Op. cit.

argomenti assai destramente, da esperto avvocato, ma quanto alla forma prolisse, manierate, secentistiche, goffe.

Eppure egli scriveva nella lettera di dedica al cardinale Montalto (datata 6 luglio 1590) che questi *arringhi* erano usciti dalla *miglior parte* di sè stesso

L'orazione di Lorenzo Commenduno (1) è invece in materia criminale: fu detta a Padova davanti al podestà Marcantonio Grimani in difesa di alcuni studenti di Padova che, secondo un curioso e barbaro uso della città, che permetteva di far privati prigionieri quelli che fossero di opposto parere nella creazione del Rettor dello Studio, entrati in casa di un Francese, ed essendosi questo, non pratico e impaurito, difeso anche colle armi, lo uccisero insieme con due servitori.

In questa la forma è più semplice, benchè non bella; ma è fiacca l'argomentazione. È interessante anzi veder quali fossero gli argomenti della difesa primo che gli omicidi avevan commesso il delitto per improvviso furore, e fin qui va bene; ma poi aggiunge che essi van perdonati e perchè sarebbe male far piangere tante famiglie italiane per la sola ragione che ne piange una *oltramontana* e perchè essi dopo l'uccisione si rifugiarono in luogo consacrato e son quindi sotto la protezione di Cristo.

Ben più serie sono le arringhe dello Speroni: già accennai a quella per le figliole contro Roberto Pa-

(1) In SANSOVINO, p. 347 sgg. Si trova anche nelle *Prose toscane,* tomo II, fra le giudiziarie, insieme con altre, finte, del LOLLIO e del TOLOMEI.

pafava, ma essa ora non esiste, almeno a stampa; ne restano invece una per la casa del Petrarca, che voleva si conservasse e non fu conservata, quattro per messer Paolo de' Conti, che era accusato d'omicidio e che salvò. (1)

Altre volte non poche dovè parlar lo Speroni come avvocato.

« In Venezia singolarmente » dice la biografia di Marco Forcellini (p. XXIV) « accadde più d'una volta che parlando egli al Consiglio o alle Quarantie, si videro tutti voti di giudici i tribunali, tutti gli uffici, come ne' dì solenni, serrati, accorrendo ad udirlo con incredibile concorso gli uomini di tutti gli ordini e condizioni ».

Non si ha però altro di lui in tal genere.

Del resto, anche delle arringhe per la casa del Petrarca e per Paolo dei Conti non abbiamo il testo perfetto, ma una specie di brutta copia, o meglio, di appunti che dovran servire all'oratore: gli argomenti ci son tutti e qua e là ci sono anche dei periodi ben formati, ma altri son tronchi, come di chi scrive solo per fermare il pensiero; e vi son poi le congiunzioni latine, *etiam, item*, come si usava allora nelle scritture familiari.

Non si può quindi giudicar della forma, che pur tuttavia è lecito immaginare non sia stata dissimile da quella delle altre orazioni dello Speroni.

L'orazione che si dice recitata da un *Incerto Autore* nel 1548 al re Ferdinando I d'Austria in difesa di un Mattia Hovero, che si era reso colpevole a

(1) V. nella citata ediz. delle *Opere*, tomo V. p. 559 sgg.

Vienna d'omicidio per difendere un amico, non manca d'efficacia negli argomenti, ma è infinitamente diluita e piena d'adulazione e di retorica. (1) Ed è poi, certamente, una traduzione, nè possiamo stabilire quanto sia fedele.

Non è poi vera orazione giudiziaria quella che Giulio Cammillo Delminio scrisse per Cosimo Pallavicino, il quale la recitò al re Francesco I per ottener la liberazione del fratello, perchè egli non discolpa l'accusato, ma supplica il re a perdonarlo, adducendo come argomento (e vi si noti la ributtante adulazione, trattandosi non già di pagani che facilmente avvicinavano gli dei ai mortali e i mortali agli dei, ma di cristiani) che la giustizia è propria degli uomini, la misericordia propria di Dio, che il monarca deve e può imitare. (2)

Quanto poi a qualche altro discorso di genere giudiziale che si possa trovare nelle raccolte del cinquecento, non si tratta, come vedremo, che di esercitazioni retoriche.

---

(1) V. nella raccolta del SANSOVINO, p. 331 sgg.

(2) In SANSOVINO, p. 213 sgg. Anche questa orazione del resto dev'essere stata in origine in latino, perchè il Delminio parlava in Francia, e anche l'accenno che il fratello non aveva potuto farsi intendere perchè non poteva parlare se non in italiano c' indurrebbe a crederlo.

Cosí per il conseguente discorso di ringraziamento (SANSOVINO, p. 218 sgg.) al re per l' ottenuta liberazione.

CAPO VII.

Orazioni laudative.

La vera grande fioritura di eloquenza nel secolo XVI è delle orazioni dimostrative, anzi si può dir delle landative, perchè dell' opposto genere che dette nel quattrocento le invettive famose or non abbiamo più esempî, ch' io sappia. (1) Nè tal fioritura ci deve meravigliare, dopo che abbiamo veduto la mancanza di vere occasioni per gli altri due generi d' eloquenza e nel tempo stesso abbiamo appreso dal gran numero delle retoriche quanto fosse generale la smania del parlare in pubblico.

È la laudativa in generale la più misera forma di oratoria, ma è pur quella per cui non vengono mai a mancare le occasioni.

S' è veduto che nel quattrocento vi erano discorsi in lode di nobili sposi, di illustri defunti, che erano laudative anche molte orazioni che avevano parvenza politica, quelle cioè fatte per elezioni di principi e di papi, per la consegna di pubblici magistrati, per altre circostanze di maggiore o minore importanza, per le quali convenisse rallegrarsi. Nel secolo seguente non c' è molta differenza in questi usi. Per esempio quella cerimonia per la consegna del bastone del comando al capitano della repub-

(1) Le polemiche letterarie del cinquecento (p. e. quella famosa del CASTELVETRO col CARO) non hanno nessun forma oratoria.

blica fiorentina, di cui ho già parlato, è, come vedemmo, del 1515. (1)

Per una solennità simile è un'orazione di Niccolò Machiavelli, di cui non possiamo dire a che magistrato sia rivolta, nè se venne recitata; probabilmente è un semplice esercizio letterario e appartiene, come annota il Polidori, alla gioventù dell'autore. (2)

È diversa da tutte le orazioni di simil genere per la sua brevità; tratta, dopo un esordio assai conciso, in cui l'autore scusa la sua inesperienza, della giustizia « per sodisfare a questa cerimonia e antica consuetudine », e della giustizia fa le lodi con argomenti tratti dalla mitologia, dalla storia e dalla poesia.

Benchè non abbia in sè nulla di specialmente bello, questa concisa e garbata orazioncina potrebb'essere un modello del genere.

Fra le orazioni fatte per circostanze simili è famosa quella che Sperone Speroni recitò in lode di Iacopo Cornaro, quando questi lasciava l'ufficio di capitano di Padova. (3)

Pronunziata l'anno 1536 « in piazza », com'egli stesso scrive rivendicandola a sè, (4) essa ha il so-

---

(1) V. pag. 30.

(2) V. a pag. 412 sgg. delle *Opere Minori* del MACHIAVELLI, ed. cit.

(3) È nella raccolta cit. del DAZZI, a pag. 154 sgg. V. per le sue ediz. ivi, p. XXIX sg.

(4) Il DAZZI, a p. XXIX, riporta un passo d'una lettera in cui lo SPERONI si lagna col MOCENIGO d'un tiro fatto a lui e al NAVAGERO dal SANSOVINO, il quale, non avendo avuto da

lito difetto di tutte le orazioni dello Speroni, di una stucchevole, continua esagerazione retorica; è tutta un'iperbole, un susseguirsi di lodi a tutto e a tutti, che si precipita come un torrente. Ed io vorrei appunto paragonar quest'eloquenza a un torrente rigonfio, che non ha altra bellezza, se non del transitorio accavallarsi delle onde fangose.

Simile in tutto un'altra sua orazione, che ebbe origine dalla stessa, precisa circostanza, cioè dalla partenza di un altro capitano di Padova, che era per l'appunto Girolamo Cornaro, fratello di Jacopo; ma questa non fu terminata. (1)

È dello stesso stampo, ma forse ancora più retorica, ancora men sopportabile per l'adulazione, da cui egli pure dice di guardarsi, (2) una per l'elezione del Doge Luigi Mocenigo; solo le danno un certo interesse alcuni accenni alla vita pubblica della società veneziana.

Ma per Dogi nuovi eletti abbiamo nientemeno che un'intera raccolta del Sansovino, (3) il quale

---

loro il permesso d'inserire le loro orazioni nella sua raccolta ne aveva stampata una del NAVAGERO e due dello SPERONI col nome d'*Incerto*.

(1) È nell'ediz. cit. delle *Opere* dello SPERONI, t. III.

(2) Ivi, a p. 237 dice « perciocchè ogni menzogna per sua natura ovunque detta ed udita sia è vanità vergognosa e detta al principe dal vassallo come oratore d'una città meritamente può esser detta adulazione temeraria e prosunzione, dal qual peccato sempre ho guardato la lingua mia, però fia bene che distinguendomi nel parlare, tutto esser vero quanto ho proposto a parte a parte si manifesti ».

(3) *Delle orazioni recitate ai principi di Venezia nella loro creatione* etc., raccolte per FRANCESCO SANSOVINO, Venezia, 1562.

del resto di tali orazioni ne aveva già inserite alcune nella sua raccolta generale.

È questa speciale raccolta divisa in due parti, di cui la prima contiene le orazioni in volgare, la seconda quelle in latino, che l'editore saggiamente, sebbene per il falso principio che il latino è più adatto all' eloquenza che l' italiano, (1) non volle tradurre: appare da questa divisione che il pronunziare l'orazione laudativa in latino o in italiano era indifferente; però le italiane qui sono in maggior numero. (2)

Benchè di autori diversi, oscuri tutti meno il Trissino, che fu il primo, sembra, a parlare al Doge in italiano, nell'elezione di Andrea Gritti (20 aprile 1523), (3) queste orazioni hanno tutte stretta somiglianza per l' argomentazione e per la forma.

Può servire appunto quella del Trissino a darne un' idea. Dopo un proemio, in cui loda l'opportunità di quella cerimonia, egli comincia a parlare dei meriti di Venezia, diffondendosi a questo proposito sulle tre differenti specie di repubblica, Vasilia (Βασιλεῖα), Aristocrazia e Democrazia, e lodando, ben s'intende, come ottimo il governo della Serenissima; passa poi a encomiare le virtù della famiglia Gritti, e quindi fa la storia particolare, molto esagerata, delle imprese del nuove Doge.

---

(1) Questo per l'eloquenza nostra, del resto, è giusto in parte perchè nella lingua latina scompariscono certi difetti di stile che si hanno nella volgare.

(2) Quasi il doppio, 19, mentre le latine sono 10.

(3) Quest'orazione si trova anche stampata a sè: *Oratione al serenissimo principe di Venetia Andrea Gritti*, Roma, 1524. È anche nella raccolta principale del SANSOVINO a. c. 155 r sgg. dell' ediz. del 1575.

In ultimo accenna alla gioia di Vicenza, di cui è oratore, e raccomanda la sua città che descrive con garbo. La forma non è a dir vero troppo retorica, ma certo ha tutti i caratteri di una molto solenne prosa oratoria.

Così suppergiù le altre orazioni, delle quali è da notar soltanto che sono nel complesso molto meno sobrie di quella del Trissino, che superano di gran lunga in retoricume. Basti un esempio: Paolo Novello, ambasciatore di Belluno al doge Trevisan, così manifestava l'allegria della sua patria: « Nè pur sol la città sola è lieta, ma etiamdo il tutto d'ogn' intorno et che più dirò io? in sin quelle ombrose valli non so più che nuovo risuonano: quei fiumi più soavemente assai mormorano et quegli orridi monti par che a forza più si ergano, mostrando i loro gioghi infin qui, per vedervi, per riverirvi, per honorarvi ». (1)

Le orazioni di tal genere del resto dovevano esser sommamente onorifiche per chi le recitava, onde si hanno curiosi esempî della smania che molti avevano d'essere scelti a tale incarico. Ne vedremo fra poco uno per le orazioni funebri; per quelle in circostanza d'elezioni di principi è notevole ciò che

---

(1) Pag. 29. Tutta di orazioni latine è un' altra simile raccolta: *Orationes clarorum hominum vel honoris officiique causa, vel in funere de virtutibus eorum habitae,* Coloniae, 1560. Il Brunet cita: *Orationes clarorum hominum ad principes,* Venetiis, 1559. Non ho potuto verificare se sia una prima edizione della stessa raccolta. Altre raccolte di tal genere non ho trovate; vi son però molte orazioni latine staccate; ma di quelle latine non ho creduto di dovermi occupare.

dice Leonardo Salviati in una sua « *intorno all' incoronazione del serenissimo Cosimo de' Medici, allo Illustrissimo Signore Jacopo Sesto d'Aragona, d'Appiano, signor di Piombino* .... » (1)

« Questa nuova grandezza onde Cosimo de' Medici di Duca di Firenze e di Siena è a Gran Duca di Toscana stato prossimamente esaltato, come niuno ha di me entro al petto ricevuta con letizia maggiore, così a niuno è ella già molti giorni stata più di noia ragione. Perciocchè, sentendo io che tutti gli altri, non pur suoi famigliari e servidori e vassalli, ma quasi tutti gli uomini e tutti i popoli e tutte le provincie, e con pubblica festa e con privata allegrezza segno ne dimostrano, quasi a me solo in fra gli altri ciascuna via e ogni occasione veggendo chiusa onde farlo, ne sono già molti giorni in gravissima ansietà e afflizione d'animo fino a ora dimorato. Alla qual noia non potendo io nè resistere più lungamente, nè uscita più convenevole aprire, alla forza e all'empito della soverchia gioia sono stato costretto finalmente a dar luogo, e non potendo altramente, con la lingua manifestarla ».

Si facevano poi anche orazioni in lode di città; così di Venezia il Della Casa (2) e Giason de Nores. (3)

---

(1) *Orazioni* del cav. LEONARDO SALVIATI, Milano, 1810, p. 159 sg. (*Opere*, vol I.)

(2) V. ediz. cit., delle *Opere*, tomo III, p. 403 sgg. Però l'orazione non è finita.

(3) *Panegirico di* GIASON DE NORES *in laude della Repubblica di Venezia*. Padova, 1590.

Ma ancora più numerose sono le orazioni funebri; ed è naturale, quando si pensi che la morte è purtroppo più frequente occasione che non sian le pubbliche o private allegrezze. Gli elogi funebri, scritti indifferentemente in latino o in italiano, ma più spesso in itatiano, (1) si recitavano in tempi e in luoghi varî: nel momento dei funerali o in cerimonie posteriori, in chiesa o nella sede di qualche confraternita o anche in qualche pubblica piazza o in qualche accademia, a cui il morto avesse appartenuto, oppure s' inviavano in forma di lettere consolatorie ai parenti del defunto.

Era quasi impossibile trovar qualche cosa di nuovo da dire su un argomento sempre eguale. Poteva essere questione di maggiore efficacia di stile nel rivestire i soliti concetti: il dolore per la disgrazia accaduta, la necessità di rassegnarvisi come a fatto naturale e inevitabile, i meriti dell'estinto e della famiglia. Il più delle volte, come già vedemmo nelle orazioni funebri umanistiche, l'oratore parla nell'esordio del dolor proprio e del dolore comune e lamenta l'incapacità sua a trattare le alte virtù di colui che si piange; spesso, specie nelle consolatorie, dice d' aver aspettato, prima di parlare, che sia passato il tempo necessario per mitigare l'ango-

---

(1) Anche quelle pronunziate in latino venivano poi frequentemente tradotte subito in italiano; abbiamo per esempio l'*Orazione di* GIOV. BATT. ADRIANI *fatta in latino alle esequie di Cosimo de' Medici granduca di Toscana e tradotta in toscano da Marcello Adriani suo figliuolo.* Firenze, 1574. Tutte le orazioni funebri dell'ADRIANI sono originariamente in latino.

scia a cui egli ora vuol recare conforto. Ma son possibili i conforti? E non è indizio di poca delicatezza d'animo voler far tacere il dolore dovuto all'affetto o all'ammirazione per l'estinto? No; è ragionevole, è necessario porre un freno al dolore, se pur non si potrà farlo tacere del tutto.

Spessissimo poi, quando si vuol fare maggior pompa d'erudizione, si comincia col lodare l'antico costume dei pagani di piangere pubblicamente le morti dei parenti, degli amici, degli uomini illustri.

Lo schema retorico è, come sempre, ben osservato, ma nascosto in taluni, in altri più scoperto.

Lo Speroni fu in gran rinomanza anche come oratore funebre; dice Giason De Nores che senza di lui il duca Guidobaldo d'Urbino non pensò mai di celebrare nè le feste nè le esequie di casa sua. (1) Infatti, fra gli altri suoi elogi funebri, ne abbiamo uno recitato nel 1547 nella Cattedrale di Urbino per Giulia Varano, la duchessa, morta a ventidue anni. (2) Vediamo come l'eccellente oratore si commoveva per tal morte veramente pietosa, quali pensieri, quali sentimenti gli suggeriva il compianto di quella vita troncata nel suo fiore.

Comincia col solito luogo comune che ad ogni buon oratore sarebbe difficile uguagliare colle parole la virtù e la gloria dell'illustre defunta; ma, siccome è sempre meglio dir poco delle lodi di lei che

---

(1) V. tomo I. delle *Opere* dello SPERONI, pag. XXXI.

(2) È nel tomo III dell'ed. cit. delle *Opere*. Nella raccolta del SANSOVINO, ed. 1741, si trova a. p. 122 sgg. col nome d' *Incerto*.

[illegible] sarà [illegible] nella purezza del suo [illegible]. « La [illegible] di quella parte delle sue [illegible] i suoi principii [illegible] quale [illegible] questa il nostro Signore [illegible] sangue nuova radice nella sua nuova generazione [illegible] e disciplina. Per il quale si [illegible] e [illegible] »

[illegible] nella [illegible] [illegible] [illegible]

fiche, e riporta i lunghi discorsi di lei al marito e alla madre, facendola ragionare della sua prossima fine con molto garbo, ma in modo affatto sconveniente a una moribonda. Una lunghissima ricapitolazione delle lodi di lei ed un'esortazione allo sposo di por freno al dolore per amore di lei che lo conforta dal cielo ad un altro matrimonio (lo Speroni non faceva che accennare ad un fatto che stava per compiersi) chiudono il prolisso discorso.

L'ultima parte è forse un po' più viva; ma quanta freddezza in tutta l'orazione; come scomparisce in questo dilagar di ragionamenti la figura della duchessa, strappata nel primo fiorir di giovinezza alla vita e alla gioia!

Mi sono fermata così a lungo su questo elogio funebre dello Speroni perchè appartiene ad un autore molto celebrato e perchè può servire come di tipo.

Le regole di tali discorsi si possono trovar riassunte in un *Ragionamento didascalico* di Francesco Bonciani, *Sulla maniera di fare le orazioni funerali.* (1) Dopo un dotto esordio sull'uso delle orazioni funebri dell'antichità, il Bonciani comincia col parlar delle cause *universali* e *comuni* per cui si lodano gli uomini: il genere, l'istituzione della vita, le azioni; e di ciascuna dice diffusamente, insegnando perfino come si deve lodar la patria del morto, secondo che è interna in un continente o lungo il mare o in un'isola.

---

(1) Pubblic. per cura del canonico Moreni. Firenze, 1824 — Il *ragionamento* fu letto nell' Accademia fiorentina degli Alterati. V. prefaz. del Moreni, p. XI.

Bisogna insomma far gli elogi « facendosi dalla patria, dipoi venendo alla famiglia, poscia alla nascita e all'educazione e agli studî e quindi trapassare alle cose fatte ». (1) Poichè gli *encomî* possono essere *illustri, infami, ambigui* e *fuor dell'opinione*, l'oratore funebre deve guardare che il suo encomio sia illustre, tanto chè, se l'estinto da lodarsi nacque in un oscuro borgo, « potrà l'oratore ragionarne come natio della città, nel cui distretto è detto borgo », o almeno potrà far le lodi della regione. (2) Il Bonciani consiglia la comparazione dei personaggi e dei fatti con altri antichi famosi, purchè onorevoli, se no non ne vien fama al lodato « non essendo degno di laude il superare in bontà le persone infami » ; (3) non sian però personaggi e fatti troppo superiori. Necessario poi è muover gli affetti, senza esagerazione, e cercar di consolare. Quanto allo stile, esso deve essere magnifico, però « nelle descrizioni di paesi deesi usare lo stile ornato, e nel muover gli affetti il piano, semplice e schietto ». (4) E, sebbene dica che si dovrebbe « mettere ogni cura per innalzare tutto quello che l' oratore narrerà », pure biasima l'iperbole (5) e di Lorenzo Salviati, oratore in morte di Benedetto Varchi, dice che « sforzandosi egli troppo di lodarlo, lo fa in un certo modo ridicolo, mettendogli addosso una veste da giganti ». (6)

(1) Pag. 35.
(2) Pag. 41.
(3) Pag. 55.
(4) Pag. 71.
(5) Pagg. 49 e 51
(6) Pag. 52.

Nell' insieme, una serie di regole minuziose e pedantesche, in fondo però giudiziose; ma altra cosa è sempre stata dettar norme, altra far opera d'arte. Abbiamo infatti del Bonciani un' orazione funerale per G. B. Adriani, che è passo per passo ligia a questi precetti, fredda, monotona, pesante nonostante una certa sobrietà e serietà che potrebbero farla parere migliore di molte altre. (1)

Noi scorriamo queste numerosissime orazioni e in tutte troviamo le stesse forme e lo stesso vuoto, si parli d'un principe o d' un privato.

Commemorare un privato appariva cosa più difficile per la minore importanza della sua vita; e questa difficoltà veniva bene espressa da Filippo Sassetti in una lettera al Bonciani che mi piace riferire perchè mostra come in fondo in fondo anche nel cinquecento certi difetti si comprendessero e si biasimassero. « Io sono stato di parere » scrive il Sassetti a proposito appunto dell'orazione del Bonciani, « che sia difficile materia a lodare un uomo privato, e la ragione è questa, che noi abbiamo stordito gli orecchi alle cose di quegli imperatori e pontefici e granduchi, le quali, con tutto l'essere loro grande, sono sempre aggrandite e recate molte volte allo smoderamento. Accompagnansi queste con lo stilo grande e sonoro, talchè ogni cosa strepe e rimbomba, e quando poi si viene a trattare

---

(1) Fu recitata il 15 giugno 1579 nella chiesa della Madonna de' Ricci. V. in *Prose fiorentine*, 1730, P. I, Vol. III, p. 27.

delle cose piane e che non hanno il contorno tragico, ognuno non ne rimane sodisfatto ». (1)

Che solennissime fossero e dovessero essere le orazioni funebri dei principi si deduce anche dalla solennità della pompa. Il corpo di Cosimo de' Medici, morto il 21 Aprile 1574, fu trasportato nella sagrestia di S. Lorenzo, dove « riposto in una cassa coperta di velluto nero, con le solite croci rosse e oro, dicendosegli di contino messe e orazioni infinite, fu serbato infino al diciassettesimo giorno di Maggio, acciocchè con ordinata pompa se gli potessero celebrare esequie degne e convenienti a tanti meriti e a tanta grandezza ». (2)

Il giorno poi dell' esequie sfilava per la città un lunghissimo corteo di nobilissime persone, con a capo sei trombetti della città « tutti col loro abito rosso, ma con berrette e trombe velate, senza sonare » e in mezzo perfino sei cavalli appartenuti al morto tutti abbrunati e adorni di piume. All'uscir dal palazzo Mediceo parlò, in latino, G. B. Adriani; in chiesa Pier Vittori.

Onore ambitissimo dunque questo di parlare in pompe di tal genere.

A Venezia Bartolomeo Spatafora di Moncata, appena saputo della morte del Doge Marcantonio Trevisan, chiede di far lui l' elogio funebre, ma il posto

---

(1) *Lettere edite e inedite di Filippo Sassetti* raccolte e annotate da Ettore Marcucci, Firenze, Le Monnier, 1855, p. 137, Lettera XLVI.

(2) *Descritione della pompa funerale fatta nell'esequie del Seren.mo Cosimo de' Medici gran Duca di Toscana* etc. Firenze, 1574

è bell'e preso; s'immagina, benchè egli non ne parli, la sua stizza. Non importa; trova il rimedio: scriverà lo stesso il suo elogio, anzi con questo guadagno che, non dovendo recitarlo, si rispiarmierà la fatica di scriverlo in latino (il latino doveva pur sempre esser segno di maggiore nobiltà), e lo comporrà a molto maggiore agio in volgare. (1)

In tutte le orazioni funebri troviamo freddezza e schematismo e tale somiglianza che è ben difficile discernere le caratteristiche dei varî autori; c'è bensì qualche differenza di stile: noioso per disquisizioni scolastiche il Varchi, monotono l'Ammirato, esagerato e pieno di concettini il Tasso, gonfii lo Speroni, il Lollio, spesso il Salviati, benchè abbia talvolta accenti di naturale calore, gonfio specialmente nel discorso per Don Garzia de' Medici, figlio di Cosimo I, per lodare il quale, un giovinetto di quattordici anni, seppe trovar tante parole che dovè parlarne tre giorni. Forse il migliore fra tutti è G. B. Adriani, l'oratore ufficiale di casa Medici, per la sobrietà nel raccontare le vite, per la naturalezza, per l'affetto. (2)

---

(1) *Quattro orazioni di* M. Bartolomeo Spathaphora di Moncata *gentil'huomo venetiano*, Venezia, 1554. La seconda di queste fu composta per l'elezione del doge Francesco Venier ma non fu neppur essa recitata. [V. per la prima la dedica a Girolamo Ferro, per la seconda a Francesco Contarini, ivi].

(2) V. molte orazioni funebri del Varchi nella raccolta del Sansovino; per lo Speroni, il Lollio, il Salviati vedi le opere di loro già citate e il Sansovino; per il Tasso vedi: *Le prose diverse di* Torquato Tasso *nuovamente raccolte ed annotate* da Cesare Guasti, 1875; per l'Ammirato, oltre l'opera già citata, il tomo III degli *Opuscoli*, Firenze, 1642; l'A-

E non starò a ricordare lo stuolo dei minori, di ciascuno dei quali abbiamo una o due orazioni; ma rammenterò l'elogio di Lelio Torelli fatto dal Sassetti come uno dei più sobri, e da cui esce meglio delineata la figura dell'estinto. (1)

Misera dunque nell'insieme questa abbondantissima eloquenza funebre e per la pedanteria delle norme minutamente insegnate e scrupolosamente seguite e per la necessità del soggetto: chè non si poteva, fosse principe o privato, parlar con piena sincerità del morto, nè oggi si può. Allora poi non era neppure lecito dire liberamente di altri che non fosse il morto, quando anche venisse a proposito: il Varchi, per aver osato nell' orazion funebre di Stefano Colonna (orazione più bella assai delle altre appunto per lo spirito di patriottismo che l'anima) attaccare il traditore Baglioni, per poco non fu condannato a morte. (2)

A maggiore altezza di tutti quelli finora esaminati parrebbe si dovesse sollevare il discorso di Paolo Paruta, il quale fu composto non già in morte di un sol uomo, ma ad onore dei Veneziani caduti nella battaglia di Lepanto. (3)

DRIANI ha molte orazioni funebri staccate; del resto per loro e per molti altri vedi le opere bibliografiche del FONTANINI e del GAMBA.

(1) *In Fasti Consolari dell'Accademia Fiorentina* del SALVINI, p. 130. Fu detta nella Chiesa della Madonna de' Ricci, il 22 giugno 1576.

(2) V. FLAMINI, Op. cit., pag. 388 sg.

(3) Si trova nel LISIO, raccolta cit., p. 295 sgg. Per le altre ed. vedi lo stesso LISIO, p. XV. Ricorderò qui un principio

Chi pensi all' importanza di tale vittoria, che sembrò il miracoloso avverarsi di un sogno, di quel grande sogno che Pio II morente accarezzava ancora, nonostante tutte le sue delusioni, ad Ancona, spiando l'apparir delle galee nell'infinita vastità del mare, come lo dipinse il magico pennello del Pinturicchio nella Libreria del Duomo senese; chi pensi, dico, all' importanza di tale vittoria e alla gioia che ne venne, si può fare facilmente un' idea della commozione che doveva colmar l'animo di chi parlava per quei morti, nella dorata basilica di S. Marco, in presenza del Doge e della più eletta parte del popolo veneziano. Tanto piú appunto essendo in Venezia, che aveva lottato da secoli contro i maledetti Infedeli, rapitori a lei delle più belle gemme e che se l'immaginava a un tratto battuti, fiaccati, domati. Quale infatti fosse non dico l'allegrezza, ma l'ebbrezza di quella città, ben si capisce dal racconto che il medesimo Paruta fa nella sua *Istoria della guerra di Cipro.* (1) Il generale Venier aveva subito dopo la battaglia mandata una nave a Venezia colla grande notizia; ma al suo primo apparire in vista della Piazzetta di S. Marco, i cittadini furon dubbiosi dell'esito. « Ma », riporto, benchè lunga, la de-

---

d'orazione funebre pubblica del DELLA CASA, non si capisce bene nè per quale città nè per quale battaglia; pare certo per una guerra contro i Turchi. V. in *Opere* del DELLA CASA, ed. cit., tomo IV, p. 241 sgg.

(1) Venezia, 1645, libro I, p. 163. Non so perchè il LISIO citi a questo proposito il BOTTA e il CANTÙ, quando della battaglia di Lepanto e delle feste che ne furon fatte parla largamente il PARUTA medesimo.

scrizione del Paruta onde non sciuparne l'effetto, « poichè si vidde esser alquante bandiere per l'acqua strassinate, e che doppo alcuni tiri s'udì da quelli della galea gridare ad alta voce, vittoria, fu con allegrissimi gridi nella piazza corrisposo, vittoria, vittoria, e in un punto volando questa nuova per tutta la città, tirò subito da ogni parte il popolo alla piazza di S. Marco, facendosi da tutti dimostrationi di così smisurata allegrezza che quelli che s'incontravano per le strade allegravansi l'uno con l'altro con tanto affetto, che s'abbracciavano non pur i parenti e gli amici, ma popolarmente tutti sì come ciascuno s'abbatteva. Talchè, volendo il Doge con la Signoria discender dal palazzo alla chiesa di S. Marco, per la calca grande delle genti, con gran fatica vi si puotè condurre ».

Naturalmente fu subito cantato un Te Deum e furono stabilite per quattro giorni continue *processioni* e *suoni di campane* e *fuochi*, e le feste pubbliche e private non si contarono.

Infine « furono.... con molta solennità celebrate pubblicamente l'esequie a quelli che erano morti nella battaglia, honorandogli con versi, e con orationi funebri, e magnificando con singolarissime laudi il loro fatto a perpetua memoria della loro virtù ». (1)

Di orazioni noi ne conosciamo due sole, quella del Paruta, e una in latino di Giambattista Rosario, professore di lettere latine e greche a Venezia; e probabilmente non ve ne furono altre. (2)

(1) L. cit., p. 164.

(2) L'orazione del ROSARIO s'intitola: *De victoria Christia*

Era il 19 ottobre del 1571, e un insolito tepore primaverile, uno splendore di cielo e di laguna maraviglioso in quella stagione, aumentando nei Veneziani la letizia, mitigavano e addolcivano nei parenti il dolore pei cari perduti, negli altri quel senso di tristezza che non si poteva certo non provare al pensiero di tante giovani vite spezzate; così la solennità della pompa sontuosa e la soavità della stagione dovevano finir di esaltare gli animi già inebriati.

Paolo Paruta, onesto, schietto, caldo amator della patria, era nell'età in cui il facile entusiasmo della prima gioventù si tempera e si affina in un più grave e più intimo commovimento: aveva trentun anno.

Chi non crederebbe di trovar nel suo discorso l'eco di quel commovimento? Eppur l'impressione che ne riceviamo leggendolo è di grande freddezza. E invano tal freddezza si nasconde nel paludamento della retorica.

« O pietosa fortezza, che hai difeso la libertá di quella città ch' è restata oggidì sola vergine dall'empie mani de' barbari, riservata come sicuro ricetto di tutte le genti e vero onor d'Italia!

O avventurata città, che nel seno delle tue leggi nudrisci tai cittadini, che, opponendo i lor forti petti all' impeto de' nemici, ti rendono senza mura fortissima e sicurissima! » (1)

---

norum ad Eschinadas, Venezia, Valgrisi, 1571. Non ho potuto vedere l'esemplare di quest'orazione esistente alla Marciana di Venezia, nè l'ho trovata nelle Biblioteche di cui ho potuto approfittare.

(1) V. oraz. in Lisio, p. 303.

E poi « O tre e quattro volte beati, cui è toccato tal fine di questa misera vita mortale, che è stato principio di felicissima vita eterna! » (1)

Noi non le troviamo che vuote esclamazioni, e non possiamo non pensare con un certo rammarico alla splendida orazione di Pericle in Tucidide, dove non si trova il più piccolo di questi o simili artifici e che pur ci dà un senso così vivo, così forte, cosí presente di quella grande solennità così antica.

Nè a caso ho ricordato Tucidide; chè certo il Paruta l'ebbe presente, e basta a dimostrarlo un movimento della sua orazione, il quale, pur apparendo naturale, è nel tempo stesso troppo consimile a un pensiero dello storico ateniese per esserne affatto indipendente.

Pericle, arrivato quasi in fine di quel suo magnifico inno alla grandezza di Atene, sembra sia assalito dal pensiero dei padri che son rimasti privi dei figli, dei figli che non hanno più padri; nè altrimenti il Paruta, sebbene non vi sia in lui (e questo gli torna ad onore) imitazione di frasi dell' oratore antico.

Un spunto tucidideo, per così dire, si potrebbe trovare anche nelle lodi alla patria dei morti e ai lor maggiori, ma probabilmente ciò deriva dal comune precetto retorico del cinquecento; in Tucidide poi le lodi della patria formano la parte principale e la più grandiosa del discorso, nel Puruta invece si passa presto alla considerazione della fortezza personale dei caduti.

---

(1) Ivi, p. 313.

L'orazione del Paruta è ordinata, giudiziosa, composta, senza esagerazioni; ma anche, ripeto, senza colore e senza slancio. Il Lisio (p. V) mi sembra la lodi troppo più che non meriti: « Paolo Paruta » egli dice « serio, sereno senza scomporsi mai, in periodi brevi e semplici, spesso éguali, con fraseggiare sempre scelto ed elegante, *non mai ricercato*, ci dà l'immagine del colto gentiluomo veneziano, la cui dignità non si turba, nè anche quando loda e ringrazia i suoi concittadini di aver dato il sangue e la vita per la patria comune, poichè anch' egli è pronto e sicuro di fare altrettanto, se la patria chiama. »

Ora, perchè voler nascondere sotto apparenza di nobile dignità quello che mi sembra tanto più semplice confessare come fredda compassatezza? Che poi neanche di retorica è affatto priva quest'orazione, nè si può dire che il Paruta vi appaia *non mai ricercato*.

Non è forse ricercato il continuare in tal modo la metafora della patria paragonata a una madre: « Le quai cose chi in essa considera, conoscerà insieme che a così nobil madre non conveniansi men generosi figliuoli; per ciò che non co 'l latte delle delicie e dell'ambizione educarli suole, ma nella prima età gli avvezza a piú sodo cibo della giustizia, della forza, della magnanimità? ». (1)

Così l'immaginar che la terra *s' infiori e verdeggi in ogni parte* per il *vigor* dei raggi della virtù dei caduti, paragonata a *vero e vivo sole;* (2) così, sem-

(1) V. in Lisio, p. 298.
(2) Ivi, p. 310.

pre a proposito di raggi, il dirsi *abbagliato* dal *chiarissimo splendore della lor gloria*; (1) così altre metafore e paragoni mitologici e storici. Tutto questo non si può negar che sia retorica men buona.

È critica falsa quella che vuole oltrepassare ciò che ci è dato in un componimento qualsiasi e insegnar dogmaticamente quello che avrebbe dovuto esserci: eppure in questo caso non possiamo non pensare quante cose avrebbero potuto esser dette da un veneziano in Venezia dopo Lepanto e non rimpiangere che fossero dette soltanto parole.

CAPO VIII.

Orazioni accademiche ed esercizi retorici.

Parlando di orazioni funebri, ho avuto occasione di accennare che molte di esse furono recitate in Accademie. Ma vi è nel secolo XVI un'eloquenza più propriamente accademica, sulla quale conviene fermarsi alquanto.

È anche troppo noto quanto in quel secolo si estendessero e mettessero profonde radici in Italía le Accademie: se n'è anche detto un gran male e se ne potrebbe forse dire dell'altro.

Quanto all'eloquenza, si può deplorare che esse abbian permesso una sì larga fioritura di orazioni veramente e perfettamente inutili, ma si può anche osservare che in fin dei conti gran male non hanno fatto allo svolgimento di questa difficilissima tra le

(1) Ivi, p. 296.

forme letterarie, perchè, date le condizioni generali del tempo, l'oratoria era destinata ad aggirarsi sempre oziosa in un campo angusto e limitato. Nelle Accademie l'orazione finisce col perdere ogni e qualunque parvenza d'interesse intrinseco, e tutta la sua importanza si concentra nell'esteriorità dello stile: si parla addirittura per il gusto di parlare. Ma le Accademie sembravano allora tanto bella e utile cosa, che se ne formavano anche delle private; per esempio il Paruta ne teneva in casa sua una « dove convenivano tutti quei giovani nei quali era più ardente l'amore dell'eloquenza e della filosofia ma a preferenza di quelle cose che più tengono alla vita civile e politica si ragionava ». (1)

Un serio studio complessivo di queste nostre Accademie potrebbe rilevar bene se e quanto poterono essere utili in alcuna parte; certo per quel che riguarda la diffusione della cultura esse del bene ne fecero: infatti sappiamo che vi si tenevano vere e proprie lezioni; ne abbiamo un esempio in quelle del Varchi e del Gelli. Ma quanto tempo sciupato, ma quanto vano chiacchierare!

Dei discorsi accademici potremmo fare una duplice distinzione: abbiamo quelli di cerimonia, p. e. in occasione del prendere o lasciare il consolato e quelli che vorrei chiamare conferenze. Conferenze di un genere speciale però: perchè esse non hanno nessun vero interesse letterario nè artistico nè scien-

(1) V. Cirillo Monzani, *Della vita e delle opere di Paolo Paruta,* discorso premesso alle *Opere politiche* di Paolo Paruta, Firenze, 1852, pag. IX.

tifico e non sono del tutto conformi al concetto odierno di conferenza. Son, per così dire, un primo stadio di questa nostra forma oratoria, sono dispute più o meno serie sulla virtù in generale o su qualche virtù particolare o anche su qualche vizio o su altre questioni morali; più raramente su questioni letterarie.

Lo Spatafora per esempio, il 10 settembre 1552, nell'Accademia veneziana degli Uniti, si proponeva di dimostrare « che la servitù sia migliore, più utile e più desiderabile della libertà ». Egli parlava in contradittorio col *magnifico messer* Pietro Basadonna che prima di lui aveva invece glorificato appunto la libertà; ciò che mostra chiaro il procedimento per così dire sofistico di tali esercizi.

Un'altra prova l'abbiamo dal medesimo Spatafora, che il 20 maggio 1553 (vedete, direbbe il Manzoni, che date degne d'esserci conservate!), nella stessa Accademia, udite tre arringhe, due contro e una a favore della *Discordia* prendeva a parlarne anche lui a favore, con evidente predilezione a sostenere le tesi più paradossali. (1)

Invece Alberto Lollio parlava della *Concordia* con gran lodi alla recente Accademia dei Filareti in Ferrara. (2) Il Lollio tenne però nell'Accademia medesima un discorso, ben più importante, sulla lingua

(1) Cfr. le già citate *Quattro orazioni* di M. BARTOLOMEO, SPATHAPHORA etc. Venezia, 1554. Queste due orazioni sono anche in SANSOVINO, ed 1741 a pag. 172 sgg, e 186 sgg.

(2) Cfr. nell'ed. cit. del LOLLIO e in SANSOVINO, ed. 1741, pag. 32 sgg.

toscana, discorso che potrebbe forse contribuire allo studio delle idee che si avevano allora comunemente sulla questione della nostra lingua; però si noti anche qui l'usanza or ora accennata: questo discorso fu recitato « nel terzo luogo dopo le lodi della Greca e della Latina ». (1) Di argomento per certi rispetti interessante è un'altra orazione che il Lollio recitò agli Accademici Elevati che si erano allora allora costituiti pure in Ferrara, colla quale li esorta allo studio intenso delle belle lettere. « Datevi » esclamava alla fine « datevi con tutto l'animo, con tutto l'animo datevi, dico, ai bellissimi e dilettevolissimi studi da me proposti, nel conseguire dei quali non perdonate nè a fatica, nè a sudori, nè a vigilie, nè a disagio alcuno, anzi siate sempre più pronti, sempre più solleciti, sempre più diligenti.... Perciò che questa sola, elevatissimi Accademici, sarà la vera via di rendervi nelle caduche membra del tutto immortali ». (2)

Ma non mi sembra opportuno dilungarmi oltre su questo speciale genere di eloquenza che per sè stesso non vale quasi niente e d'altra parte, considerato nella storia della cultura, esigerebbe un troppo più vasto studio di quello che non sia ora lecito a me.

Anche nel ricevere o nel lasciare il consolato, gli oratori lodavano gli studi e il lavoro e la concordia, indugiandosi sempre sui medesimi luoghi comuni. Così, dopo i soliti ringraziamenti, il Davanzati, facendo nel 1575 la sua orazione di nuovo con-

(1) In SANSOVINO, ed. 1741, pag. 263 sgg.
(2) Ivi, pag. 403.

sole dell'Accademia Fiorentina, esortava gli Accademici a mettere alla luce tutto quello che sapevano e i giovani specialmente a difender la propria *dolcissima favella.* (1)

Così Lorenzo Giacomini Tebalducci Malespini diceva le lodi dell'eloquenza nel deporre, nel 1584, l'ufficio di console dell'Accademia Fiorentina. (2)

Di orazioni consimili ne abbiamo addirittura un'infinità, basta riflettere a quanti mai consoli dovettero succedersi in quelle sempre più numerose Accademie.

Il carattere generale di tutti questi discorsi si delinea facilmente: c'è in tutti l'esordio, di solito lunghetto, un'ordinata dimostrazione, una perorazione, in una parola il solito schema ormai diventato abituale a tutti; lo stile varia un po' secondo l'indole dei parlatori, ma è comunemente gonfio e abbondante.

L'importanza di tale eloquenza non sta del resto nella forma, ma nel suo stesso esistere; essa segna come il passaggio definitivo dell'oratoria dal campo politico e realmente, comunque limitato, civile, a quello della pura letteratura; nelle chiuse stanze dove si raccoglievano i dotti Accademici a esercitar l'ingegno in disquisizioni molto spesso vane non

(1) V. l'oraz. in *Prose Fiorentine* raccolte da CARLO DATI Venezia, 1591, Vol. II, par. I.

(2) *Orationi e discorsi* di L. G. T. MALESPINI, Fiorenza, 1597. Egli ha altre orazioni accademiche: *De la purgazione de la tragedia* (Alterati, 1586). *De la nobiltà de le leggi e obbedienza ad esse dovuta* (Alterati, 1586) *Del furor poetico* (Alterati, 1587).

giungeva l'eco della vita esterna, e dalla vita vera sempre più si astraeva l'esercizio della parola.

Così l'eloquenza, allontanandosi da quella grande scuola che è la pratica del viver quotidiano, ritraendosi nei confini tranquilli dell'Accademia, diventava sempre più simbolo di retorica e affrettava l'avvento del vuoto e rimbombante secentismo.

***

Nelle Accademie, ho già detto, si recitavano spesso le orazioni funebri; ma queste rientrano solo in parte in quest'ordine di considerazioni perchè in tal caso l'Accademia non rappresentava in fondo niente di diverso da una chiesa o da una confraternita.

Si ha notizia di una disputa oratoria fra il Paruta e Angelo Dolfin, avvenuta in quella privata Accademia cui ebbi ad accennare e che si finse tenuta davanti al Doge e al Collegio. « Havendo l'imperator dei Turchi ritenuto in Costantinopoli le due nostre navi Bonalda et Liviana per mandarle cariche di gentiet vettovaglie in soccorso della sua armata la quale oppugna Malta, si tratta se si deve scrivere al nostro Bailo che operi a quella Porta che siano licentiate: protestando che se non saranno licentiate verranno a contraffare alli capitoli della pace, la quale è tra quell'Impero et questa Repubblica et li quali noi habbiamo sempre inviolabilmente osservati ». (1)

(1) Cfr. MONZANI, op. cit. , p. X, nota.

Con questa disputa noi entriamo ancora in un nuovo ordine di fatti, scendiamo ancora un gradino e ci troviamo dinanzi all'infimo genere di eloquenza, l'esercitazione retorica.

Di tali esercizi se ne fecero molti nel cinquecento e, quello che può sembrar veramente curioso, furono tenuti assai in onore, tanto che nelle raccolte se ne trovano alcuni accanto alle vere orazioni.

Per esempio, il Sansovino ristampa i due discorsi di Claudio Tolomei, *Accusa contro Leon Secretario* e *Difesa per Leon Secretario,* (1) e che, fatti quasi per ischerzo, piacquero tanto che Fabio Benvoglienti, amico e compatriotta dell'autore, li credè degni d'esser pubblicati. (2)

Ma più tipico è l'esempio del Lollio, il quale scrisse come verosimilmente si sarebbe potuto difendere Marco Orazio e che cosa avesse detto C. Furio Cresino in sua difesa al popolo romano, e in che modo Publio Scipione avesse parlato per la confermazione del suo proconsolato in Ispagna. (3)

Come si vede, nel cinquecento non si sceglievano di solito argomenti soltanto verisimili ma si ricorreva, per trovarne, alla storia o antica o anche recentissima. Il Sansovino ne raccoglie qualcuno anche su argomenti moderni: *di Anna Regina per lo ri-*

---

(1) Nell'ed. del 1575 a pag. 59 e 63. Ripetuti nell'ed. del 1741 a pag. 115 e 123.

(2) *Due orazioni in lingua toscana di Claudio Tolommei* [sic] — *Accusa contro Leon Segretario di segreti rivelati* — *Difesa,* Parma, 1548. Cfr. nota dello ZENO nel FONTANINI.

(3) V. ed. cit. delle sue orazioni.

pudio suo, (1) *di Carlo V° nel consegnar le Fiandre a figliuolo;* (2) e ancora: *Nella dieta di Fiandra per nome di Carlo.* (3)

E del resto anche per alcune delle principali orazioni nostre non si è veduto che si disputa se fossero esse pure esercizi?

Senonchè, anche ammettendo che il Della Casa, per esempio, abbia scritto le sue due orazioni, come vorrebbe il Lisio, senz' intenzione di recitarle, ci sarebbe pure una certa sfumatura che le separerebbe dalle esercitazioni vere e proprie; il che si vede anche meglio per quella del Guidiccioni, il quale, scrivendo sotto l'impulso di una intensa commozione, era ben diverso da un retore che si divertisse a far prove di stile.

S'è poco fa osservato che le esercitazione oratorie del secolo XVI sono quasi tutte storiche; si è veduto che sono pubblicate nelle raccolte, e si può aggiungere in raccolte anche molto posteriori: per esempio nelle *Prose italiane* (1808-1809) sono

(1) Ed. 1575, pag. 26 e sgg.

(2) Ivi, pag. 192 sgg. — Non è che una traduzione dal latino dell'*Oratio Caroli V. Romanorum imperatoris habita in conventu Bruxellensi ad ordines ac Belgicae regionis proceres in declarando Philippum filium eiusdem regionis principem*, Florentiae, 1556.

(3) In SANSOVINO, ed. 1575, pag. 194 sgg. Stampata essa pure in latino insieme colla suddetta ed è di ANTONIO PERINOTTI il quale forse è anche autore della prima. Così, ecco altre due orazioni scritte originariamente in latino, fra quelle che il SANSOVINO stampa, oltre alle due che egli stesso dice tradotte dal latino e a quella di SEBASTIANO GIUSTINIAN al re d'Ungheria che il DAZZI aggiunge.

ristampate tutte quelle del Lollio e le due del Tolomei.

Ora da queste due osservazioni mi pare si possa dedurre una riprova di quella mancanza di possibilità per lo sviluppo dell'eloquenza seriamente civili, su cui ho tanto insistito. Non potendo parlare in pubblico come e quanto sarebbe loro piaciuto, molti scrittori ricorrevano alla storia per trovarci cause da trattare, e i raccoglitori poi consideravan queste orazioni finte degne d'essere studiate, in mancanza delle vere.

Infatti le orazioni finte non sono dimostrative (chè ce n'erano delle vere anche troppe), ma o deliberative o giudiziarie.

In ogni modo, per noi che cerchiam sempre nella letteratura l'eco della vita vissuta e le vere lotte del pensiero, tali esercizi non hanno il minimo valore, e sarebbe affatto superfluo studiarli minutamente: essi son per noi suppergiù quel che sono i lavori retorici che fino a non molto tempo fa, con un concetto così sbagliato d'insegnamento, si facevan fare nelle scuole.

CAPO IX.

Le orazioni negli storici.

Abbiamo veduto come neanche nelle maggiori cronache nostre, del Compagni, del Villani, si trovino riferite vere e proprie orazioni. Lo schietto cronista, che non aveva appreso gli artificî dei classici, stimava opportuno riferire con qualche robusto periodo

e talora con una sola frase energica ed espressiva, un discorso di cui non conosceva il testo; perchè, per quanto si debba ammettere che nemmeno a Firenze, in quell'epoca, l'arte dell'eloquenza fosse molto diffusa, bisogna pur credere che non si usassero, in tante gravi e solenni occasioni, così poche e semplici parole.

Ma già sui primi del trecento si trovano in Albertino Mussato discorsi lunghi e composti sul modello liviano; nè questo ci deve stupire, trattandosi di uno dei più ardenti ammiratori dell'antico fra quelli che si soglion chiamare i preumanisti e che si potrebbero con più esattezza chiamare umanisti addirittura; di quel medesimo che primo, benchè rozzamente, tentò di rinnovare fra noi i modi dell'antica tragedia.

Così si riprendeva all'alba della nostra letteratura un uso comune e famoso negli storici antichi; uso che si continuò poi nelle storie del quattrocento. Soltanto che nel quattrocento le storie vere son tutte latine; le italiane sono ancora cronache, suppergiù come quelle dei Villani, se si eccettui quella curiosissima storia di Giovanni Cavalcanti, tipico esempio di quanto possa esser dannosa una meschina erudizione classica male innestata sopra una cultura del tutto popolana. Le orazioni del Cavalcanti sono quello che di più strano e grottesco si possa immaginare; (1) ma su queste, benchè poi tale storia fosse

(1) Cfr. per queste orazioni: ARTURO VENTURI, *Le orazioni nelle Istorie Fiorentine di Giovanni Cavalcanti*, Pisa, 1896.

sfruttata largamente dal Machiavelli, (1) debbo ora sorvolare, non appartenendo esse al periodo che io studio.

Nel secolo XVI tutti sanno come la storiografia sia stata uno dei nostri vanti maggiori. Non c'importa indagar qui le cause, del resto molte ovvie, di questa gran fioritura; noi dobbiamo piuttosto osservare quali forme assume ora questo così rigoglioso genere letterario. E ciò si dice pur molto facilmente e brevemente; la veste esterna della storiografia in volgare del cinquecento è press'a poco la medesima che della storiografia in latino del quattrocento; e ornamento principalissimo ne sono le orazioni.

Ho detto a proposito della conoscenza degli antichi oratori nel cinquecento che è una conoscenza pienissima, per quanto puramente formale; lo stesso posso ripetere a proposito degli storici antichi, letti, studiati, tradotti tutti, non pur i veramente classici, ma i minori e i minimi.

Un curioso documento non solo di questa conoscenza, ma anche della grandissima importanza che si annetteva nel secolo XVI alle concioni nelle storie, l'abbiamo in due raccolte, che contengono appunto orazioni tratte dagli storiografi antichi.

Sono esse raccolte di Remigio Fiorentino (Nannini), un dotto domenicano, (2) traduttore prima delle *Eroidi* di Ovidio, che riunì e tradusse i più bei discorsi trovati negli storici antichi, da Erodoto ad

---

(1) Cfr. VILLARI, *Niccolò Machiavelli*, vol. III, pag. 256 sg. e 271.

(2) V. una sua orazione nel SANSOVINO, ed. 1741 p. 134 sgg.

Appiano e a Giuseppe Flavio, da Livio a Procopio, aggiungendovene anche alcuni di moderni, specialmente di Leonardo Bruni; e divise l'opera sua in due libri distinti, raccogliendo nel primo le orazioni militari, (1) nel secondo quelle in materia civile e criminale. (2) Ripeto, queste raccolte son indice certo dei criterî del tempo.

Non è dunque dubbio che il primo impulso e il più forte a questo nuovo indirizzo della nostra storia, così diversa dalla semplice, ingenua, a volte goffa cronaca dei secoli antecedenti, sia stata l'imitazione degli antichi, già diventata tradizione a traverso gli storici latini del secolo XV; nondimeno noi possiamo qui far subito una riflessione.

Qnando vediamo che un genere o un particolar artificio letterario imitato da scrittori di altri tempi e di altra lingua fiorisce rapidamente e largamente, dobbiamo pur credere che esso trovi ne' nuovi tempi un terreno adatto; e se ci fermiamo ad esaminare un po' da vicino il caso nostro, vedremo facilmente che esso n'è una conferma.

Nel cinquecento, s'è ormai avuto agio di convincersene, se non vi fu *un oratore*, vi furono però innumerevoli oratori, e se l'eloquenza non si distinse per bellezza di capolavori, non fu però mai altrettanto coltivata; si facevano discorsi in tutte le occasioni e anche quando occasioni vere mancavano:

---

(1) *Orazioni militari raccolte dagli storici greci e latini, antichi e moderni da* REMIGIO FIORENTINO, Venezia, 1560.

(2) *Orazioni in materia civile e criminale* raccolte dallo stesso REMIGIO FIORENTINO, Venezia, 1561.

si è ricordato quel buon veneziano dello Spatafora che, non potendo recitar lui realmente la solenne orazion funebre pel Doge, pur se la componeva e pubblicava lo stesso, nè accenneremo di nuovo a tutta quell'eloquenza puramente retorica che nelle nascenti Accademie ebbe agio di sfogarsi con anche troppa libertà.

Gli storici del tempo, uomini politici per la maggior parte e dediti alla vita pubblica, che, se non tutti, come il Varchi, composero essi stessi orazioni, tutti certo n'ebbero a udire moltissime, potevano, trapiantando le concioni dalle classiche storie nelle loro, non aver in mente, oltre gli antichi esempî, il vivo esempio della realtà d'ogni giorno? Non credo che si possa negare.

Infatti, se osserviamo nel loro complesso le concioni nelle storie di Grecia e di Roma e nelle cinquecentesche, noi possiamo notare una tal quale differenza di genere, per così dire: le une son di solito, più brevi, più concise, più semplici delle altre, si scostan più delle altre dalle orazioni vere.

In Tucidide l'orazione lunga e complicata e perfettamente condotta di Pericle è un'eccezione alla regola; Sallustio, coi suoi discorsi quasi sempre ampli e ordinati (si ricordino i due famosi di Cesare e di Catone nella Catilinaria), è alquanto diverso da Livio, che ha più frequentemente discorsetti che orazioni, nonchè da Tacito, così proverbiale per la sua concisione; insomma nelle storie classiche, se si hanno esempî di orazioni fatte proprio come per esser recitate, esse sono in numero relativamente scarso.

Nelle nostre in generale non è così. Si badi però, in generale; perchè se è tale l'impressione che fanno nel complesso, troviamo poi differenza fra storia e storia.

Questa differenza si osserva già nei due primi nostri storici. Secondo il Flamini, le concioni del Machiavelli « muovono per lo più da un concetto generale, e mirano a dimostrarlo », quelle del Guicciardini « intendono a rilevare la natura e il collegamento dei fatti ». (1)

Ed è vero: quasi sempre nelle *Istorie Fiorentine* parla il Machiavelli stesso, colle sue profonde riflessioni, colle sue fini sentenze che si fissan nella mente del lettore, col suo caldo amor di patria, con tutte le sue idee, direi qnasi colle sue fissazioni. (2)

Egli non si cura se quei suoi discorsi abbiano più o meno apparenza di realtà, tanto è vero che molto spesso sono anonimi: discorso di un cittadino ai Signori, discorso di un plebeo nel tumulto dei Ciompi, di un Serravezzese alla Signoria fiorentina, di un Milanese a Francesco Sforza. Il suo intento di voler mostrare il proprio pensiero politico appare palese per esempio dall'orazione di un cittadino ai Signori (III, 5), in cui l'oratore con chiarezza, ordine, serenità e insieme con calore riassume in breve

(1) Op. cit., pag. 55.

(2) V. p. e. nel discorso di un Milanese allo Sforza (l. VI, c. 20) queste parole d'invettiva contro le milizie mercenarie: « O infelici quelle città che hanno contro l'ambizione di chi vuole opprimere a difendere la libertà loro! ma molto più infelici quelle, che sono con le armi mercenarie ed infedeli, come le tue necessitate a difendersi! ».

la storia interna di Firenze, espone le cause dei suoi mali, prega con ardente carità di patria che colgasi il buon momento per pacificare gli animi e render così salva e forte la città. Le concioni del Machiavelli han qualche cosa di ideale più che di propriamente storico.

Il Guicciardini invece, spirito più freddo e più misurato, sembra si diverta a dar prova colle sue di quella fine e sottile dialettica, di quella profondità e agilità di pensiero che si trova sempre nelle sue opere. Le raggruppa infatti a due a due in contrasto: Pagol'Antonio Soderini e Guido Vespucci danno, in opposizione, ognuno il proprio parere circa il nuovo governo da stabilirsi in Firenze (II, 1); monsignor de la Trémouille e il principe d'Oranges consigliano a Carlo VIII, l'uno di far la pace col duca di Milano, l'altro di non la fare (V, 2); e così via. Per gli effetti dialettici di queste coppie, è notevole quella del libro XVI, cap. 2°, dove il vescovo di Osma e il duca Federico d'Alba parlano a Carlo V circa la liberazione di Francesco I; il vescovo con un discorso magnifico per vivezza d'affetti e larghezza d'idee sostiene appassionatamente il parere di liberare senza condizioni il re di Francia; ma a tanto impeto di generosità s'oppone il freddo, pacato, rigido calcolo del Duca, in cui par di riconoscere lo stesso intelligente utilitarismo del nostro diplomatico.

In tal modo, quando sta per raccontare un fatto solenne, lo storico ferma e raccoglie l'attenzione del lettore, riassumendo nelle sue orazioni gli avveni-

menti anteriori ed esponendo tutti gli argomenti pro e contro la decisione presa, che genera a sua volta altri avvenimenti per i quali occorron poi altre orazioni. È lo stesso artificio usato da Sallustio per i due ricordati discorsi di Cesare e di Catone, ma divenuto quasi abitudine.

Questo per il contenuto; quando alla forma, tanto nel Machiavelli che nel Guicciardini lo schema è il medesimo, sebbene con molte sfumature.

Osserviamo un po' del primo l'orazione già citata del cittadino ai Signori (III, 5); vi si distinguono bene l'esordio (*Dubitavano etc.... loro non istimavano*), la proposizione (*L'amore.... aiutarvi spengerlo*), la dimostrazione (*Il che vi potrebbe.... modi civili e frenarle non bastavano*) e la perorazione. È lo schema medesimo insegnato dalle retoriche e osservato da tutti gli oratori del secolo XVI; e così negli altri suoi discorsi. Ma all'infuori dello schema esse non hanno altro di comune colle orazioni da me studiate. Niente di accademico; l'argomentazione sicura, rapida, vigorosa, lo stile lucido e incisivo, pieghevole a esprimere i più diversi pensieri.

« Duolmi bene che io sento come molti di voi delle cose fatte per conscienza si pentono e dalle nuove si vogliono astenere. E certamente, se egli è vero, voi non siete quelli uomini che io credeva che voi foste, perchè nè conscienza nè infamia vi debbe sbigottire; perchè coloro che vincono, in qualunque modo vincano, mai ne riportan vergogna. E della conscienza noi non dobbiamo tener conto; perchè dove è, come è in noi, la paura della fame

e delle carceri, non può nè debbe quella dell'inferno capire ». (1)

Come ben resa in questi forti periodi l'amara ironia del popolano oratore! Ma questa stessa efficace brevità dà alle concioni del Machiavelli un carattere speciale, onde se per la consueta regolarità dello schema si posson paragonare più alle moderne vere orazioni che alle concioni degli storiografi antichi, si accostan poi piuttosto a queste per esser minimo in esse l'intento oratorio a paragone dello scopo puramente storico.

Invece quelle del Guicciardini potrebbero meglio esser confrontate colle orazioni di Cicerone che colle concioni di Livio, per la loro ampiezza e complessità, per il periodo sonoro e rotondo, per le interrogazioni frequenti. Gli esordî, generalmente lunghetti, comincian quasi sempre con un *se* o con un *è utile, sarebbe facile*, e altri consimili modi comunissimi in tutte le orazioni del cinquecento; la chiusa ha sempre, anche nel suono delle parole, alcunchè di solenne.

La lingua e lo stile del Guicciardini danno già di per sè a queste sue orazioni una vaghezza grande; l'acutezza del pensiero le fa veramente belle; e certo anche quel caratteristisco modo d'accoppiarle dà mezzo allo scrittore di mostrar tutta la sua maestria nel metter avanti come giusti degli argomenti e nel confutarli poi sottilmente.

Ognuna di queste orazioni presa a sè potrebbe apparire modello di un'eloquenza abbondante sen-

(1) L. III, c. 13.

z'esser retorica, solenne senz'esser accademica, sonora senz'esser vacua; sebbene nell'insieme, così tutte consimili, producano un'impressione di monotonia, che non si ha affatto da quelle del Machiavelli, più varie, più mosse, meno perfette come vere orazioni, ma più adatte per ornare una storia.

Il Guicciardini non aveva inserita neppure un'orazione nella sua *Storia fiorentina*, sia perchè non vi tornasse sopra a limarla e ad ornarla, sia perchè avesse voluto farne qualche cosa di più semplice, guardando soltanto alla serietà e alla veridicità del contenuto storico: infatti lo stile stesso è differente da quello della *Storia d'Italia*, per quanto è possibile trattandosi del medesimo scrittore.

Nè si deve credere che sia questo l'unico esempio, perchè, accanto alla solenne storiografia classicheggiante, continua anche la più modesta tradizione paesana.

Un esempio insigne ce l'offre Iacopo Nardi. (1) Il Nardi, che scrisse da vecchio, nell'esilio di Venezia, la storia della sua Firenze, per la cui libertà aveva combattuto in ogni modo, tutto preso dall'importanza dei grandi fatti che dovevan suscitargli, mentre li raccontava, sdegni ed entusiasmi, sprezzò ogni artificio retorico e si attenne all'esempio dei cronisti famosi del suo paese, nell'uso di una forma più semplice e schietta che non fosse quella comune de' suoi tempi.

Così noi non troviamo in tutti i suoi dieci libri

---

(1) *Istorie della città di Firenze* di Iacopo Nardi, pubblicate per cura di Agenore Gelli, Firenze, 1858.

neppure un'orazione: si trovano invece, proprio come nei trecentisti, dei brevi periodi in discorso diretto che avvivano il racconto molto più forte di lunghe e ornate concioni.

Nel 1512, essendo l'esercito spagnuolo a Prato e venendo molti cavalieri dell'esercito fin dentro Firenze quasi a scherno, alcuni cittadini andarono a *farne querela* al gonfaloniere. Quale orazione avrebbe potuto immaginar qui qualche altro storico! E il Nardi: « Sua Eccellenza non senza dimostrazione di sdegno, fece risposta dicendo: « E che volete voi che noi facciamo? or non vedete voi che i nimici ci hanno in una botte rifondata e agevolmente ci possono offendere pel cocchiume? » (1)

Così spesso il rude linguaggio popolaresco giunge nelle pagine del Nardi fino a noi.

Ma nella quasi totalità delle storie del cinquecento le orazioni hanno parte importantissima. Si può anche dire che generalmente esse si accostano più al tipo offertoci dal Guicciardini che a quello del Machiavelli, onde si può confermare ciò che abbiamo subito osservato, che, oltre l'imitazione antica, si sente in esse l'influsso della smania oratoria de' tempi.

Per non allontanarsi dagli storici fiorentini, quanto diversi dal Nardi gli altri due che forman con lui, per così dire, la triade dei narratori del famosissimo assedio!

E specialmente diverso il Varchi, chè il Segni,

---

(1) L. VI, c. 3.

nei suoi pur frequenti discorsi, (1) si mantiene più del Varchi semplice e breve e scevro di ornamenti soverchi e di sovrabbondanza retorica.

È Benedetto Varchi lo storico in cui maggior importanza assumono le concioni e più chiaro carattere di orazioni vere e proprie. Lunghe sempre, a volte lunghissime, esse sono evidentemente una delle principali cure dell'autore. Egli infatti sembra spesso che voglia darci, oltre il testo dell'orazione, anche l'immagine viva dell'oratore; e riesce così non di rado a presentarci degli eleganti quadretti.

Eccone per esempio uno, vivissimo, a proposito di Luigi Alamanni. (2) « Questi, dopo che si fu ragionato alquanto, e diversamente secondo le diversità dei pareri e delle sette disputato, richiesto che dovesse sopra la proposta materia, quale l'opinione sua fosse, e tutto quello che in benefizio della repubblica gli sovvenisse raccontare, divenuto alquanto rosso nel viso, siccome colui che modestissimo era, levatosi in piè ed il cappuccio di testa riverentemente cavatosi, così con non molta voce, essendo egli di gentile spirito e di pochissima lena ma con molta grazia (racchetatisi in un tratto tutti gli spiriti e ciascuno intentissimamente riguardandolo) a favellare incominciò ».

Graziosissima pittura davvero e tale che, com-

(1) Più frequenti nei primi libri che negli ultimi: cosí quasi sempre per gli altri storici, il che può essere una prova della cura minuziosa colla quale componevan queste orazioni: infatti esse o mancano o son rare nei libri che non ebbero il tempo di condurre a perfetto compimento.

(2) Op. cit., l. V, c. 4.

pletata con qnella seguente di Tommaso Soderini, il quale parlò contro all'Alamanni, ci fa riviver dinnanzi quella *pratica* di fiorentini convocati dal gonfaloniere Niccolò Capponi in un difficile momento del 1527.

« Già s'era per tutto » dice dunque il Varchi « a bisbigliare incominciato, quando Tommaso Soderini, guardando iu viso quegli della sua parte e facendo sembiante di ridere, si rizzò su e con ambe le mani gravemente quasi chiesto, e subitamente imposto silenzio, dopo ch'ebbe per alcuno spazio fissamente guardato di traverso la terra, alzato il viso ed intorno intorno rivoltatosi in cotal maniera parlò ». (1)

I due passi riportati possono anche far rilevare come sia grave e complicato il periodare del Varchi. Se così è nel racconto, è facile immaginare quanto più sia nell'orazione.

Infatti, se qualche cosa dà impiccio a queste sue concioni, spesso profonde di pensiero e fini di dialettica, (2) è lo stile, che ha quasi sempre del gonfio e dell'accademico.

Del resto è notevole questo nel Varchi, che, mentre per il Guicciardini e per il Machiavelli e per altri si può dare con sicurezza un giudizio complessivo di tutte le orazioni, per lui ciò non è possibile, a causa della gran differenza fra l'una e l'altra; perchè, se ce ne sono alcune veramente belle almeno di pensiero, ce ne sono altre artificiose e prive d'ogni

---

(1) L. I, c. V.

(2) Una delle piú belle, per esempio, è l'orazione di Niccolò Capponi che si difende dall'accusa di favoreggiare i Medici. (L. VIII, c. XXIV).

pregio. E merita forse, a tal proposito, indugiarsi un momento sopra quella fatta pronunziare da Pandolfo Puccini, il soldato della Repubblica che ho già rammentato, condannato a morte colla grande facilità e, per così dire, disinvoltura, di quei liberi tempi.

Il pover'uomo (di cui pur si fa viva pittura) si presenta al Consiglio Grande, che in quel giorno, 16 aprile 1528, « fu frequentissimo » a implorare la revoca della condanna, e ognun s'immagina con qual cuore.

Dalle sue stesse parole traspare la più disperata angoscia: ma, ohimè, quali son nel complesso le sue parole!

Lo stile abituale al Varchi in queste sue orazioni, stile sempre più pesante e pretenzioso che armonioso, con tutti i suoi aggettivi e avverbi superlativi e tutti i suoi complicati intrecci di proposizioni ritmicamente disposte, divien quasi intollerabile; e certa goffa retorica ci fa pensare purtroppo ai più accademici dei discorsi cinquecenteschi.

Può parer questa eccessiva severità, ma, per convincersi del contrario, basta leggere l'ultimo periodo di questa disgraziata orazione, periodo che è lungo più d'una pagina e mezzo. (1)

---

(1) L. VI, c. III. Il povero condannato trova perfino il modo di farci sapere, invocando S. Giovanni, che il suo « tempio di rotonda forma con antico e meraviglioso edificio edificato e di molte ricchezze e venerabile relique adorno, già a Marte e poi con più felice augurio dai cristianissimi maggiori nostri alla *sua* santissima deità consagrato è da ciascuna signoria divotamente vicitato e santamente onorato ».

Mi sono indugiata alquanto sul Varchi perchè appunto in lui vediamo l'esempio più caratteristico di quel che divengan nel cinquecento le orazioni nelle storie.

Dov'è mai qui l'imitazione di Tucidide, di Sallustio, di Livio? Essi sono oltrepassati e perduti di vista: davanti alla mente dello scrittore sta la fluida eloquenza ciceroniana, esagerata e degenerata nei tardi imitatori.

Le orazioni degli altri storici, senza arrivare all'eccesso di quelle del Varchi, si aggiran però tutte su questo tipo; così, per citar qualche nome, il Giambullari, l'Ammirato, il Paruta. Non ricordo alcuno storico in latino perchè il Bembo, il Giovio, gli altri sono simili agli storici in volgare; unica differenza la lingua, che però, come ho già dovuto dire altre volte, ha una certa importanza, dando alle orazioni un sapore più schiettamente classico e soprattutto togliendo quell'impressione non gradevole che ci dà lo stile oratorio cinquecentesco italiano.

Così sarebbe inutile fermarsi a considerare particolarmente le orazioni in ciascuno dei nostri storici di questo tempo perchè si dovrebbero ripeter sempre suppergiù le medesime osservazioni.

Noterò soltanto nel Paruta una certa tendenza al discorso indiretto, per cui le orazioni son piuttosto rare; e questo soprattutto nella *Istoria veneziana*, chè nella *Istoria della guerra di Cipro* esse prendono il sopravvento. E sono amplissime, accuratissime, non retoriche però, non troppo adorne, non vacue e rimbombanti: tutt'altro anzi, chè alcuna di esse, tolta qualche menda di stile e di lingua, potrebbe esser

un modello di seria orazione, per esempio l'ultima della seconda storia, detta dal Doge Mocenigo nel Consiglio dei Dieci, per esortare alla pace.

Che differenza fra questa e l'orazione che il Paruta stesso ebbe a pronunziare pei caduti di Lepanto! Differenza non formale, ma intrinseca, chè l'una è serrata argomentazione di fatti, l'altra una catena di magnifiche, ma vuote parole. E certo non altra causa troveremo di tal divergenza che l'argomento delle due orazioni.

Infatti noi osserviamo in generale questo, che, quando abbiamo di uno stesso scrittore concioni in una storia e discorsi da lui realmente detti, quelle son sempre migliori, sia che i limiti imposti dall'economia dell'opera impedissero un vano dilungarsi sui medesimi concetti, sia che la materia storica offrisse essa stessa concetti vari e fatti e sentimenti, mentre le condizioni della vita impedivano il libero svolgersi dell'eloquenza politica civile.

Anche il Varchi, che pur si è veduto essere il meno sobrio anche nella *Storia fiorentina*, appare più verboso e inutilmente prolisso nelle sue non poche orazioni, tutte, come vedemmo, funebri o accademiche, nelle quali aveva maggior agio di spiegare il suo pomposo periodare e la sua smania dei superlativi.

Ma un'altra ragione dell'indiscutibile superiorità complessiva delle orazioni immaginate dagli storici su quelle vere, dobbiamo trovarla spesso anche nella superiorità dello scrittore; infatti si può pretendere, per esempio, da Alberto Lollio quello che ci sa dare Francesco Guicciardini?

Ho ricordato di quest'ultimo le due bellissime orazioni che mette in bocca al vescovo d'Osma e al Duca d'Alba per la liberazione di Francesco I; ora anche il Lollio ne ha una sul medesimo argomento, che non è certo fra le più brutte del secolo XVI, anzi in alcuni punti ha periodi di vera eloquenza e pensieri di una certa profondità; ma il tutto è stemperato in un mare di chiacchiere, fra i soliti numerosissimi, spesso inopportuni esempî della storia antica.

Mi sembra d'aver dato così un'idea sufficiente di quel che sian le orazioni nelle storie del cinquecento.

Da quello che ho avuto via via occasione di dire e soprattutto dagli ultimi confronti si è potuto agevolmente comprendere che esse, giudicate nel loro insieme, valgono molto più delle orazioni davvero pronunziate, tranne naturalmente, qualche magnifica eccezione.

Non è poi da tacersi, d'altra parte, che tutte queste orazioni hanno un difetto d'origine, d'essere storicamente false; così che, se prese per sè stesse ci offrono qualche volta modelli di eloquenza, non possono in alcun modo compensarci della mancanza di una vera e propria oratoria civile. (1)

---

(1) Notevoli osservazioni sulla falsità dei discorsi introdotti nelle storie ha il Del Lungo (Op. cit. Vol. I, pag. 685 sg.), che accenna per esempio alle trasformazioni subite negli storici posteriori dalla *diceria* di Farinata al parlamento empolese, riferita in poche righe da Giovanni Villani; e considera l'artificio delle concioni nel Giambullari, che, dice a ragione il Del Lungo, più di tutti lo mostra scoperto. In-

CAPO X.

Conclusione.

Uno dei massimi pregi dell'*Apologia* abbiamo veduto essere quel vivace e pieghevole e incisivo stile che Lorenzino de' Medici prese dal Machiavelli.

Possiamo ora dire, concludendo, che uno dei massimi difetti della nostra oratoria cinquecentesca è invece lo stile non bello: parlo, s'intende, della gran massa degli oratori, facendo eccezione per gli altri pochi che seppero imprimere alla forma una forte impronta personale.

Non certo io vorrei considerare lo stile dell'eloquenza separatamente e indipendentemente da quello comune a tutta la prosa del tempo: mi sembra però che certi vizî generali siano qui di solito esagerati. L'enfasi per esempio e la sovrabbondanza si trovano nella prosa oratoria quasi di continuo: la smania del periodare magnifico è qui condotta all'eccesso quasi sempre. Chiunque può convincersene colla semplice lettura; del resto è un fenomeno molto facilmente spiegabile.

Già tutte le retoriche insegnavano che lo stile conveniente all'eloquenza, specialmente dimostrativa, è lo stile alto, avvertimento che ai cinquecentisti non occorreva ripetere troppo. In secondo luogo, bisogna

---

fatti, fra l'altro, il GIAMBULLARI non si perita a mettere elegantissime orazioni in bocca a principi barbari di secoli barbari.

riflettere a quello che molte volte abbiamo ripetuto, che cioè la massima parte delle nostre orazioni fu composta per circostanze solenni, per cerimonie spesso vane, ma grandiose, e gli oratori, che avevan ben poco da dire, erano quasi obbligati a cercar l'approvazione e l'applauso collo sfoggio di virtuosità letterarie, il quale portava necessariamente all'enfasi e alla sovrabbondanza. Infine a questo resultato conduceva anche un'ultima causa, la ricerca del ritmo.

Le orazioni dovevano per regola esser pronunziate ad alta voce; anche quando in realtà venivano soltanto scritte, si aveva l'idea della recitazione: ne nasceva spontanea la ricerca di un suono armonioso e gradito. Chi parla forte davanti a un attento uditorio non può fare a meno di compiacersi di certe torniture sonore del periodo, di certe cadenze, anche di certi artificî del pensiero che colpiscano subito chi l'ascolta: antitesi, parallelismi, proposizioni euritmicamente disposte, contrasti di aggettivi, molta parte insomma del comune armamento retorico; cose tutte che annoiano il lettore, ma prendono altro significato, altra vivezza dalla voce che le colorisce, dal gesto che le segna e le segue.

Se si considerano specialmente gli esordî e le perorazioni, le parti che più un oratore suole curare per la forma, vediamo periodi assai lunghi e complicati, con molti incisi, quasi sempre disposti o in modo parallelo o a chiasmo, riannodati tutti alla fine dal verbo della proposizione principale.

Si ha così una cadenza lunga e sonora, che accarezza graditamente l'orecchio e tiene desta l'atten-

zione dell'uditore, il quale inconsciamente aspetta nella chiusa del periodo la fine del pensiero che non gli si è ancora del tutto svelato.

Insomma il ritmo solito della prosa artistica si sviluppa in modo speciale per le speciali condizioni della prosa oratoria e divien quasi un verseggiare.

Ora questo ritmo (che potrebbe forse essere con utilità studiato oggi che tanto sono in voga tali studî specialmente per la prosa greca), se bene e parcamente usato, è un pregio, se diviene proprio un verseggiare, è un difetto. (1)

A chi non viene in mente quella famosa serie di quinari dello Speroni?

« *Noi Padovani — generalmente — siamo allegrissimi — non solamente — per l'onor nostro — particolare — e per la pubblica — utilità — onde voi siete — non poca parte — ma per il bene — di tutto il popolo....* ». (2)

E nella stessa orazione ne abbiamo altre serie, benchè non famose: « *Dal qual peccato — sempre ho guardato — la lingua mia — però fia bene — che distinguendomi* ». etc. (3)

A questi ridicoli eccessi però di solito non arriva neppur lo Speroni stesso.

Anche un'altra caratteristica di questo stile io

---

(1) V. le osservazioni in proposito dello STROPPOLATINI, *Di una nuova osservazione sui Promessi Sposi*, Catania, 1900; e *I versi negli Asolani del Bembo*, sul giornale *Le Grazie*, Catania, 1901, num. 10-14.

(2) Ed. cit. delle *Opere*, t. III, pag. 137.

(3) Ivi.

credo che derivi dalla ricerca del ritmo, il grande affollarsi cioè dei superlativi e degli avverbi, perchè quelle lunghe parole in *issimo* e in *mente* non si può negare che diano alla frase un non so che di solenne e di sonoro.

Ma ciò che fa la bruttezza generale della prosa oratoria è il combinarsi della sonorità colla grigia uniformità della lingua e dello stile. Si posson leggere pagine e pagine senza trovare un'immagine bella, un costrutto elegante, un ardito scorcio del pensiero.

E' insomma l'imitazione del fraseggiare ampio e particolareggiato di Cicerone, senza i colori con che Cicerone sapeva avvivare il suo latino, non contando poi che questa forzata costruzione latineggiante è sempre, anche quando è ben condotta, contraria all'indole della lingua italiana.

Per questo le orazioni latine del secolo XVI, a parità di concetti, ci piaccion di più.

Nella nostra eloquenza c'è poi, non tanto di rado, un difetto quasi opposto a quello della monotonia: lo studio dell'effetto, e per conseguenza del nuovo, portano spesso a quello che si suol distinguere col nome di *secentismo*.

Si hanno qua e là, nella fitta nebbia dei periodi sempre eguali, concetti e immagini strani e metafore malamente appropriate o continuate.

Qualche stravaganza si trova anche nei migliori. Il Della Casa nell'orazione per la lega: « Ricordi dunque la Serenità vostra che questa medesima *lingua* e questa medesima *penna*, che ora sì artifiziosamente

voi alletta et adesca con la sua falsità, Roma *arse* e gli altari e le chiese etc ». (1)

E ancora: « Sveglisi dunque alla cottura dello imperiale incendio... ». (2)

E nell'orazione a Carlo V, con immagine più veramente secentistica: « Nè la vostra conscienzia, avvezza ad esser candida, non pure la vista di fuori ma i membri e le interne parti tutte, comporterà ora di essere, non secondo il suo costume bella e formosa, ma solamente ornata e lisciata ». (3)

Alcune stranezze del Paruta si son viste; altre facilmente ne potrei trovare; riporterò solo qualche periodo del Tasso, che dà, forse ancor meglio di quelli finora citati, l'idea di tali peregrine bellezze.

« Odi, Ferrara, [egli parlava in morte del card. Luigi d'Este] le voci funeste e dolorose le quali il tuo grand'Eridano va tuttavia amorosamente mormorando, intese per aventura da me solo, sì come da colui il quale, avendo oggi fra l'oscuro di questo lugubro apparato a favellarti, sono andato più fissamente d'ogni altro qui d'intorno meditando la mestizia e il dolore. Odilo, e se non piangi, dirò ben io che ha Ferrara non pur il nome ma gli animi di ferro ». (4)

Quanto poi all'imitazione classica, mi pare che

---

(1) Cfr. l'oraz. in Lisio, pag. 212, per. 47.

(2) Ivi, pag. 224, per. 87.

(3) Ivi, pag. 262, per. 23.

(4) Cfr. *Le prose diverse* di Torquato Tasso, nuovam. raccolte ed emendate da Cesare Guasti, Firenze, 1875, vol. II, pag. 41.

il comune giudizio sia esagerato e basato, più che sull'esame dei fatti, sulle analogie con altri generi letterari.

Lo schema sì è lo stesso che Aristotile ricavò dalle antiche orazioni e che già nel medio evo veniva insegnato nelle retoriche, se non osservato nella pratica; c'è di ciceroniano qualche artificio di passaggio da una parte all'altra dell'orazione, qualche colore retorico, qualche altro ricordo, ma son queste, come la forma del periodo, derivazioni classiche generali, non speciali dell'eloquenza.

Il perchè di questa in fondo scarsa imitazione non è del resto molto difficile a trovarsi.

Noi vediamo nella tragedia imitata dalla latina intere frasi di Seneca, come è tracciato sull'esemplare di Seneca l'ordinamento tutto del dramma. Ma chi scriveva un'orazione non si sceglieva da sè il soggetto, aveva la materia già data; non poteva quindi imitare Demostene, Isocrate, Cicerone parte per parte. Già, fra l'eloquenza antica e la moderna c'era differenza di genere: in quella prevalevano le orazioni deliberative e giudiziarie, in questa le dimostrative: era difficile trovarsi un modello determinato.

Quando il modello si poteva trovare, un po' d'imitazione c'era, ma non esagerata, non pedissequa: così nell'orazione funebre del Paruta c'è appena qualche sbiadito ricordo di quella di Pericle in Tucidide; così anche il secondo discorso del Delminio in nome di Cosimo Pallavicino al re Francesco non si può dir che imiti molto l'orazione tulliana *pro*

Marcello, colla quale vien quasi a coincidere per il soggetto ». (1)

Più direttamente dalle *Filippiche* di Demostene deriva in parte l'orazione del Della Casa per la lega ma è un'imitazione più dello spirito che della forma, e si offriva poi, dato l'argomento e la cultura dell'autore, spontanea, starei per dire necessaria.

*
* *

Riassumendo dunque brevemente, l'eloquenza civile del secolo XVI, la quale continua e svolge quella del primo periodo del rinascimento, si può dire addirittura che è un'eloquenza retorica, facendo questo vocabolo *retorica* sinonimo di *solenne*, *pomposa*, *vuota*.

Le cause di ciò si posson ritrovare e nella mancanza di serie occasioni e nello spirito generale di magnificenza e di lusso che anima tutta la letteratura, tutta la società del cinquecento.

Così da una parte l'organizzazione politica amministrativa d'Italia, anche nei pochi luoghi e nel breve periodo di libertà, non era tale da offrir vasto campo all'oratoria deliberativa, e dall'altra i discorsi che pur si dovevano fare e si facevano nei pubblici consigli non eran considerati vera eloquenza d'arte.

Mancando per questa il controllo e il freno del buon senso popolare, mancando materia viva e importante, impadronendosene esclusivamente i letterati di professione per occasioni quasi tutte di cerimonia,

---

(1) Non esattamente, il SANSOVINO lo dice imitato in gran parte de quest'orazione ciceroniana.

non fu possibile che si sviluppassero in larga produzione d'arte schietta ed efficace i germi che si trovano nella naturale facondia italiana e che ci hanno dato tratti di vera e bella oratoria anche negli scritti del cinquecento, dalla storia al poema; ma il difetto a cui tende naturalmente ogni orazione, il retoricismo, si sviluppò liberamente, fino a toccare e oltrepassare i limiti del secentismo.

Onorevolissime eccezioni vi sono: il Della Casa, il Giudiccioni, Lorenzino de' Medici danno esempî di eloquenza bella davvero; ma si possono essi dire propriamente oratori? Del Della Casa abbiamo intere due orazioni, del Giudiccioni, di Lorenzino una sola; e solo per il Della Casa c'è probabilità che ne recitasse una almeno; così degli altri migliori non troviamo che una o due orazioni, non sempre recitate.

I veri oratori del cinquecento erano i retori come il Lollio e lo Speroni, dei quali troviamo esagerati elogi contemporanei.

INDICE ALFABETICO [1]

Adriani Giovan Battista, 144, 145.
Adriani Marcello, 30.
Alamanni Luigi, 114.
Ammirato Scipione, 106, 107, 145, 174.
Aristotile, 9, 59, 115, 116, 182.
Badoaro Pietro, 49, 128
Bandini Mario, 67, 68, 76.
Barbaro Daniello, 60, 61.
Barzizza (da) Gasparino, 22, 23.
Basadonna Pietro, 154,
Bembo Pietro, 53, 76-79, 174.
Benivieni Lorenzo, 117.
Bonciani Francesco, 141-143.
Bracciolini Poggio, 16, 20, 21, 23, 24.
Bruni Leonardo, 16, 21, 22, 32, 33, 35, 163.
Buoncompagno, 7.
Casa (Della) Giovanni, 53, 93, 94, 96-100, 137, 159, 180, 183, 184.
Casini Bruno, 9.
Castiglionchio (da) Lapo, 16.
Cavalcanti Bartolommeo, 48, 59, 60, 113-115.
Cavalcanti Giovanni, 161.
Cebà Ansaldo, 43.
Ceffi Filippo, 8.
Cicerone, 3, 9, 10, 16, 29, 33-35, 56, 57, 64, 66, 168, 180, 182.
Commenduno Lorenzo, 128, 129.
Compagni Dino, 12-15, 160.
Crispo Giovan Battista, 107.
Davanzati Bernardo, 155.
Decembrio Pier Candido, 24.
Delminio Giulio Camillo, 63, 131, 182.
Demostene, 3, 16, 28, 34, 35, 44, 66, 96, 97, 182, 183.
Dolfi Floriano, 75.

(1) Ho raccolto in quest' indice gli oratori, gli storici e i teorici dell' eloquenza citati nel mio libro, e anche gli autori che ho nominati per qualche loro diretto rapporto coll'eloquenza.

Doni Anton Francesco, 58.
Fava Guido, 8.
Filelfo Francesco, 21, 22, 24, 34.
Garimberto Girolamo, 57, 58,
Gelli Giovan Battista, 153.
Giacomini Tebalducci Malespini Lorenzo, 156.
Giamboni Bono, 27.
Giambullari Pierfrancesco, 174, 176, n.
Giannotti Donato, 39, 46, 49, 107, 111, 112.
Giordani Pietro, 81, 86, 101, 119.
Giovio Paolo, 174.
Giraldi Giov. Battista, 47.
Giustiniani Sebastiano, 105.
Guarino, 24.
Guicciardini Francesco, 4, 40, 41, 53, 107, 165, 166, 168, 169, 170, 172, 175.
Guidiccioni Giovanni, 68, 80-84, 101, 159, 184,
Guidotto, 7, 9.
Isocrate, 86, 182.
Landino Cristoforo, 34.
Landriani Gherardo, 16.
Latini Brunetto, 8-10.
Lionardi Alessandro, 62.
Livio, 163, 168, 174.
Lollio Alberto, 47, 102, 103, 145, 154, 155, 158, 160, 175, 176, 184.
Loschi Antonio, 16, 24,
Lonigo (da) Ognibene, 16.
Machiavelli Niccolò, 2, 3, 44, 45, 53, 107, 109, 110, 128, 133, 162, 165, 166, 167, 168, 170, 172.
Manetti Giannozzo, 18, 21, 25, 31.
Medici (de') Lorenzino, 118-120, 122, 124-128, 177, 184.
Memo Giovanmaria, 61.
Montemagno (da) Buonaccorso, 29.
Morelli Giovanni, 27.
Mussato Albertino, 161.
Nannini (Remigio Fiorentino), 162.
Nardi Iacopo, 53, 87-89, 91, 92, 169, 170.
Nores (de) Giasone, 58, 137, 139.
Navagero Andrea, 133, 134, n.
Novello Paolo, 136.
Pandolfini Pierfilippo, 115, 116.
Pannonio Giano, 16.
Panormita Antonio, 24.
Parenti Filippo, 89, 90, 117.
Paruta Paolo, 94, 95, 146-151, 153, 157, 174, 175, 181, 182.
Patrizi Francesco, 48, 63.
Perinotti Antonio, 159, n.
Petrarca Francesco, 10, 11, 64.

Piccolomini Enea Silvio, 17, 19, (Pio II) 18, 35, 105, 106, 147.
Polentone Sicco, 16.
Porcari Stefano, 28.
Quintiliano, 16.
Rosario Giovan Battista, 148.
Sadoleto Iacopo, 106.
Sallustio, 164, 167, 174.
Salutati Coluccio, 24, 35.
Salviati Leonardo, 137, 142, 145.
Sansovino Francesco, 64.
Sassetti Filippo, 143, 146.
Segni Bernardo, 90, 170.
Settimello (da) Arrigo, 7.
Simoni Domenico, 117.
Spatafora Bartolomeo, 144, 154, 164.
Speroni Sperone, 43, 49, 51, 52, 54, 62, 65, 103, 128-130, 133, 134, 139, 141, 145, 179, 184.
Tacito, 164.
Tasso Torquato, 145, 181.
Tolomei Claudio, 100, 102, 158, 160.
Tolomei Lelio, 52, 53, 67, 70-73, 76.
Toscanella Orazio, 56.
Trapezunzio Giorgio, 16.
Trissino Giangiorgio, 76, 135, 136.
Tucidide, 150, 164, 174, 182.
Valla Lorenzo, 16, 24.
Varchi Benedetto, 51, 84, 87, 110, 113, 116, 118, 120, 145, 146, 153, 170-175.
Vittori Piero 117, 144.
Villani Filippo, 9.
Villani Giovanni, 15, 160 161.

INDICE DI ORAZIONI

del sec. XVI (1)

Orazioni politiche.

ALAMANNI LUIGI. — *Alla milizia fiorentina* (2).

AMMIRATO SCIPIONE. — *Alla Nobiltà napoletana, confortandola ad andare alla guerra d'Ungheria contro i Turchi.*

— *A Filippo II di Spagna, incitandolo ad andar contro i Turchi.*

— *Al medesimo sul medesimo argomento.*

— *A Clemente VIII perchè vada contro i Turchi.*

— *Al medesimo sul medesimo argomento.*

— *Al medesimo sul medesimo argomento.*

— *A Enrico IV di Francia contro i Turchi.*

BANDINI MARIO. — *Ai cittadini senesi congiurati contro i Noveschi.*

BEMBO PIETRO. — *Al Doge di Venezia, Leonardo Loredan, per concludere la lega di Venezia col Papa, l'Imperatore Massimiliano e il Re Cattolico contro il Re di Francia.*

CASA (DELLA) GIOVANNI. — *A Venezia per farla entrare in lega col Papa, la Francia e la Svizzera contro Carlo V.*

— *A Carlo V per la restituzione di Piacenza ai Farnesi.*

---

(1) Do qui le orazioni da me vedute, senza pretendere di fare un indice completo delle orazioni del secolo XVI; giudico la cosa quasi impossibile. Credo però che non me ne sia sfuggita nessuna di qualche importanza.

(2) Non metto indicazione d'edizione alle orazioni di cui ho parlato nel testo.

CAVALCANTI BARTOLOMMEO. — *Alla milizia fiorentina.*

CRISPO GIOVAMBATTISTA. — *Ai principi cristiani per la guerra contro i Turchi del 1594.*

— *Agli stessi sul medesimo argomento.*

DOLFI FLORIANO. — *Ai cittadini bolognesi contro Alessandro VI e Cesare Borgia.*

GIUSTINIANO SEBASTIANO. — *Al Re Ladislao d'Ungheria per una lega contro i Turchi.*

GUIDICCIONI GIOVANNI. — *Alla Repubblica di Lucca dopo la rivoluzione degli Straccioni.*

LOLLIO ALBERTO. — *A papa Paolo III, chiedendo aiuti per Carlo V contro i Protestanti di Germania.*

— *Ai principi d'Inghilterra pel loro ritorno all'obbedienza della sede apostolica.*

MACHIAVELLI. — *Alla Balia fiorentina per provvedere denaro.*

NARDI IACOPO. — *A Carlo V per i fuorusciti fiorentini.*

PANDOLFINI PIERFILIPPO. — *Alla milizia fiorentina.*

PARENTI FILIPPO. — *Sul medesimo argomento.*

SPERONI SPERONE. — *Al re Filippo di Spagna per la pace fatta con Enrico II.*

— *Della pace al re Antonio di Navarra.*

TOLOMEI CLAUDIO. — *Orazione della pace a Clemente VII.*

— *A Enrico II per ringraziarlo degli aiuti concessi a Siena.*

TOLOMEI LELIO. — *Al Senato senese contro l'erezione di una cittadella in Siena.*

TRISSINO GIANGIORGIO. — *Al Collegio (o ai Pregadi) di Venezia per ottenere a Vicenza la revoca d'una determinazione legale.*

Orazioni giudiziarie.

BADOARO PIETRO. — *A favore degli eredi del sig. Alessandro Businello.*

— *A favore di M. Marco Querini.*
— *A favore di M. Giustina de' Rossi.*
— *A favore dei Magnifici M. Roberto e M. Niccolò.*
— *A favore di Vincenzo Gradonico.*
COMMENDUNO LORENZO. — *In difesa di alcuni studenti padovani.*
DELMINIO G. CAMILLO. — *Al Re Francesco I per la liberazione di Cosimo Pallavicino.*
— *Al medesimo di ringraziamento per l'ottenuta liberazione* (1).
INCERTO. — *In difesa dell'omicida Mattia Hovero.*
LOLLIO ALBERTO. — *Per la liberazione di Francesco I.*
MEDICI (DE) LORENZINO. — *Apologia.*
SPERONI SPERONE. — *Per la casa del Petrarca.*
— *Per messer Paolo de' Conti accusato d'omicidio* (*4 orazioni*).

Orazioni laudative.

ADRIANI GIOVAMBATTISTA. — *Nelle esequie di Cosimo de' Medici.*
— *Nelle esequie di Giovanna d'Austria, granduchessa di Toscana.*
— *Nelle esequie di Carlo V imperatore*, Bologna, 1559 (2).
AMMIRATO SCIPIONE. — *In morte di Filippo II, re di Spagna.*
— *In morte di Cosimo I, granduca di Toscana.*
— *In morte di Francesco I, granduca di Toscana.*
— *In morte di Torquato Tasso.*

---

(1) Ho già osservato nel testo (pag. 131) che queste del DELMINIO non sono vere orazioni giudiziarie ma solo si accostano ad esse; lo stesso dicasi pel discorso seguente di ALBERTO LOLLIO.

(2) Delle orazioni di cui non ho parlato e che non sono nella raccolta del SANSOVINO, cito l'edizione in cui io le ho vedute.

[illegible] — *Nelle esequie di Francesco Medici.* Firenze. [illegible]

— *Nelle esequie di Enrico II.* (***).

— *Nelle esequie di Cosimo I de' Medici.* Firenze. [illegible]

[illegible] — *In morte di Cosimo I de' Medici.* Firenze. [illegible]

[illegible] — *In morte di Alessandro Piccolomini.* [illegible]

[illegible] — *In morte di Francesco Contarini, [illegible] di Venezia.* (***)

[illegible] — *In morte di Cosimo I de' Medici.* Firenze. [illegible]

[illegible] — *In morte di Carlo V.* (***)

[illegible] — *In morte di Giovanna d'Austria.* Firenze. [illegible]

[illegible] — *In morte di G. B. Adriani.*

[illegible] — *In morte di Leonardo Salviati.* Firenze. [illegible]

[illegible] — *Per la venuta in Genova di re Filippo, figlio di Carlo V.* (***)

— *Per [illegible] reduce vittorioso d'Africa.* (**)

[illegible] — *In morte di Giovambattista Gelli,* Firenze, [illegible]

CASA DELLA GIOVANNI. — *In lode di Venezia.*

— *Per i caduti in una battaglia contro i Turchi.*

CAVALLI GIOVANNANTONIO. — *Per Bellisario Avogaro, podestà di Romano.* (**)

DAVANZATI BERNARDO. — *In morte del granduca di Toscana Cosimo I.* (Nelle *Prose Fiorentine* raccolte dallo SMARRITO, P. I, Vol I,.

FRANGIPANE CORNELIO. — *A M. Francesco Donato, nuovo Doge di Venezia.* (***)

(**) Indico così le orazioni, non nominate nel testo, che ho vedute nella raccolta del SANSOVINO, ed. 1741.

(***) Indico così le orazioni, non nominate nel testo, comprese nella raccolta del SANSOVINO del 1575, e non in quella del 1741.

GENNARO GIACOMO. — *Nell'elezione di M. Diedo a Vescovo di Cremona.* (**)

GIACOMINI T. M. LORENZO. — *In lode di Francesco I Medici, granduca di Toscana.*

— *In lode di M. Canigiani, vescovo di Aix.*

— *In lode di Torquato Tasso.*

GIUDICCIONI CRISTOFORO. — *In morte del lucchese Bartolomei.* (**)

INCERTO. — *A M. Alvigi Micheli, reggitor di Treviso.* (**)

— *A Marco Barbarigo, podestà di Treviso.* (**)

— *In morte d'Irene da Spilimbergo.* (**)

— *A Onfrè Giustiniano, capitano di Bergamo.* (**)

— *A Gabriel Moresini, luogotenente di Udine.* (**)

— *A Marco Zeno, podestà di Padova.* (**)

— *In morte di Laura de' Passeri di Genova.* (**)

ISSICRATEA MONTERODIGINA. — *Per il ricevimento in Padova dell'imperatrice Maria, moglie di Massimiliano II.* (**)

LOLLIO ALBERTO. — *In morte di Marco Pio, a Lucrezia Roverella.*

— *In morte di Bartolommeo Ferrino.*

MACHIAVELLI NICCOLÒ. — *Allocuzione a un magistrato.*

MACONE (MONSIGNOR) — *In morte di Francesco I.* (**)

NANNINI (REMIGIO FIORENTINO). — *In morte di Alessandra Salviati.* (**)

NAVAGERO ANDREA. — *A Ferdinando, fratello di Carlo V, per rallegrarsi della sua elezione*

NORES (DE) GIASONE. — *Panegirico in lode di Venezio.*

NICCOLETTO ANTONIO. — *A Pietro Nani, provveditore di Cividale del Friuli.* (**)

PANCIATICHI VINCENZO. — *Nelle esequie annuali del granduca Cosimo*, Firenze, 1598.

PANIGAROLA FRANCESCO. — *In morte di Carlo Borromeo*, Firenze, 1588.

PARUTA PAOLO. — *Pei caduti nella battaglia di Lepanto.*

PIGNA GIOVAMBATTISTA. — *In morte di Francesco II, re di Francia.* (**)

RASMINI ALESSANDRO. — *In lode di Verona.* (**)

ROBORTELLO FRANCESCO. — *In morte di Carlo V.* (**)

RONDINELLI GIOVANNI. — *Delle lodi della Regina di Francia Caterina de' Medici.* (*Prose Fiorentine,* P. I, Vol. I).

SALVIATI LEONARDO. — *In morte di Don Garzia de' Medici a Paolo Giordano Orsino, duca di Bracciano.*

— *In morte del medesimo a Iacopo Salviati.*

— *Nelle esequie di Benedetto Varchi.*

— *Intorno all'incoronazione di Cosimo de' Medici.*

— *Nelle esequie di Cosimo de' Medici.*

SANLEOLINI FRANCERCO. — *In lode di Pietro degli Angeli da Barga,* Firenze, 1597.

SASSETTI FILIPPO. — *Elogio di Lelio Torelli.*

SCARINO GIOVACCHINO. — *Per Ottaviano Valerio, provveditore di Salò.* (**)

SEGNI PIERO. — *In morte d'Iacopo Mazzoni.* (*Prose Fiorentine,* P. I, Vol. I).

SERDONATI FRANCESCO. — *In morte di Giuliano Ricasoli,* Firenze, 1590.

SPATAFORA BARTOLOMEO. — *In morte di Marcantonio Trevisan, Doge di Venezia.*

— *Per l'elezione del Doge Francesco Venier.*

SPERONI SPERONE. — *In morte di Giulia Varana, duchessa d'Urbino.*

— *A Luigi Mocenigo, capitano di Padova.*

— *In morte del Cardinal Bembo.*

— *A Iacopo Cornaro, capitano di Padova.*

— *A Girolamo Cornaro, capitano di Padova.*

TARSIA GIOVANMARIA. — *Nelle esequie di Michelangelo Buonarroti,* Firenze, 1574.

TASSO TORQUATO. — *In morte di Stefano Santini.*

— *In morte di Barbara d'Austria, moglie d'Alfonso II, duca di Ferrara.*

— *In lode della Casa Medici.*
— *In morte del Card. Luigi d'Este.*
TOMITANO BERNARDINO. — *Nella creazione del doge Trevisan*, Venezia, 1554.
TRISSINO GIANGIORGIO. — *Al doge Andrea Gritti.*
VETTORI PIERO. — *Nelle esequie di Cosimo de' Medici.*
— *In morte di Giovanna d'Austria, granduchessa di Toscana.* (**)
VARCHI BENEDETTO. — *In morte del cardinal Bembo.*
— *In morte di Stefano Colonna.*
— *In morte di M. Maria Salviata de' Medici.*
— *In morte di Giovambattista Savello.*
— *Nelle esequie di donna Lucrezia de' Medici.*
— *Nelle esequie di Michelangelo Buonarroti.* (1)

Orazioni accademiche.

BERLINGHIERI FRANCESCO. — *In lode della giustizia.* (**)
BORGHESI DIOMEDE. — *Orazione in persona dello Studio Senese*, Siena, 1590.
— *Orazione intorno alla poesia e all'eloquenza*, Siena, 1596.
— *Orazione allo Studio Senese nel principio della sua lettura di lingua toscana*, Siena, 1589.
DAVANZATI BERNARDO. — *Nel prendere il consolato dell'Accademia fiorentina.* (*Prose Fiorentine*, P. I, Vol. II).
FERRINO BARTOLOMEO. — *In lode della virtù.* (**)
GIACOMINI T. M. LORENZO. — *Lodi dell'eloquenza.*
— *Della nobiltà delle leggi e dell'obbedienza ad esse dovuta.*
— *Della purgazione della tragedia.*
— *Del furor poetico.*
INCERTO. — *In lode dell' ignoranza.*
LOLLIO ALBERTO. — *Per l'elezione del Dittatore agli Accademici Elevati.*

(1) Non ho dato l'elenco delle 29 orazioni della speciale raccolta del SANSOVINO, *Delle orazioni recitate ai principi di Venezia nella loro creatione etc*, di cui parlo nel testo, a pag. 134 sg.

— *Della legge sopra le pompe a Ercole II, duca di Ferrara.*
— *In lode della concordia.*
— *In lode della discordia.*
— *In lode della lingua toscana.*
SALVIATI LEONARDO. — *In lode della lingua fiorentina.*
— *In lode della pittura.*
— *Nel prendere il consolato dell'Accademia fiorentina.*
— *Per la medesima circostanza.*
— *Nel lasciare il consolato dell'Accademia fiorentina,*
— *In lode della giustizia.*
— *In lode della religione.*
— *In lode dell'arte militare.*
SPATAFORA BARTOLOMEO. — *In difesa della servitù.*
— *In favore della discordia.*
TASSO TORQUATO. — *Nell'aprirsi dell'Accademia ferrarese.*
VARCHI BENEDETTO. — *Nel pigliare il Consolato dell'Accademia fiorentina.*

Esercizî retorici.

ANNA (REGINA) (?) *Per il suo ripudio.*
LOLLIO ALBERTO. — *Difesa di Marco Orazio al popolo romano.*
— *Difesa di G. Furio Cresino al popolo Romano.*
— *Discorso di P. Scipione per la confermazione del suo proconsolato in Ispagna.*
PERINOTTI ANTONIO (?) *Orazione di Carlo V nel consegnar le Fiandre al suo figliuolo.*
PERINOTTI ANTONIO. — *Nella Dieta di Fiandra per nome di Carlo V.*
TOLOMEI CLAUDIO. — *Accusa contro Leon Secretario.*
— *Difesa per Leon Secretario.*

INDICE DEI CAPITOLI

I. Uno sguardo generale all'eloquenza civile prima del cinquecento . . . . . pag. 1
II. Occasioni delle orazioni nel cinquecento. . . . 36
III. La teorica dell'eloquenza 55
IV. Orazioni politiche 67
V. Orazioni per la milizia fiorentina 108
VI. L'Apologia di Lorenzino de' Medici e l'eloquenza giudiziaria 118
VII. Orazioni laudative. 132
VIII. Orazioni accademiche ed esercizi retorici . . . 152
IX. Le orazioni negli storici 160
X. Conclusione 177

ERRATA-CORRIGE

Pag.	2	linea	1	Errato:	c assico	correggi:	classico
»	2	»	30	»	.?	»	?
»	4	»	32	»	esuou	»	se non
»	10	»	27	»	(3)	»	(1)
»	10	»	29	»	(4)	»	(2)
»	13	»	6	»	rivestito	»	rivestito,
»	15	»	29	»	esterna'	»	esterna,
»	17, 33, 49	Titolo		»	*L'eloquenza nel Secolo XVI*	»	L'eloquenza civile ital. nel sec. XVI.
»	22	linea	1	»	buattro	»	quattro
»	24	»	17	»	d'Este	»	d'Este,
»	33	»	8	»	avversaio	»	avversario
»	46	»	14	»	ţimitata	»	limitata
»	52	»	32	»	ungo	»	lungo
»	58	»	21	»	(2)	»	(3)
»	58	»	29	»	(3)	»	(2)
»	71	»	3	»	Mendoza	»	Mendoza,
»	84	»	2	»	currettela	»	corruttela
»	100	»	32	»	Tomo I il	»	Tomo I. Il
»	101	»	28	»	Meletti	»	Meietti
»	113	»	31	»	LISIA	»	LISIO
»	129	»	5-6	»	questi!	»	questi
				»	sè stesso	»	sè stesso!
»	129	»	19	»	difesa	»	difesa:
»	150	»	23	»	Un spunto	»	Uno spunto
»	150	»	28	»	Puruta	»	Paruta
»	158	»	11	»	e che	»	che
»	160	»	5-6	»	civili	»	civile
»	164	»	19	»	di solito,	»	di solito
»	170	»	3	»	forte	»	forse
»	175	»	19	»	politica civile	»	politica e civile
»	179	»	16	»	onde voi siete	»	onde noi siamo